

# Diasporiques

Les cahiers du Cercle Gaston Crémieux

## Éditorial

### Les sardines et le requin

**D**e nouveau, nos regards se tournent vers le Proche-Orient. Le spectacle de la formation du gouvernement d'union nationale israélien a été une source de frustrations et d'amertume. Dans la classe politique israélienne, comme d'habitude, la distribution des quarante portefeuilles a provoqué d'infinis tiraillements. On se serait cru en France, sous la Quatrième République – sauf que tout paraissait plus aigu, plus acharné. Ainsi, au cours d'une réunion des candidats travaillistes, trois amateurs se sont disputé le portefeuille de la Défense : E. Sneh, Ben-Eliezer et N. Vilna'i. Ben-Eliezer se mit soudain à hurler contre S. Peres, ayant appris que celui-ci entendait soutenir Vilna'i : « Ne vous en mêlez pas ! Vous êtes resté le même Peres et vous n'avez pas changé ». On imagine quelle fut l'empoignade pour la désignation des postes des huit ministres et des deux vice-ministres échus au parti travailliste...

Les choses n'allèrent pas mieux du côté du Likoud, où les membres de la Knesset appartenant à ce parti étaient furieux de ce que trop de portefeuilles, pensaient-ils, fussent distribués à d'autres partis, dont trois partis religieux. Le portefeuille de l'Éducation a été l'objet d'une âpre querelle car on croyait qu'il serait donné à un autre parti. Sharon a dû dire à un groupe d'étudiants le rencontrant dans son domaine du Neguev : « C'est le seul portefeuille dont j'ai dit d'entrée de jeu qu'il restera entre nos mains, et c'est là

(Suite page 48)

n°17

Mars 2001

Le sommaire est en page 48

## Entretien

### Raymond Aubrac, ancien Commissaire de la République :

« Je me demande tout le temps ce que cela veut dire que d'être juif... »

*Raymond Aubrac, que chacun connaît – de même que son épouse Lucie – comme l'un des grands acteurs de la Résistance française, s'est récemment, à propos du conflit du Proche-Orient, exprimé en tant que Juif. Nous l'avons interrogé sur les raisons qui l'ont poussé à le faire et nous lui sommes infiniment reconnaissants d'avoir bien voulu répondre de façon engagée, avec franchise, avec gentillesse, avec humour aussi, à nos nombreuses questions sur le « fait juif », la laïcité, l'antisémitisme, le Proche-Orient, la Résistance, le droit de grâce, le pardon...*

#### Identité

**Raymond Aubrac** Pour justifier de mon appartenance à la judéité, tenez, il y a quelques mois, je faisais une conférence à Metz. À la fin de la conférence, un homme, que je ne connaissais pas, s'approche de moi et me donne une enveloppe : « Vous regarderez cela chez vous ». Il s'agissait de ma généalogie, établie par un ancien avocat du barreau de Metz, devenu membre d'un *lobby* de généalogistes, et qui, quelque temps après, m'a demandé l'autorisation de la publier dans sa revue... (*Raymond Aubrac me tend la revue en question!*)... La voici !

**Diasporiques** Vous avez donc vos quartiers de noblesse !

**R. A.** Depuis 1680 ! Mais le bruit court que j'avais déjà des ancêtres avant ! Il y en a un tas. de répertoriés dans cette étude, je ne comprends pas comment on peut réunir tant d'informations ! Et tout cela se passe dans un petit groupe de villages de la banlieue de Metz...

**D.** Vous êtes lorrain ?

**R. A.** Mon grand-père était lorrain. Il est né à Moulins-lès-Metz. En 70, il est venu s'installer à Vesoul. Beaucoup de Juifs se sont alors regroupés à Vesoul. Mon père est né à Vesoul, et moi je suis né à Vesoul...

**D.** Votre mère était-elle du sud de la France ?

**R. A.** Oui, elle était de la Drôme, il y a donc aussi des traces de la Drôme dans cette brochure...

**D.** Ils ont donc leurs systèmes de repérage, ils consultent les registres des cimetières juifs, je suppose ?

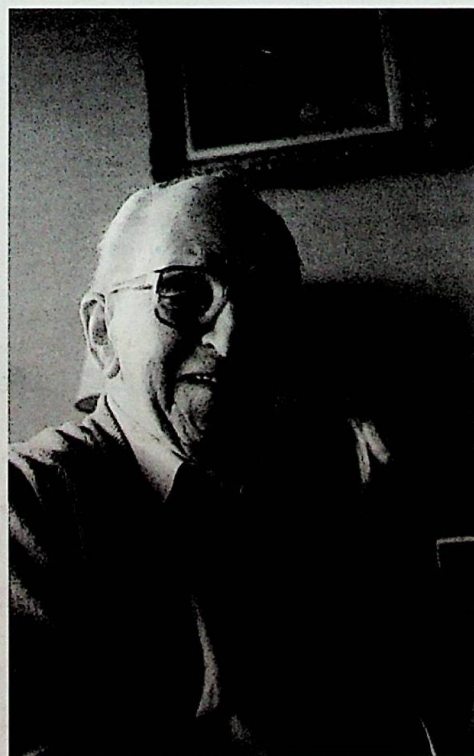


Photo Irène Elster

<sup>1</sup> Revue du Cercle de Généalogie, tome 16, n° 63, automne 2000



**R. A.** Ils vont partout, ils ont surtout leur patience ! Ils constituent un cercle actif, un réseau pour ainsi dire ! C'est une passion, un peu comme la philatélie en quelque sorte...

**D.** Mais c'est plus émouvant quand même, non ?

**R. A.** Oui, bien sûr...

*(Entre Lucie Aubrac. Raymond Aubrac me présente et, pendant que je la salue, glisse à Lucie, malicieux : « Il vient voir si je suis juif... »).*

## Laïcité

**R. A.** J'ai trouvé la revue *Diäsporiques* très intéressante. J'ai surtout lu le débat sur le livre de Wasserstein<sup>2</sup>...

**D.** Ce débat vous a intéressé ?

**R. A.** Oui, tout à fait. Il n'est pas très concluant bien sûr, mais cela ne peut pas être très concluant...

**D.** Un débat doit-il jamais être concluant ?

**R. A.** Non, sans cela il n'y aurait pas de débat ! Celui-ci a passionné les participants, apparemment. Cela dit, la revue est très intellectuelle...

**D.** On nous en fait, c'est vrai, quelquefois le reproche...

**R. A.** Pour moi, c'est plutôt une qualité, et puis cela reflète le milieu dans lequel elle est faite ! Cela dit, j'ai essayé, à partir de cette revue, de vous catégoriser. Pour moi, vous n'êtes pas des laïques ! Je trouve que vous êtes un peu vis-à-vis du judaïsme comme des protestants : vous n'acceptez pas d'autorité morale ou religieuse externe. Vous n'êtes pas d'accord ?

**D.** C'est vrai qu'il y a une certaine forme de contestation et de refus qui peut créer des rapprochements...

**R. A.** En tout cas ce n'est pas un groupe laïque ! Vous êtes tous juifs et la raison pour laquelle vous vous réunissez est que vous êtes tous juifs ! Le groupe ne peut donc pas être laïque !

**D.** Mais pourquoi ?

**R. A.** Pour être laïque, il faut venir de partout, d'ailleurs et de nulle part, tandis que vous avez quelque chose en commun, un commun dénominateur... Vous êtes des intellectuels qui avez, vis-à-vis du judaïsme, à peu près la même attitude que les protestants vis-à-vis du christianisme... C'est comme cela que j'ai parcouru et interprété vos brochures...

**D.** Nous nous présentons pourtant, nous, comme un groupe juif laïque ; pour nous le concept de laïcité n'implique pas le refus d'un lien d'appartenance...

**R. A.** Je comprends ce que vous voulez dire, mais cela me semble quand même contradictoire de parler de « Juifs laïques ». Quand on est entre Juifs, on n'est pas dans un milieu « laïque »...

**D.** Mais qu'est-ce que cela veut dire au juste, pour vous, « laïque » ?

**R. A.** Est laïque celui qui n'attache aucune importance à une croyance ou à une appartenance religieuse ou philosophique...

**D.** Ce n'est pas vraiment notre définition. Votre définition me surprend un peu. Pour nous, la laïcité c'est d'abord une volonté d'ouverture, de reconnaissance de la légitimité de toute « appartenance ». Par exemple, pour nous l'école laïque n'est pas une école qui nie les appartenances – qui sont de la liberté de chacun dans sa sphère privée ; c'est une école qui refuse toute inféodation à quelque forme réductrice de culture que ce soit, une école qui prend acte et reconnaît la parfaite légitimité de la diversité culturelle, religieuse ou philosophique des enfants qui la fréquentent. C'est l'école qui est laïque, pas les enfants...

**R. A.** Je ne peux qu'être d'accord avec vous sur tout ce que vous venez de dire, mais je pense que cela n'infirme pas à mes yeux qu'il soit contradictoire d'être un groupe composé exclusivement de Juifs et de se dire laïques !

## Judéité

**D.** Qu'est-ce que c'est alors, pour vous, être juif ?

**R. A.** Ça, je ne sais pas très bien – mais il y a évidemment quelque part une culture, une ascendance, une tradition...

**D.** Un enracinement ?

**R. A.** Un enracinement peut-être, mais je n'en sais rien au fond. Je me demande tout le temps en quoi je suis juif ! Je trouve que c'est embêtant d'être juif !

**D.** Vraiment ? Pourquoi ?

**R. A.** Oui, bien sûr, cela procure beaucoup d'enquinements... Vous, vous êtes peut-être trop jeune : vous êtes passé à côté des générations qui n'ont pas trouvé cela très confortable d'être juif... Moi je trouve qu'être juif, c'est supportable mais euh... – pardon pour votre revue ! C'est vrai que je n'ai jamais eu de toutes ces égratignures qui parsèment souvent la vie des jeunes Juifs. Mais j'ai quand même eu – événement majeur ! – l'arrestation de mes parents, qui ont été déportés à Auschwitz...

**D.** Ils ne sont pas revenus ?

**R. A.** Non, ils sont morts en arrivant là-bas.

**D.** Vos parents étaient ce qu'on appelle des Juifs de Kippour ?

**R. A.** De Kippour et de Roch Hachana ! Ainsi j'ai fait ma Bar Mitzva...

**D.** Pas moi, mes parents étaient déjà athées...

**R. A.** *(de plus en plus malicieux)* : Mais il n'est pas trop tard ! En fait, nous n'avions pas de pratique religieuse mais nous jeûnions à Kippour, nous allions à la synagogue pour Roch Hachana. J'avais un oncle Grand Rabbin, il m'a montré quelques exercices... Par exemple j'ai assisté une ou deux fois à un Seder – et c'est tout. Pour le reste, les questions de religion ne m'ont jamais beaucoup touché...

**D.** Parce qu'être juif, pour vous, c'est d'abord une question de religion ?

**R. A.** Il s'agit avant tout de rites, mais de rites accrochés à une religion. Mais, vous savez, la métaphysique n'est pas vraiment ma tasse de thé !

**D.** Il y a quand même, derrière ces pratiques, une histoire, un peuple, une ou des cultures...

**R. A.** Je ne sais pas très bien ce qu'il reste de « culturel » lorsque je réfléchis à mon cas personnel. Peut-être certains comportements, mais de quelle origine ? Je continue en tout cas à penser que ce

<sup>2</sup> « Les Juifs d'Europe depuis 1945, une Diaspora en voie de disparition ». Voir *Diäsporiques* n° 16, décembre 2000.



n'est pas toujours facile à vivre d'être juif, et qu'il y a même parfois des incidents graves...

## Antisémitisme I

**D.** Vous avez rencontré, personnellement, l'antisémitisme, pendant votre jeunesse, ou plus tard ?

**R. A.** J'ai effectivement vécu un gros incident de cette nature à Alger. Je me trouvais là-bas en février 44, à l'Assemblée Consultative, et, plus précisément, au Commissariat à l'Intérieur, dirigé par un ami très proche, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, le fondateur de *Libération*...

politiques. « Nommez votre Directeur des Affaires politiques à ce poste – dis-je à d'Astier – et ainsi on arbitrera les conflits ». « Mais je n'ai pas de Directeur des Affaires politiques ! » me répondit-il. Et d'ajouter : « Je vais en parler à de Gaulle ». Quelques jours plus tard, il me déclare « De Gaulle pense comme moi que vous pourriez parfaitement jouer ce rôle et siéger dans ce Comité, allez voir le Général ! ». De Gaulle me reçoit : « Je sais, Aubrac, que vous avez accepté ce rôle pas très gratifiant, merci. Je vais vous nommer et, lorsqu'il y aura conflit, vous, vous vous occuperez de d'Astier, moi je me chargerai de Passy, et l'on évitera ainsi ces moments très pénibles ! – Bien, mon Général ! ». Et puis il ne s'est rien

passé du tout. Quelques semaines plus tard, d'Astier était envoyé en mission à Londres.

Un soir, Pierre Bloch, qui assurait son intérim, m'appelle et me dit, défait : « Je sors du Conseil des

Ministres, il y a eu un incident violent au sujet de votre nomination. En fin de Conseil, le Général signe les décrets de nomination et il y a eu des oppositions à la vôtre – Que s'est-il passé ? – Votre ami Untel a dit qu'il y avait déjà trop de Juifs, et plusieurs membres du Conseil l'ont appuyé... y compris un Juif éminent, membre du Gouvernement. Dans un grand sermon, André Philip a protesté contre ce genre de propos, cela a duré plus de vingt minutes et de Gaulle a conclu : on règlera ça plus tard ». Et Pierre Bloch est allé se coucher. Moi, je ne me suis pas couché. J'ai tourné en rond, et puis j'ai envoyé une lettre de démission au Président de l'Assemblée Consultative, j'ai pris une voiture et je suis allé m'engager comme sous-lieutenant de parachutistes. C'était un incident sérieux ! À la suite de ça, il y a eu toute une série d'allusions dans la

presse britannique, l'offre de démission de Georges Boris, quelques échanges de lettres entre des Ministres qui s'injuriaient – j'en ai gardé quelques unes...

**D.** Et cela n'a pas été « rattrapé », vous n'avez pas été nommé ?

**R. A.** Non, je n'ai pas été nommé, mais quelque temps après, sans aucune allusion à cet incident, de Gaulle m'a nommé Commissaire de la République pour la zone de Provence – quelques jours en fait avant le débarquement en Provence.

**D.** Votre nomination à ce poste est donc en quelque sorte sa réponse ?

**R. A.** Oui. Mais de Gaulle, que j'ai vu assez souvent à cette période, n'a jamais fait allusion à cet incident...

**D.** C'est un incident grave...

**R. A.** Oui, très grave, et c'est bien ce qui me fait penser que ce n'est pas toujours très drôle d'être juif !

## Antisémitisme II

**D.** Vous m'avez parlé aussi d'un autre incident, antérieur à celui-ci...

**R. A.** Oui. Élève à l'École des Ponts, j'avais choisi de faire un stage dans un Bureau de brevets dirigé par un de mes Anciens, André Armengaud. En 1937, je pars aux États-Unis pour compléter mes études. Armengaud me charge d'ouvrir une petite annexe de son Bureau à Washington, auprès du Patent Office. À mon retour en France se succèdent le service militaire, la guerre, la mobilisation, la captivité, mon évasion. Sans ressources, il faut que je trouve rapidement du boulot. Je vais voir Armengaud. Il me propose de m'installer à Lyon, d'où, contrairement à Paris, on pouvait continuer à correspondre avec l'étranger. Je constitue une petite équipe et nous nous mettons au travail. Un beau matin, mon Armengaud débarque à Lyon et me dit tout net : « Aubrac, je vais toutes les semaines à Berlin, j'ai pris la correspondance de tous les Bureaux de brevets allemands pour la France et il est évidemment impossible qu'un Juif continue à signer notre correspondance avec l'étranger. Je vous licencie donc, vous et aussi Bernheim (il s'agissait d'un vieux traducteur juif) ». Par la suite, soit



Photo Irène Elster

**D.** Journal de la Résistance intérieure, dont vous avez personnellement composé sur le marbre le premier titre...

**R. A.** Vous savez tout ! D'Astier était en conflit très violent avec le BCRA<sup>3</sup> du colonel Passy. On se disputait en fait le contrôle politique de la Résistance intérieure – ou plutôt ce qu'on croyait pouvoir être son contrôle... J'arrivais de France, j'étais choqué de ce conflit, que nous ignorions complètement en métropole. Je ne savais pas ce qu'était, institutionnellement, ce BCRA. J'ai regardé les textes – d'Astier ne lisait jamais les textes ! – et j'y ai trouvé que ce BCRA devait être piloté politiquement par un comité dans lequel le Commissaire à l'Intérieur était représenté par son Directeur des Affaires

Ministres, il y a eu un incident violent au sujet de votre nomination. En fin de Conseil, le Général signe les décrets de nomination et il y a eu des oppositions à la vôtre – Que s'est-il passé ? – Votre ami Untel a dit qu'il y avait déjà trop de Juifs, et plusieurs membres du Conseil l'ont appuyé... y compris un Juif éminent, membre du Gouvernement. Dans un grand sermon, André Philip a protesté contre ce genre de propos, cela a duré plus de vingt minutes et de Gaulle a conclu : on règlera ça plus tard ». Et Pierre Bloch est allé se coucher. Moi, je ne me suis pas couché. J'ai tourné en rond, et puis j'ai envoyé une lettre de démission au Président de l'Assemblée Consultative, j'ai pris une voiture et je suis allé m'engager comme sous-lieutenant de parachutistes. C'était un incident sérieux ! À la suite de ça, il y a eu toute une série d'allusions dans la

<sup>3</sup> BCRA : Bureau Central de Renseignement et d'Action.



dit en passant, cela n'a pas empêché ledit Armengaud de faire une brillante carrière politique – il avait un frère dans la Résistance et cela lui a sauvé la mise – une salle du Sénat porte même aujourd'hui son nom !

**D.** Cet incident « s'explique » sans doute un peu plus aisément que le précédent, par la peur..

**R. A.** Il est bien sûr de nature très différente...

**Lucie Aubrac** J'interviens, parce que je trouve que cette histoire est la plus épouvantable de toutes celles qui lui sont arrivées dans sa vie. Je ne l'avais jamais vu humilié. Ce jour là, il est rentré vert à la maison...

**R. A.** La différence est que tu n'étais pas à Alger quand est survenu l'incident avec de Gaulle...

**L. A.** Je n'y étais pas, mais là tu étais dans la situation d'un homme – c'était un jeune ingénieur, un héros puisque évadé de guerre ! – qui était devenu, instantanément, un paria. Je ne l'oublierai jamais...

**R. A.** Mais Philippe Lazar a raison, cela rentre dans les catégories « communes »...

**D.** Cela a quand même dû être particulièrement dur pour vous, Raymond Aubrac, et ce d'autant que, sans vous la masquer, votre judéité n'était pas pour vous l'essentiel de vos préoccupations, et elle vous est ainsi revenue violemment à la face... Lucie Aubrac, pourrai-je citer votre intervention ?

**L. A.** Bien sûr, parce que c'est une chose que je n'ai jamais pu admettre, et si j'avais pu lui faire du mal, à ce type, je n'aurais pas hésité une seconde !

**R. A.** J'aurais évidemment pu le faire arrêter après la guerre, mais je ne l'ai pas fait...

**D.** Je comprends que vous ne l'avez pas fait : il y avait tant de Français pétainistes à l'époque...

**R. A.** C'était un peu plus que cela quand même : il était surtout... pour les affaires avec l'Allemagne !

**L. A.** C'était l'intérêt, c'était bien pire que d'être pétainiste ! Et le vieux Bernheim, il en est mort, il n'a jamais retrouvé de travail, il s'est fait arrêter et il n'est jamais revenu...

## La question juive

**D.** Vous avez lu, à sa parution, les *Réflexions sur la question juive* de Sartre ?

**R. A.** Oui bien sûr, mais je n'en ai qu'un souvenir vague. Pour Sartre, est juif celui qui est reconnu comme juif par les autres...

**D.** C'est un peu rapide, non ?

**R. A.** C'est un peu superficiel, mais il y a du vrai. Au fond, je comprends la pensée de Sartre de la façon suivante : il y a beaucoup de Juifs qui ne se pensent jamais comme juifs jusqu'au moment où quelqu'un d'autre les désigne comme tels...

**D.** Mais vous-même – vous le racontez dans votre livre<sup>4</sup>, le fait vous tient donc à cœur – lorsque vous étiez très jeune, au sortir de l'adolescence, vous avez bien essayé de donner une définition positive de votre judéité, puisque vous avez constitué, avec un petit nombre d'amis juifs, un cercle de réflexion qui a partagé la lecture de quelques ouvrages juifs : la Kabbale, le Zohar...

Vous vous en sortez, dans votre livre, si vous le permettez, par une pirouette, en disant que c'était peut-être pour rencontrer des jeunes filles... mais ce n'est quand même pas banal d'avoir pris cette initiative !

**R. A.** J'ai rapporté effectivement cet épisode dans mon livre, mais ce n'était pas très sérieux ! Il est vrai que, pendant mon adolescence, j'ai voulu savoir ce qu'était que ce judaïsme, j'ai lu des bouquins...

**D.** Pourquoi cette quête ?

**R. A.** J'avais à l'époque beaucoup d'amis qui étaient de famille juive – de la bourgeoisie juive de Dijon – et on a dû, un jour, en discutant de ce problème, se dire qu'on ferait bien de savoir ce que cela voulait dire que d'être juif ! C'est tout naturel !

**D.** Mais non ! De constituer à l'âge de 16-17 ans un cercle juif de réflexion, c'est une démarche qui sort tout à fait de

<sup>4</sup> *Où la mémoire s'attarde*, Éditions Odile Jacob, 1996.

l'ordinaire ! Je ne connais pas beaucoup d'exemples de cet ordre. Vous aviez, en quelque sorte, créé un Cercle Gaston-Crémieux avant la lettre !

**R. A.** Vous savez, cela a été très éphémère ! Moi, je me souviens d'avoir un peu travaillé sur la Kabbale. C'est très intéressant, la Kabbale, un peu vertigineux même – un abîme sans fond, on entre là dedans et on ne peut plus en sortir, il vaut peut-être mieux ne pas trop y entrer ! J'ai lu aussi le Zohar, le Livre des Lumières... je ne sais plus très bien quels livres exactement, vous savez, cela se passait il y a quelque soixante-dix ans...

**D.** Cette démarche prouve néanmoins que vous connaissiez, spécifiquement, de jeunes Juifs et de jeunes Juives comme vous, et que le lien entre vous était d'ordre culturel et non religieux – ce n'est pas à la synagogue que vous les aviez rencontrés ! – et que vous avez ressenti le besoin d'une réflexion commune sur votre judéité. Moi, j'appelle cela une démarche laïque... et

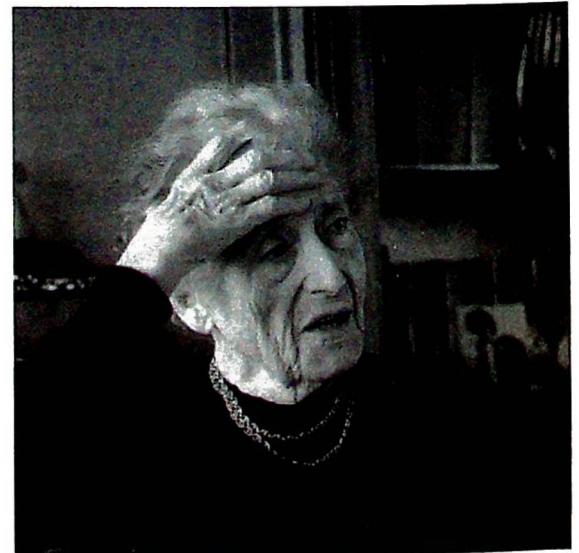


Photo Irène Elster

juive ! Elle me semble très originale, surtout pour l'époque, exceptionnelle pour tout dire...

**R. A.** Il n'y a pas un moment, dans votre adolescence, où vous avez voulu savoir ce que c'était que d'être juif ?

**D.** Si bien sûr, mais ce n'est que beaucoup plus tard – dans les années 66-67 – qu'avec Richard Marienstras, Pierre



Vidal-Naquet, Claude Lanzmann et quelques autres nous avons franchi le pas et créé le Cercle Crémieux – nous étions tous beaucoup plus âgés, j’avais, moi, trente et un ans ! Vous me direz que cela a duré plus longtemps puisque cela dure encore...

**R. A.** Oui, et puis c’est beaucoup plus profond, plus détaillé – vous avez vraiment bâti quelque chose de solide, de durable : c’est un édifice considérable par rapport à ce petit cercle de jeunes d’une quinzaine d’années !

**D.** Oui, mais ce qui m’interpelle, dans votre cas, c’est la précocité de votre démarche, à la fois juive et non religieuse, essentiellement culturelle en fait. La nôtre est de même nature : la charte fondatrice de notre cercle précise que nous voulons réfléchir au fait juif, en France et dans le monde, sans inféodation à la religion ou au sionisme...

**R. A.** Dans un contexte historique et politique donc... Nous, nous ne sommes pas allés jusque là !

**D.** Comment cela s’est-il arrêté ?

**R. A.** Parce que les jeunes changent de place ! Moi, je ne suis pas resté à Dijon, je suis venu à Paris, faire une hypotaupe à Saint-Louis...

**D.** Comme moi...

**R. A.** Vous étiez interne ?

**D.** Non, je sais que l’internat, à Saint-Louis, c’était le baignoire !

**R. A.** C’était affreux ! J’ai perdu un an de ma vie. D’ailleurs j’y ai fait une primo-infection...

## La transmission

**D.** Est-ce que je peux me permettre de vous demander ce qu’il en est de la judéité pour vos enfants ? Se sentent-ils concernés ?

**R. A.** Pas du tout ! Quelquefois les petits-enfants posent des questions... Vous savez, j’ai épousé une non-juive, mes trois enfants ont épousé des non-juifs. Ils savent bien sûr que leur père est juif...

**D.** Mais cela n’a pas de signification particulière ? Vous n’en parlez jamais ?

**R. A.** Non. De temps en temps, une de mes filles me dit : « C’est bizarre, j’ai

*beaucoup d’amis juifs !* ». Cela revient à peu près à cela.

**D.** Et vous-même, vous estimez que cela fait partie de votre façon d’être...

**R. A.** J’ai du mal à savoir ce que cela veut dire, finalement, que d’être juif...

## Changement de patronyme

**D.** Vous avez changé de nom pendant la clandestinité, on en comprend bien les raisons...

**R. A.** Pendant la guerre on a trois identités : son nom, le nom de ses faux papiers et un pseudo, sous lequel on est connu par les camarades. Ce dernier, il faut le changer assez souvent, dès qu’il est un peu connu. J’en ai porté quatre ou cinq... Un de mes copains, dans cette pièce où nous sommes, avait ouvert un bouquin et m’avait demandé : « *Aubrac, est-ce que ça te plait ?* – *Oui, ça me plait !* », et ce pseudo est le point de départ de mon nom actuel...

**D.** Qui s’est substitué à celui de votre père, Samuel ?

**R. A.** Oui...

**L. A.** Nous nous sommes mariés sous le nom de Samuel, et c’est sous ce nom que j’ai commencé ma carrière d’agrégé d’histoire...

**R. A.** En 1944, nous sommes partis à Londres. À ce moment là mes parents avaient été arrêtés et je ne savais pas ce qu’ils étaient devenus, je n’ai donc pas voulu reprendre mon nom. Lucie, pour la première fois, s’est appelée Lucie Aubrac, et la petite fille qui est née à Londres s’est appelée, elle aussi, Aubrac... Et puis je suis parti à Alger et, comme vous le savez, de Gaulle m’a nommé Commissaire de la République à Marseille. Je lui ai dit : « *Je ne peux quand même pas prendre ce poste sous un faux nom !* ». À quoi de Gaulle m’a répondu « *Vous signerez Aubrac, on arrangera cela plus tard !* ». Et c’est comme cela que j’ai signé mille six cents arrêtés d’un faux nom, y compris des nominations de préfets...

**D.** Il y a prescription !

**R. A.** Sans doute ! Mais ce qui est assez dramatique, c’est quand il a fallu régulariser. Parce que je ne savais pas quoi faire. Abandonner le nom de mes parents, c’était très très difficile ;

abandonner le nom d’Aubrac, cela ne l’était pas moins, parce que j’avais occupé des fonctions officielles. J’ai hésité, consulté, pensé à adopter un double nom : Samuel-Aubrac, et puis, finalement, j’ai choisi la solution la plus simple : garder le nom d’Aubrac...

**D.** Vous regrettiez parce que c’était une sorte de perte...

**R. A.** Cela continue de me gêner, mais disons que maintenant je m’y suis habitué et n’y pense pas tous les jours... Ma fille signe Helfer-Aubrac...

**D.** Pas Helfer-Samuel ?

**R. A.** Non, Helfer-Aubrac...

**D.** C’est elle qui s’étonne d’avoir beaucoup d’amis juifs ?

**R. A.** Non, toutes les deux !

## Les Juifs dans la cité

**D.** Vous vous êtes récemment exprimé en signant, explicitement en tant que Juif, une pétition très engagée sur les événements du Proche-Orient !

**R. A.** Là, j’étais exaspéré par certaines déclarations du premier Ministre d’Israël<sup>5</sup> ou du Grand Rabbin de France parlant en mon nom ! J’ai été invité à un dîner du CRIF – je l’étais depuis quelques années, depuis que quelques-uns ont découvert que j’étais juif, mais je n’y étais jamais allé. Mais, du fait de cette déclaration, j’y ai été à nouveau invité. J’ai entendu le discours du président Hajdenberg, qui est un personnage sympathique, son discours était lui aussi sympathique – sauf qu’il parlait à nouveau en mon nom ! Il parle au nom de tout le monde, y compris en votre nom et en celui de votre cercle...

**D.** Mais moi, précisément, je ne veux pas qu’il parle en mon nom, et c’est bien cela qui crée problème !

**R. A.** Ensuite, Lionel Jospin a parlé, il a été très catégorique, il a bien dit que tous les Juifs n’étaient pas d’accord avec la politique d’Israël. Et il a été mieux reçu par cette assistance que Hajdenberg, beaucoup plus applaudi, cela m’a frappé...

**D.** Depuis lors, Hajdenberg a publié un grand papier publicitaire dans les journaux, de soutien inconditionnel à « Israël menacé »... Nous sommes nous-



mêmes, au Cercle Crémieux, dans les mêmes dispositions que vous : nous ne nous estimons strictement pas représentés par ce Conseil des institutions juives de France... autoproclamé « représentatif » et, comme vous, nous ne supportons pas que ces gens-là s'expriment pour nous... Votre prise de position est beaucoup plus proche de ce que nous ressentons nous-mêmes...

**R. A.** C'est Marcel-Francis Kahn qui m'a informé de l'existence de ce texte, et je lui ai donné mon accord pour le signer. Et, par malheur, j'avais choisi, en son temps, un mauvais faux nom, qui commence par A. Alors, dans l'ordre alphabétique... Je ne suis jamais raté ! C'est désagréable d'être ainsi exposé !

**D.** Je crois que je vous aurais repéré même si vous n'étiez pas en premier sur la liste. Mais c'est bien cette signature qui nous a incités à prendre contact avec vous !

**R. A.** J'ai reçu une importante correspondance, y compris de non-juifs me disant : « Je suis tout à fait d'accord avec vous, mais je ne peux pas vous donner mon nom parce que je ne suis pas juif ! ». Et puis j'ai reçu un coup de téléphone désagréable – j'ai raccroché – et deux lettres qui m'ont touché et auxquelles j'ai répondu. Trois oppositions sur une trentaine de réponses, c'est honorable !

## *La situation au Proche-Orient... et aux USA*

**D.** La situation au Proche-Orient est bien sûr très préoccupante<sup>6</sup>... Vous avez peut-être vu qu'un certain nombre d'autres personnalités, incluant des Juifs, ont rédigé un autre texte, unilatéralement pro-palestinien, cela me paraît aller trop loin...

**R. A.** Je ne peux pas dire moi non plus que je sois d'accord avec les Palestiniens contre Israël, ce que je demande est seulement que les uns et les autres négocient, c'est tout ! Malheureusement les Juifs qui partagent notre point de vue sont moins puissants que les syndicalistes qui obligent Monsieur Sellières à négocier sur la question des retraites !

**D.** Le mouvement de masse que nous représentons reste en effet modeste !

**R. A.** Hélas oui ! Vous savez, il y a beaucoup de Juifs qui considèrent de leur devoir d'appuyer inconditionnellement Israël, et c'est particulièrement vrai aux États-Unis. Je ne sais pas si vous avez des contacts avec les Juifs américains, ils sont quelquefois insupportables. J'ai fait des conférences aux États-Unis, notamment sur la Résistance et aussi sur les affaires vietnamiennes. À plusieurs reprises, des Juifs américains m'ont fait des reproches violents de ne pas avoir fait de la Résistance *pour* m'occuper des Juifs : vraiment j'étais un traître ! Ce sont généralement des émigrés ou enfants d'émigrés, qui ont un complexe : ils ont émigré parce qu'une partie de leur famille a été détruite...

**D.** Comment expriment-ils ces reproches ?

**R. A.** C'est simple. Ils me disent : « Vous faisiez de la Résistance, pourquoi avez-vous laissé faire ce génocide ? Pourquoi n'étiez-vous pas dans des groupes juifs ? ». Moi je n'étais pas dans un groupe juif parce que je n'en connaissais pas ! J'ai fait de la Résistance comme ça, comme ça s'est trouvé !

## *La Résistance*

**D.** On le sent très bien dans votre livre, l'organisation de la Résistance a été extrêmement difficile à mettre en place...

**R. A.** Mais, au début, il n'y a pas d'organisation du tout, ce sont des gestes spontanés, des graffitis sur les murs...

**D.** Qui se structurent ultérieurement...

**R. A.** Oui. Il y a deux phénomènes intéressants : la manière dont la Résistance s'est initialement structurée et la manière dont on est arrivé à son unification. Parce qu'il y avait de tout dans la Résistance, y compris des gens de droite ou d'extrême droite – tous les ingrédients pour arriver à une guerre civile comme chez les Polonais ou les Yougoslaves ! Et puis il y a eu un courant

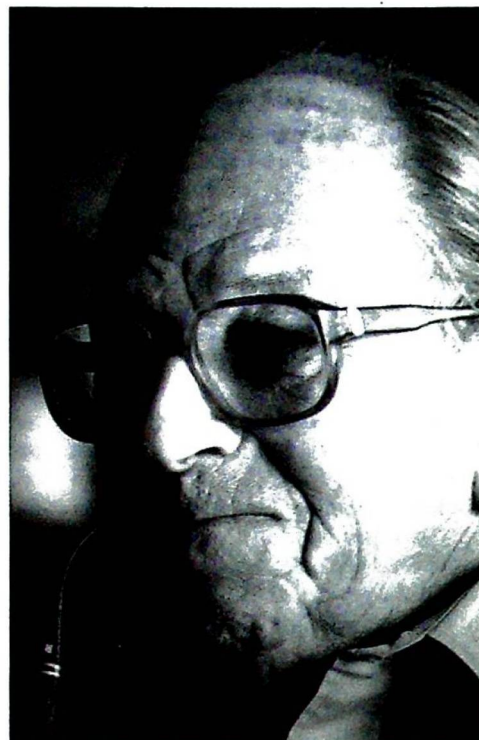


Photo Irène Elster

unitaire, poussé par la base et conduit par de Gaulle et Jean Moulin.

**D.** Les gens d'extrême droite que vous évoquez se sont-ils retrouvés dans cette union ?

**R. A.** Bien sûr ! C'est très net. Vous savez, la littérature sur la Résistance, j'en lis beaucoup et elle est assez étonnante : il y a des centaines de livres qui relatent ses bagarres intérieures mais, jusqu'à présent, aucun historien n'a vraiment expliqué *comment* s'est faite l'unité – ce qui est pourtant le phénomène majeur !

**D.** Quand s'est faite l'unité entre FFI et FTP ? Je me souviens bien – j'étais tout jeune ! – des brassards « FFI-FTP »...

**R. A.** Dès 43 – dès que le Comité Central du PC a envoyé à Londres un délégué, Fernand Grenier. Naturellement, il y a eu constamment de petits incidents, surtout à propos des distributions d'armes. Des divergences de stratégie aussi : fallait-il agir de façon immédiate ou se réserver pour le débarquement ? Mais les FTP ont rejoint l'ensemble du mouvement beaucoup plus tôt que les officiers d'active. Pour eux, il a fallu attendre avril 44 et que l'ORA<sup>7</sup> se décide

<sup>5</sup> À l'époque Ehud Barak.

<sup>6</sup> L'interview a été réalisée le 27 janvier 2001, donc avant l'élection de Ariel Sharon.

<sup>7</sup> ORA : Organisation de Résistance de l'Armée.



à le faire, en bonne dernière ! L'inspiration des FTP était communiste, mais leur recrutement à la base était beaucoup plus large et ils sentaient la pression vers l'unité...

**D.** Comment cette unité s'est-elle construite ?

**R. A.** Elle résulte de deux facteurs : le rôle de de Gaulle, qui la voulait, et le désir, à la base, de se sentir plus fort. À partir du moment où l'on prend conscience de la nécessité de ne pas se contenter d'échanger des idées mais de se battre, il faut se regrouper, être nombreux. Mais l'artisan réel de ce regroupement, c'est Jean Moulin : il a fait l'unité lui-même, il l'a bâtie de toutes pièces. Et là, même ses meilleurs historiens – Daniel Cordier par exemple – ne racontent pas vraiment comment il faisait. Il avait des réseaux. Ainsi, un jour, il m'a envoyé voir le général Frère, ancien chef d'état-major général des forces armées, créateur de l'ORA, qui était à la retraite, et qui était aussi le président du tribunal militaire qui avait condamné de Gaulle à mort (par contumace) en 1940 ! Eh bien, Jean Moulin avait un réseau qui conduisait à Frère ! Il m'avait fait rencontrer un certain colonel dont je ne sais plus le nom – avec un mot de passe que j'ai oublié, et ledit colonel m'a emmené chez Frère, que j'ai vu trois fois de suite. Frère n'était pas d'extrême droite, c'était un républicain conservateur. Jean Moulin avait aussi la possibilité de joindre des gens comme ça ! Il avait également des antennes auprès des communistes, ne serait-ce que parce qu'il s'était occupé de l'armement des Républicains espagnols pendant le gouvernement Blum. C'était alors le boulot majeur des communistes : recrutement des Brigades Internationales et envois d'armes, et Jean Moulin faisait la même chose au cabinet de Pierre Cot, donc ils ont travaillé ensemble... C'est tout cela qui a joué un rôle majeur pour l'unité. Cet homme, d'abord il était très convaincant, il avait une dialectique très impressionnante, il était adroit, mais surtout il avait un projet ! Et malheureusement, tout cela, on ne peut plus le reconstituer, tout le monde est mort et il n'y a évidemment pas de trace écrite...

**D.** Vous parlez, précisément, de la mémoire dans votre livre, en vous

interrogeant de façon très émouvante sur la fiabilité de la vôtre. Or il s'agit d'une période où, par nécessité, il n'y a pas d'écrits et où toute la mémoire est donc orale...

**R. A.** Bien sûr, il ne pouvait y avoir d'écrits ! Et les historiens auraient dû travailler sur tout cela dès la fin de la guerre, pendant que les gens étaient encore en vie !

**D.** Que pensez-vous, à ce propos, du film de Marcel Ophüls, *Le Chagrin et la Pitié* ?

**R. A.** Il a déclenché une controverse, des réactions d'opposition. Sa faiblesse majeure – je l'ai dit ici, dans cette pièce, à Marcel Ophüls lui-même – c'est d'avoir situé son enquête à Clermont-Ferrand. C'était en fait une ville très résistante ! Ceci étant, ce film était très intéressant. Certains ont un peu dérapé, par exemple d'Astier – par goût du paradoxe ! – en déclarant que tous les résistants étaient des malades mentaux !... C'était peut-être vrai, mais (*souriant*) ce n'est pas à dire publiquement !

**D.** C'est un peu simplificateur quand même...

**R. A.** Si c'est vrai, c'est-à-dire en cercle fermé, ce n'est pas destiné à être publié ! Cela dit, personnellement – mais ce n'est pas l'avis de Lucie – je pense que ce film a été très utile, il a ouvert une porte, il a débloqué quelque chose...

**D.** Il me semble qu'il a fait réfléchir sur la difficulté de l'engagement : on voit bien, avec ce film, qu'il était très difficile, au début, de pencher « du bon côté », ce n'allait pas du tout de soi...

**R. A.** Cela a été très difficile en effet au départ ! Mais la difficulté change avec le temps. J'étais hier en présence de cent cinquante gosses, ils m'ont demandé quelle était l'opinion pendant la guerre vis-à-vis de la Résistance – ils posent des bonnes questions, les gosses ; c'est extraordinaire que, soixante ans après, cela intéresse des gosses de troisième ! – et moi, j'ai essayé de leur expliquer que l'opinion, ce n'était pas du tout pareil en 40 et en 44 !

### *De Gaulle*

**D.** Puis-je vous demander – à vous qui avez bien connu le Général – ce que vous

pensez de sa fameuse « petite phrase » sur un peuple « orgueilleux, dominateur et sûr de lui » ?

**R. A.** Il n'aurait pas dû le dire comme cela, en public, mais, sur le fond, franchement, je pense qu'il y a sans doute une part de vérité. C'est pour cela que ça fait mal aux Juifs ! Je suppose qu'il en disait bien pire en privé...

**D.** Vous n'assimilez pas cela à une trace d'antisémitisme culturel ?

**R. A.** Non, je ne crois pas. De Gaulle sort d'un milieu où l'on est un petit peu antisémite, mais je crois que, dans sa famille, ils étaient plutôt Dreyfusards qu'anti-Dreyfusards. Je crois vraiment qu'il avait surmonté tout cela. En tout cas, pour l'incident que je vous racontais tout à l'heure, c'est clair qu'il s'est senti contraint, dans ce fameux Conseil des Ministres, de ne pas taper sur la table. Sur le moment, je me suis dit bien sûr qu'il était antisémite. Et puis, finalement, j'ai observé ce qu'il faisait, en particulier vis-à-vis de moi : il m'a quand même confié un poste qu'on ne donne pas à quelqu'un que l'on considère comme marqué d'une tare originelle ! Vous savez, un poste de Commissaire de la République, c'était quand même un sacré truc, surtout celui de Marseille !

**D.** De Gaulle avait cependant la faculté – l'habileté ? – de ne pas décider lui-même quand cela pouvait le gêner. Vous racontez dans votre livre une anecdote assez savoureuse, lorsque, à propos d'une banale question d'augmentation de salaire, qui remonte bizarrement jusqu'à lui, il vous donne l'ordre de retourner à Marseille, de bien dormir... et de trancher vous-même ! Il avait quand même une façon de botter en touche qui laisse quelque peu rêveur...

**R. A.** Vous savez, c'était d'abord un pragmatique, il savait peser l'équilibre des forces ! Mais c'était un pragmatique qui avait une ligne de conduite, une vision...

### *Le droit de grâce*

**D.** Peut-on dire un mot de Barbie-Papon ? J'annonce la couleur : nous avons l'intention, au Cercle Gaston-Crémieux, de tenir un atelier – un peu comme celui que vous avez eu la gentillesse de trouver intéressant sur le



livre de Wasserstein – en prenant pour base de réflexion le dernier chapitre du livre de Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*<sup>8</sup>. Ce chapitre s'intitule « *Le pardon difficile* ». Un thème cher aux Juifs...

**R. A.** J'ai été harcelé au téléphone plusieurs fois, sur « l'affaire Papon » actuelle. Je réponds tranquillement : « Ça m'est égal ! ». Que cet homme reste ou non en prison, ça m'est égal. Ce qui était important était qu'il soit jugé et condamné. Son sort par la suite non seulement m'indiffère, mais ne me regarde pas. C'est une affaire de droit de grâce, et les affaires de droit de grâce sont du ressort d'un individu, en l'occurrence le Président de la République. J'ai exercé le droit de grâce personnellement. Je suis sans doute le Français vivant qui ait eu à l'exercer le plus souvent : plus de quarante fois. Et seul. Aujourd'hui, le Président de la République est assisté, dans ce si difficile exercice, de plusieurs conseils : le Haut Conseil de la Magistrature, le Bureau des grâces de la Chancellerie, les magistrats de son cabinet... Nous, les Commissaires de la République, nous étions seuls, absolument seuls.

Qu'est-ce qui se passe ? Un homme est jugé, il est condamné, il formule un recours en grâce. Quelqu'un doit décider : sur quelle base peut-il le faire ? Il ne peut pas remettre en cause un jugement porté au nom du peuple français. Par contre, il peut tenir compte de faits postérieurs. Par exemple, il peut tenir compte de la santé du condamné. Si l'homme est condamné à dix ans de détention et si santé est en péril, il n'est pas condamné à mourir en prison. D'autres facteurs peuvent aussi être pris en compte. Vous savez, c'était une charge affreuse, le droit de grâce, surtout dans le cas des condamnations à mort. On écoute un avocat, qui quelquefois est émouvant, qui tente de sauver la vie de son client, et il vous laisse en face d'une feuille de papier – je vous parle de l'époque où j'exerçais ce droit... C'est toujours un salopard qui est condamné à mort : je n'ai jamais vu de situation où ce n'était pas le cas. Vous savez que, si vous signez à droite, il est fusillé le lendemain matin – c'est comme si vous

le tuez vous-même ; à gauche, et il va être en prison pour quelques années et en ressortir... Finalement, le critère que j'avais choisi à l'époque était uniquement celui du maintien de l'ordre public. Parce que, dans les deux premières décisions que j'avais prises et où, par tempérament, j'avais fait grâce, j'avais eu des émeutes et des blessés dans la rue. J'avais dès lors adopté une ligne de conduite : je faisais grâce quand je pensais que cette décision serait considérée comme tolérable par l'opinion publique.

Sur l'affaire Papon, je n'ai rien à dire. Je sais que, s'il sort, cela fera plaisir à ses amis politiques ; s'il meurt en prison, cela fera aussi plaisir à ses amis politiques... On a heureusement un homme, le Président de la République, qui, à un moment donné, peut trancher, mais ce n'est pas moi, et je n'ai pas d'avis là-dessus.

## *Le pardon*

**D.** Et le pardon, que pensez-vous du pardon ?

**R. A.** Sur le pardon, j'aime bien la réponse de Jankélévitch. On lui avait demandé s'il pardonnerait aux nazis. Il a répondu « *Moi jamais, mais mes enfants peut-être...* ».

**D.** Est-ce que le pardon a un sens individuel, est-ce que ce n'est pas une affaire collective ? En l'occurrence, vous dites « mes » enfants, pas « mon »

enfant : c'est toute la génération suivante qui est en cause...

**R. A.** C'est ce que dit Jankélévitch. Quant à moi, je ne me sens pas la possibilité de pardonner – d'ailleurs personne ne m'a jamais demandé pardon, il y a de cela aussi...

**D.** Barbie ne vous a bien sûr jamais demandé pardon ?

**R. A.** Non, bien sûr ! Et il a eu, pendant tout son procès, un comportement de nazi parfait. Si son avocat Vergès avait exprimé un peu de compassion pour les victimes, pour les témoins qui venaient raconter des histoires déchirantes, cela eût été différent. Barbie ne l'a jamais fait non plus, il n'a pas eu un seul mot de compassion. Voilà un homme qui tient, sans doute en accord avec son avocat, à apparaître comme un archétype du parfait nazi jusqu'au bout, jusqu'à la mort, que peut-on lui pardonner ?

**D.** C'est, d'une certaine façon, la même chose pour Papon. Papon ne demande pas pardon lui non plus ! On a même appris il y a quelques temps que, quand il avait fait sa cavale, il avait dit aux policiers qui venaient l'arrêter : « *On ne peut pas gagner à tous les coups !* ». Il a un cynisme à toute épreuve, alors le pardon...

**R. A.** Oui, mais la grâce n'est pas un pardon ! Ce n'est ni une révision du procès, ni un pardon... Ni pardon, ni oubli ! ■

(Propos recueillis par Philippe Lazar)



<sup>8</sup> Le Seuil, 2000.





## Les Roms de Strasbourg

Georges-Yoram Federman  
(Porte-parole du Comité de soutien)

À l'heure où la Commission européenne propose d'accélérer le processus d'adhésion des douze pays candidats, comme le rapporte *Le Monde* du 8/11/2000, à l'heure où les dernières élections en Roumanie mettent en évidence l'influence de Corneliu Vadim TUDOR, admirateur du régime d'Antonescu et de son allié Hitler, qui exprime ouvertement son intention de se débarrasser des Juifs, des Roms et des minorités nationales (hongroises, russes, arméniennes), à cette heure là donc on commence à prendre conscience qu'il existe au sein de notre Europe une minorité, celle des Roms, d'environ 15 millions de personnes dont la situation est quasiment inconnue du grand public, malgré de nombreux rapports officiels qui font état d'une situation de discrimination quasi généralisée dans tous les pays d'Europe centrale dont la Roumanie, mais aussi la Hongrie et la Grèce, notamment.

En effet, comme le rappelle la Cimade, en Roumanie, les Roms servent d'exutoire : « La haine et le mépris à leur égard sont généralisés. Dans la bouche de nombre de Roumains, le mot « tzigane » est une insulte. Les meurtres de membres de la communauté rom, les lynchages et les incendies de maisons appartenant à des Roms sont courants. La police roumaine reste passive et les auteurs de tels actes restent la plupart du temps impunis. »

*Le Monde* du 20/21 août 2000 titre : « L'ONU se préoccupe enfin du racisme anti-tzigane » sous la plume de Jean-Claude Buhner : « Tout le monde en convient, les Roms ou tziganes figurent parmi les principales victimes des actes racistes en recrudescence dans toute l'Europe. Pourtant, il aura fallu attendre plus d'un demi-siècle après la tentative

d'extermination par les nazis pour que l'ONU se décide enfin à se pencher sur leur sort ». L'article fait état d'agressions de skinheads et de la fréquence d'une discrimination à l'économie, au social et à l'enseignement, avec notamment la fréquentation d'écoles « spécialisées » pour les enfants.

Si on se penche sur certains rapports officiels facilement accessibles, comme le rapport d'*Amnesty International* 2000, on retrouve les mêmes dénonciations, et *Médecins du Monde* n'est pas en reste dans un colloque sur la santé des Roms organisé en octobre à Paris.

L'ECRI, qui est « la Commission européenne contre le racisme et pour la tolérance » dépendant du Conseil de l'Europe a, dès 1995 et encore le 18 juin 1999, rédigé deux rapports sur la Hongrie (disponibles sur simple demande au 03 88 41 29 64) qui, tout en reconnaissant des progrès considérables dans le traitement des questions liées au racisme, à la xénophobie, à l'antisémitisme et à l'intolérance, par la ratification d'un grand nombre d'instruments juridiques internationaux pertinents et par l'amélioration de la législation nationale (notamment la désignation d'un « Ombudsman » parlementaire pour la protection des minorités nationales et ethniques), dénonce la persistance « d'une discrimination à l'égard des membres de la communauté rom et tzigane dans tous les domaines de la vie, y compris sur le plan de l'administration de la justice et de l'égalité des chances dans des secteurs tels que l'éducation et l'emploi ».

C'est dans ce contexte peu connu que débarquent à Strasbourg le 24/07/2000, à l'occasion du grand rassemblement des manouches et tziganes de Meurthe et Moselle, 52 Roms de la ville de Zàmoly qui immédiatement demandent asile à la France et décident de porter plainte contre la Hongrie devant la Cour européenne des droits de l'homme. Ils reprochent aux autorités de leur pays de ne pas avoir protégé la minorité rom de



L'auteur avec I. Krasjnaï, M. Bombola et J. Krasjnaï

Photo G. Y. Federman

Zàmoly contre les exactions du maire du village.

Nous découvrons alors la chronologie des persécutions que je rapporte telle qu'elle nous a été donnée par les Roms de Zàmoly et leur porte-parole Jozsef Krasjnaï, très engagé politiquement en Hongrie, qui n'a pas demandé l'asile politique afin de rester le lien constant entre la Hongrie et Strasbourg.

### Chronologie des persécutions des familles roms de Zàmoly (Hongrie)

\* **1985** – Les familles roms emménagent dans un ensemble de six maisons individuelles à Zàmoly.

\* **31 octobre 1997** – Suite à une tempête, la toiture d'une maison s'écroule. Les familles sont logées provisoirement à la Maison de la culture du village par le maire. Le maire décide de son propre chef de raser au bulldozer les six maisons.

\* **mars 1998** – Le maire fait supprimer le chauffage, l'électricité et l'eau à la Maison de la culture. Quatre enfants se retrouvent à l'hôpital pour pneumonie. Attaque nocturne de jeunes éméchés, vitres brisées, éclats de verre sur le visage des enfants ; quatre autres attaques suivent.

\* **31 juillet 1999** – On leur impose de quitter les lieux avant cette date. Ils sont déplacés par le Conseil national d'autonomie rom dans un centre culturel à Budapest ; cependant le Conseil leur interdit de quitter le local où ils sont relogés. Protestation des organisations de défense des Droits de l'Homme contre cette restriction de la liberté de mouvement.

\* **5 août 1999** – Ils sont ramenés à Zàmoly et relogés dans des maisons en bois. Dès leur arrivée, les lettres de menaces commencent à affluer.



Photo Irène Elster



\* **28 août 1999** – Trois hommes, armés de battes de base-ball et de coups de poing américains arrivent pour « faire partir les Tsiganes ». Dans la bagarre, un des agresseurs est blessé ; les familles roms assurent les premiers secours, appellent le SAMU. Malheureusement, l'agresseur décède à l'hôpital suite à ses blessures.

\* **2 octobre 1999** – Les maisons en bois sont incendiées, les familles font l'objet d'agressions physiques de nature raciste.

\* **16 novembre 1999** – À cause du froid et des agressions, les familles sont obligées de déménager à Budapest. Elles n'y trouvent pas la tranquillité non plus, deux jeunes hommes armés mettent à sac leur habitation, la police arrête les agresseurs mais, malgré la plainte déposée, ces derniers sont relâchés.

\* **février 2000** – Des jeunes du village de Csàkvár préparent une attaque à l'explosif contre ce qui restait de leurs maisons à Zàmoly, la police trouve chez les agresseurs des insignes nazis, ils sont interpellés, mais ne seront pas poursuivis et ce en dépit des évidences.

\* **22 avril 2000** – Les familles, obligées de quitter l'immeuble de Budapest, emménagent au village de Csor. Les agressions continuent : vitres brisées, croix gammées peintes sur les murs. Dans ces conditions, leurs enfants ne peuvent pas aller à l'école.

**Plus de quinze plaintes ont été déposées au cours des ces trois dernières années, auprès de la police, auprès des ministères concernés (Intérieur, Santé, Éducation) ; ces plaintes demandaient à l'État de prendre ses responsabilités en matière de défense de ses citoyens. En vain : elles n'ont eu aucune suite.**

\* **23 juillet 2000** – Les Roms de Zàmoly quittent la Hongrie pour Strasbourg. Ils portent plainte contre le gouvernement hongrois auprès de la Cour européenne des droits de l'Homme et devant le Conseil de l'Europe. Ils demandent également le droit d'asile politique au gouvernement français, puisque : « le gouvernement hongrois ne peut et même ne veut pas empêcher la persécution des Roms ».

\* **janvier 2000** – Les Roms de Zàmoly n'ont toujours pas reçu de récépissé de dépôt de demande de droit d'asile délivré par la Préfecture. Actuellement ils sont logés dans deux foyers par la ville de Strasbourg et par la DDASS.

Aussitôt après leur arrivée à Strasbourg se crée un comité de soutien, restreint mais extrêmement actif, dans lequel s'engagent des membres du réseau des soignants et trois avocates dont la vocation, proche de celle des médecins, est de favoriser l'accès au juridique pour les personnes marginalisées, ceci dans une pratique d'exercice libéral et non pas dans un cadre humanitaire ou caritatif.

Cette action de soutien va s'ajouter au soutien officiel apporté immédiatement par la mairie de Strasbourg (qui n'y était pas obligée), qui se joint à la DDASS (qui, elle, l'est) ; les deux autorités se partagent le financement de l'hébergement et de la nourriture, en déléguant à une association caritative religieuse, Caritas, la coordination de ce soutien officiel.

Notre travail va être un travail d'accompagnement constant, venant compléter celui des associations officielles qui interviennent bien sûr avec une sensibilité politique et fraternelle moins aiguisée que la nôtre. Nous avons pu nous appuyer tout au long de ce travail sur la disponibilité de Michel Bombola, originaire de Hongrie, qui est le lien quotidien et permanent avec nos 52 amis.

Nous serons aidés par Madame Gillig, adjoint au maire, qui interviendra en tant que députée européenne en interpellant le Parlement Européen dès août 2000 sur la situation des Roms en Hongrie et en Europe en général et en publiant une tribune remarquée dans le journal local le 31/10/00.

Notre persévérance nous permettra d'obtenir un millier de signatures à l'Appel du 23 août inspiré par les Roms et dont la rédaction finale nous incombe. (Le 23 août n'est pas sans rappeler l'anniversaire des événements de Saint-Bernard...). Nous allons obtenir aussi l'adhésion de 33 députés européens à un texte que nous leur avons soumis et qui résume l'ensemble des revendications de nos amis :

*Le 24 juillet dernier, un groupe de 52 Roms, originaires de la ville de Zàmoly en Hongrie, ralliait Strasbourg, ville du siège du Parlement européen et de la Cour européenne des droits de l'Homme, afin d'introduire auprès des autorités*

*françaises, nous rappelle Mme M.-H. Gillig dans les Dernières Nouvelles d'Alsace du 31 octobre, une demande d'asile politique et d'appeler l'attention de l'Europe sur les persécutions subies par la communauté rom dans leur pays.*

*ls dénoncent le même type de persécutions dans d'autres pays d'Europe centrale et orientale.*

*L'ECRI (Commission européenne contre le Racisme et pour la Tolérance) du Conseil de l'Europe avait tiré la sonnette d'alarme dès 1999 et préconisait « de prendre une série de mesures pour lutter contre la discrimination et le racisme à l'égard de la communauté rom de Hongrie (en particulier dans les domaines de l'éducation et de l'emploi) ».*

*Médecins du Monde a lancé un appel du même type le 20 octobre dernier au terme de son colloque sur la promotion de la santé et des droits « d'une minorité en détresse » en Europe. Le problème des Roms de Zàmoly à Strasbourg interpelle l'Europe entière.*

*L'Europe doit donner autant (sinon plus) d'importance aux critères d'admissibilité liés aux exigences démocratiques et au respect du droit des minorités des pays candidats qu'à leurs performances sur le plan économique.*

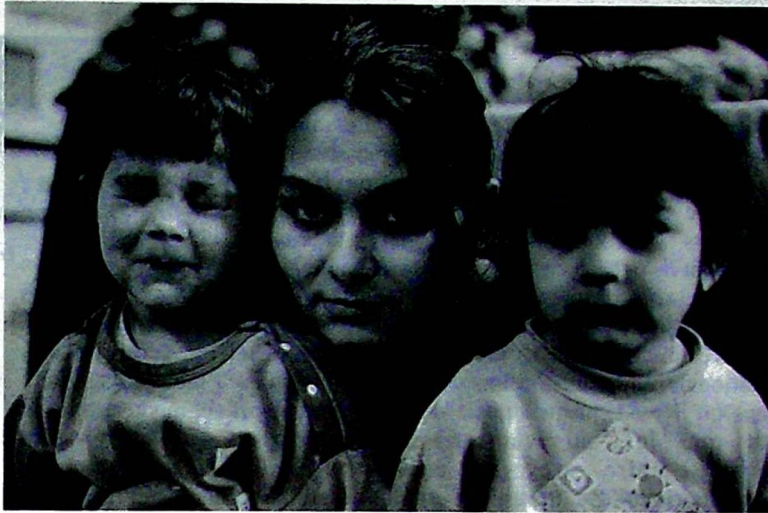
*Les Roms restent profondément patriotes, attachés à la croissance de leur pays et au fait qu'il adhère bientôt à l'Union Européenne ; mais pas à n'importe quel prix et notamment pas au prix du non-respect du droit des minorités non pas seulement en son sein, mais dans toute l'Europe. Cette conscience politique aiguisée est associée à une mémoire profonde de la Shoah dont les deux ancêtres Krasjnaï, Rudolf et Frederika, ont connu la douleur (c'est la raison pour laquelle ils n'ont pas voulu demander l'asile politique ni en Allemagne ni en Autriche).*

*Rappelons aussi qu'à l'origine du projet se trouve Katy Katz, universitaire à Jérusalem qui a travaillé sur les persécutions des Roms en Hongrie par les nazis et Michel Warschawski qui a été notre premier lien avec les Roms, à partir de Jérusalem aussi.*

*Au 22 janvier, nous attendions encore la réponse de l'OFPPA... ■*



# L'actualité



**Les Roms de Zàmoly attendent...**

(Photos Irène Elster)



I.E.

Les Roms sont un peuple originaire de l'Inde occidentale qu'ils quittent autour du VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle pour migrer vers l'ouest (la raison du départ est inconnue à ce jour). Ils arrivent en Europe vers le XIV<sup>e</sup> siècle et y apportent leurs précieuses connaissances artisanales fondées sur le travail des métaux, leurs traditions qu'ils réinventent sans cesse jusqu'à nos jours, à l'instar de tous les peuples jaloux de leur identité, soucieux de se perpétuer en tant que peuple. Leur langue, le romani, dont la phonologie, le lexique (900 racines d'origine indienne, donnant lieu à des milliers de mots dérivés et formant l'essentiel du vocabulaire romani) et la grammaire attestent l'appartenance à la famille des langues à laquelle appartient le hindi, est enrichie en cours de route de vocables du pays traversé (le nom du chiffre cinq, *pan* - prononcer *pandj* - est d'origine persane, le nom du cheval, *grast* est arménien, le nom du clou, *karfin* est grec). La découverte ou plutôt la redécouverte, en 1755-56, de l'origine indienne de la langue romani est due au pasteur hongrois István Vályi ; des souvenirs épars des Roms eux-mêmes attestent autour du XV<sup>e</sup> siècle leur conscience d'être originaires de l'Inde<sup>1</sup>. Les locuteurs de romani s'entre comprennent, qu'ils parlent le dialecte des Manu français ou celui des Lovara hongrois, sauf les termes liés aux réalités récentes. Enfin, leur apparence physique rappelle souvent leur origine indienne. Quant à leur mode de vie, ils sont sédentaires à 95%, surtout dans les pays de l'Europe centrale et orientale, là où vit la grande majorité des Roms. La majorité des quelque dix millions de Roms dans le monde dont l'ethnonyme

## Qui sont les Roms ?

Vera Klauber

d'origine indienne signifie *homme* ou *mari* préfèrent se faire appeler ainsi, à l'exclusion de tout autre terme non autochtone, tel que Gitan ou Tsigane, puisque ces derniers noms sont associés à la persécution dont ils ont été victimes. L'holocauste nazi des Roms (*Samudaripen* en langue romani) anéantit, selon les estimations de l'Union romani internationale, un demi-million des leurs<sup>2</sup>, sans qu'il y ait, jusqu'à nos jours, alors que les survivants commencent à se faire rares, de réparation collective. Ce peuple diasporique déclare, en juillet 2000 à Prague, la naissance de la nation romani, nation ayant la particularité de n'être pas représentée par un État à l'ONU. Leur présence est attestée depuis le début du XV<sup>e</sup> siècle dans le bassin des Carpates, au sein d'un autre peuple, les Magyars, dont la migration s'achève cinq siècles avant l'arrivée des Roms. En tant que forgerons armuriers associés aux luttes de libération menées contre les Ottomans, entre 1526 et 1699, ils prennent part, rétrospectivement, à l'édification du mythe national hongrois. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Roms subissent la sédentarisation et l'assimilation forcées, décrétées par les souverains austro-hongrois « éclairés ». La page d'histoire la plus sombre est la déportation de 31 000 et l'extermination de 28 000 Roms hongrois<sup>3</sup>. L'État-providence redistributeur qui assurait la sécurité de l'emploi et du logement est remplacé en 1989 par l'Étatlibéral, adopté avec la ferveur des néophytes ; celui-ci favorise l'avènement d'une classe moyenne aux dépens des plus pauvres : des 110 000 familles romani hongroises (600 000 personnes, environ), 15 000 vivent dans des taudis (sol et murs en terre), de nombreuses expulsions ont lieu consécutives à l'incapacité des Roms de payer loyer et

frais<sup>4</sup>. La raison en est la perte massive des emplois : le taux de chômage en 1999 est de 70 % (chez les non-Roms ce taux est de 11%). L'espérance de vie d'un Rom à la naissance est de 10 ans inférieure à celle d'un enfant de la majorité. Le déficit de scolarisation, source déclarée de « l'inemployabilité » des Roms, ne cesse d'augmenter – surtout à cause des classes ségréguées et des écoles pour handicapés mentaux où les enfants d'origine romani sont fortement surreprésentés<sup>5</sup>. Quant à la représentation politique des Roms, la loi sur les minorités de 1993 assure « sur le papier [...] l'autogestion nationale romani, mais en réalité [...] la loi électorale ne permet pas aux Roms d'élire eux-mêmes leurs propres représentants, le droit de les élire est donné, en pratique, à la majorité opprimante »<sup>6</sup>, puisque la loi ne prévoit pas de listes électorales minoritaires nominatives. Ce semblant de représentativité offerte aux Roms dédouane le gouvernement qui se livre ouvertement à une propagande tsiganophobe à peine voilée. En effet, les Roms remplissent les « fonctions [...] des pauvres non méritants »<sup>7</sup>, d'autant plus qu'ils ne forment pas seulement une couche sociale déshéritée, mais un groupe humain « identifiable par des signes raciaux »<sup>8</sup>. Si les Roms relèvent la tête, une campagne de diffamation s'abat sur ceux qui dénoncent l'État hongrois pratiquant l'infériorisation et la discrimination institutionnalisées des minorités, en particulier contre les Roms de Zámoly. ■



I.E.



I.E.

<sup>1</sup> Cf. les chroniques de l'Italien Hieronymus de Forli de 1422 ; l'ouvrage de Cesare Vecellio datant de 1590 ; une notation dans le village de Bras, près de Saint-Maximin en Provence, datant de 1636. Les références et citations de passages concernés sont publiées dans *Informaciao Lil e Rromane Uniaqoro* [Lettre d'information de l'Union romani], n° 7-9, juillet-septembre 1992, p. 1.

<sup>2</sup> Cf. Norman G. Finkelstein, *The Holocaust Industry. Reflexions on the Exploitation of Jewish Suffering*, Londres, Verso, 2000, p. 76 et Guenter Lewy, *The Nazi Persecution of the Gypsies*, Oxford, 2000, p. 221-222.

<sup>3</sup> Cf. Claire Auzias, *Samudaripen, le génocide des Tsiganes*, Paris, L'esprit frappeur, 1999, p. 19 et 41 ; Donald Kenrick & Grattan Puxon, *Destins gitans des origines à la « solution finale »*, Paris, Gallimard, 1995, trad. Jean Senny, p. 241.

<sup>4</sup> Cf. *Népszabadság*, n° du 18 janvier 2001.

<sup>5</sup> D'après une étude non encore publiée de István Kemény, intitulée « Les Roms et l'école ».

<sup>6</sup> Jen Zsigó, « C'est la privation des droits qui est à l'origine de l'émigration », *Magyar Hírlap*, 29 décembre 2000, trad. János Boróvi.

<sup>7</sup> Herbert J. Gans, « Positive Functions of the Undeserving Poor : Uses of the Underclass in America », *Politics and Society*, vol. 22 n° 3, sept. 1994, p. 269-283.

<sup>8</sup> Jen Zsigó, art. cit.



I.E.

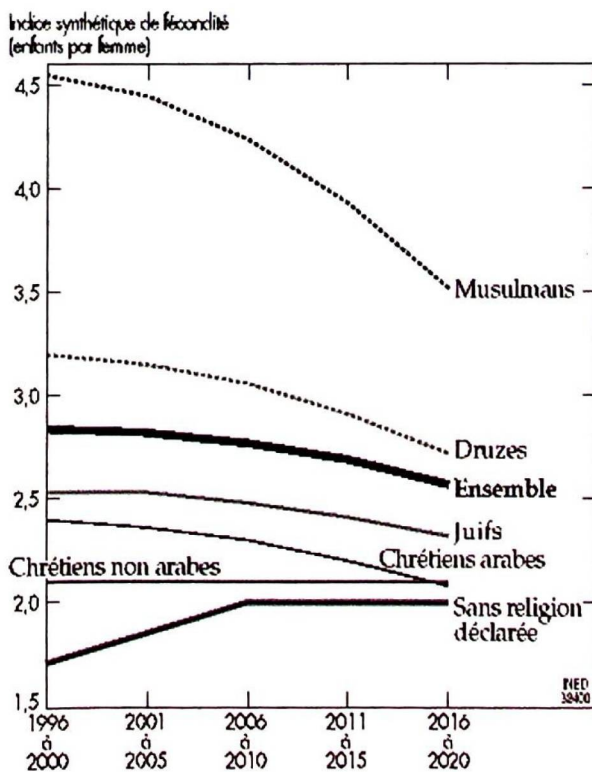


## La démographie au Moyen-Orient, composante essentielle de l'avenir politique

Freddy Spira

« Guerre des berceaux », « suicide démographique », « droit au retour des populations », etc. Il convient de considérer avec attention ce que signifient précisément, d'un point de vue démographique, ces expressions, souvent utilisées à propos de l'évolution de la situation en Israël et en Palestine. Car, au même titre que le partage de l'eau ou que les considérations idéologiques, les évolutions de la population constituent l'un des éléments fondamentaux que l'on doit prendre en compte lorsqu'on réfléchit au devenir de cette région.

Dans les années 1930, il y avait environ deux millions d'habitants en Palestine. Les capacités d'accroissement de la population dans la région étaient estimées à deux millions de personnes supplémentaires, soit quatre millions au total. Or il y a aujourd'hui dans la région environ neuf millions de personnes et on évalue, d'après les tendances connues, que celle-ci pourrait atteindre près de quinze millions en 2020, et 36 millions en 2050 ! Ce serait d'ailleurs une région du monde ayant une des plus fortes densités de population (ceci est déjà le cas aujourd'hui à Gaza).



Prévisions de l'évolution de la fécondité des différentes composantes de la population en Israël (en prenant la religion pour critère) à l'horizon 2020 ; variante moyenne.

Ces estimations démographiques sont à manipuler avec précaution. Mais elles nous permettent à coup sûr d'analyser correctement l'histoire récente et de prévoir des tendances de fond qui peuvent être lourdes de conséquences. Néanmoins, la prise en compte de ces tendances dans les politiques, sociales et culturelles en particulier, est susceptible de les modifier et donc de faire mentir les prévisions démographiques, alors que c'est précisément leur prise en considération qui est à l'origine de leurs modifications... Bref, il s'agit là d'un exercice bien difficile, mais ô combien riche d'enseignements.

La population d'Israël aujourd'hui est d'environ six millions de personnes. Pour faire simple, on la subdivise en « population juive étendue » (les juifs, les chrétiens non arabes et les sans-religion) de cinq millions de personnes environ, et les « arabes israéliens » (musulmans, chrétiens et druzes) qui sont un million. Par ailleurs, on estime la population sous autorité palestinienne à environ 3,2 millions de personnes (deux millions en Cisjordanie et Jérusalem-Est, et 1,2 million à Gaza).

Il est intéressant de considérer d'abord les prévisions démographiques à l'intérieur d'Israël, avant d'envisager les futurs équilibres de population dans la région.

Aujourd'hui en Israël, les laïcs et religieux modérés représentent environ 75% de la population, les orthodoxes 18% et les ultra-orthodoxes 7%. La politique très pro-nataliste d'Israël, mise en place par Ben Gourion et poursuivie depuis, profite fortement à ces derniers, qui ont un taux de fécondité très élevé (environ 7 enfants par femme en moyenne, alors qu'elle est par exemple de moins de deux en France ou de 2,4% pour les laïcs et modérés en Israël). On prévoit ainsi, (si tant est que l'orthodoxie se transmette d'une génération à l'autre, ce qui n'est que partiellement vrai), que dans cinquante ans les ultra-orthodoxes devraient représenter environ 17% de la population d'Israël, les orthodoxes 24% et les laïcs et modérés 59%. Quand on connaît l'importance du vote religieux et le rôle de plus en plus important joué par un parti comme le Shass, on imagine les conséquences que ceci pourrait avoir sur le pays, d'un point de vue à la fois politique et socio-culturel.

En outre, la fécondité des femmes arabes d'Israël est très supérieure à celle des femmes juives. Ainsi la population arabe de Jérusalem va plus que doubler entre 1995 et 2020 (elle passera de 30 à 40% environ). Au total, en 2050, la population non juive d'Israël représenterait 31% de la population globale du pays, contre 16% aujourd'hui, pour la région à l'intérieur des frontières actuelles.

Enfin, pour compliquer encore la situation, l'immigration va se poursuivre, à un rythme très élevé, en particulier en provenance de l'ex-URSS. Or, parmi ces immigrants, on ne



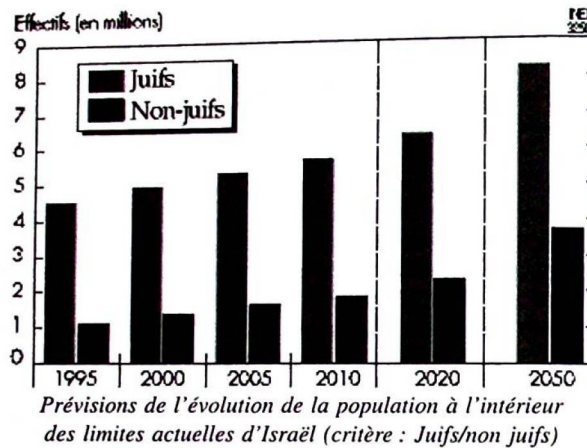
compte qu'à peine environ 60% de juifs, ce qui ne fera qu'accroître l'hétérogénéité religieuse, culturelle et sociale.

Dans ces conditions, la reconnaissance du « droit au retour » des réfugiés palestiniens ne viendrait que renforcer une tendance contraire à ce que souhaitent tous les dirigeants du pays, quelle que soit leur appartenance politique.

On constate donc une tendance « naturelle » dans le double sens :

un accroissement rapide et très important d'une population qui, dans le même temps, devient de plus en plus hétérogène et fondamentalement différente de ce qu'avaient imaginé les pères fondateurs. Les défis qui en découlent sont énormes : équilibre entre juifs et non-juifs dans le pays, entre religieux et non-religieux, mais aussi entre jeunes et vieux, etc.

Des évolutions aussi importantes concernent le peuple palestinien en dehors d'Israël. La fécondité à Gaza est l'une des plus élevées au monde (7,4



enfants par femme, le record mondial étant détenu par la petite communauté bédouine du sud d'Israël, 10 à 12 enfants par femme). La Palestine détient aujourd'hui le record mondial de la croissance démographique et, bien qu'on ne dispose pas de données précises, on peut supposer que ces évolutions amplifient les mêmes distorsions religieuses et culturelles qu'en Israël. À ce rythme, on prévoit que l'ensemble Israël-Palestine comprendrait quinze millions d'habitants en 2020. Et dans cet ensemble, les Juifs représenteraient

environ 43% du total. C'est bien montrer que l'annexion pure et simple des territoires palestiniens se traduirait par l'apparition d'un état majoritairement non juif..., ce qui ruinerait l'idée même de sionisme en tant que projet de création d'un « foyer national juif ». « En cas d'annexion, disait Golda Meir Premier ministre, nous nous réveillerions tous les matins en nous demandant combien de nouveaux arabes ont été mis au monde pendant la nuit ». On comprend

que les résultats de la « guerre des berceaux », peu favorables aux Juifs, laissent entrevoir pour Israël, quelle que soit l'issue du conflit israélo-palestinien, une gestion difficile des questions de population.

Au-delà, c'est bien l'avenir démocratique de l'ensemble des peuples israélien et palestinien qui pourrait être menacé par une véritable bombe démographique qu'il conviendrait de désamorcer rapidement... ■

## Les manuels scolaires palestiniens : rien de nouveau ?

La presse en France (notamment *l'Arche* du mois de janvier, qui a présenté un dossier important, puis *Le Monde* et d'autres journaux plus récemment), a fait un large écho au problème des manuels scolaires édités par l'Autorité Palestinienne ou rédigés dans d'autres pays arabes et utilisés dans ses écoles. En effet, l'opinion publique hors Palestine avait des raisons de s'émouvoir d'un décalage sensible entre ces manuels et ce qui paraissait être une lente mais sensible évolution de la situation politique dans la région.

Les dossiers ainsi présentés par la presse au public ont été établis selon les données d'une enquête menée par un organisme américain, le « Center for Monitoring the Impact of Peace » (CMIP) de New-York. Le rapport qui a servi de base aux articles parus en France avait été compilé en novembre 1999.

Ses conclusions étaient alarmantes : les manuels des écoles palestiniennes étaient loin de préparer une future coexistence pacifique entre l'État palestinien en gestation et l'État d'Israël ; ils prônaient toujours le  *jihad* , le sacrifice des martyrs pour la libération de toute la Palestine et le rejet à la mer des « envahisseurs ». Cette situation perdure depuis 1994, année où l'Autorité Palestinienne avait pris la responsabilité de l'éducation dans les zones qu'elle contrôle.

*Diasporiques* a voulu savoir si, depuis la fin de 1999, la situation était restée inchangée, puisque de nouveaux livres scolaires devaient remplacer progressivement ceux importés de Jordanie ou d'Égypte. Le CMIP a poursuivi son travail, examinant les livres publiés en septembre 2000 (seize nouveaux titres, destinés aux classes de première et de sixième) par « the Center for Developing the Palestinian Curricula » qui dépend directement de l'Autorité Palestinienne et qui fonctionne en partie grâce à des fonds européens. Les progrès sont peu sensibles ; la paix avec Israël n'est toujours pas présentée comme un objectif, ni même comme une éventualité. Aucune avancée dans le sens d'une reconnaissance réciproque n'est apparente. Toutefois, dans ces livres de septembre 2000 on ne trouve plus d'appels directs à la destruction d'Israël, qui subsistent toujours dans les manuels pour les classes autres que la 1<sup>ère</sup> et la 6<sup>ème</sup>, plus anciens, mais maintenus en usage dans les écoles palestiniennes.

*Diasporiques* aurait aimé présenter là-dessus un commentaire des représentants de l'Autorité Palestinienne mais, étant donné la confusion actuelle de la situation au Proche-Orient, cette démarche a été momentanément suspendue. Nous espérons être en mesure de la reprendre dans notre prochain numéro, en juin 2001.

J. Lip



## Le yiddish, entre l'interdit et la sacralisation

Rachel Ertel

*Pour compléter la réflexion sur l'avenir de la langue et de la culture yiddish, nous avons extrait quelques passages significatifs d'une étude publiée par Rachel Ertel dans Le Courrier International il y a quelques années. En effet, sa réflexion n'a rien perdu de son actualité.*

**L**e yiddish, qui était parlé par huit à dix millions de personnes avant 1939, est désormais la langue vernaculaire d'environ un million de locuteurs à travers le monde, et reste pour quelque quatre millions la langue maternelle. En France, aujourd'hui, on estime qu'il est la langue d'usage d'environ 60 000 à 80 000 personnes, et la langue maternelle de 150 000.

[...]

Bien qu'elle reste jusqu'au génocide, et au-delà pour les survivants, langue maternelle, langue vernaculaire pour la majeure partie du peuple dans la sphère ashkénaze (la proportion des locuteurs variant suivant les périodes et les lieux d'implantation), son exclusion du domaine sacré et savant en fait, jusqu'au deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la langue des humbles et des incultes, la langue des femmes aussi ou celle qu'on utilise dans certaines circonstances pour ou à l'intention de ces couches sociales.

[...]

Le yiddish semble depuis toujours avoir généré passions et phantasmes, comme si cette langue avait appartenu autant au royaume de l'imaginaire qu'à celui du réel.

Pour ceux qui vivaient en elle, rien ne semblait jamais acquis. La langue..., « *cette chose que tout le monde reçoit gratuitement en partage* », pour paraphraser Franz Kafka parlant de l'histoire, était au contraire une conquête de chaque instant. Compte tenu de la précarité de son statut et de la menace qui pesait sur elle de destruction violente ou, dans le meilleur des cas, de dilution dans la société d'accueil, ses locuteurs semblaient sans cesse acculés « *...à la soutenir et à lutter pour elle* ».

[...]

Après le génocide, rien ne sera plus jamais pareil pour personne, ni pour les survivants ni pour leurs descendants.

I Katzenelson avait enterré son *Chant du peuple juif assassiné* à Vittel avant de mourir à Auschwitz, comme l'historien E. Ringelblum avait enterré sa *Chronique du Ghetto de Varsovie*. Certains, ossements ressuscités de la Vallée des morts, et d'autres, obsédés par le remords de « n'avoir pas été à Treblinka », disséminés aux États-Unis, en France, en Argentine, en Israël, perpétuent la littérature yiddish comme un défi aux bourreaux, un défi à l'Histoire. Leurs voix ont changé. Hantés par l'extermination de leur peuple, ils ne se complaisent pas pour autant dans le dolorisme, mais continuent à faire acte de vie, luttant toujours avec l'écriture comme Jacob avec l'ange.

Le fardeau du destin collectif a réinvesti la littérature yiddish et l'a obligée à abandonner l'effervescence expérimentale qui l'avait marquée dans l'entre-deux-guerres, à renouer avec des

formes plus traditionnelles, avec une parole qui se veut au service des disparus.

Le rapport à la langue, lui aussi, s'est inversé. Le yiddish s'est trouvé sacralisé. Et cela a eu un double effet. Inconsciemment, et en contradiction avec leur discours explicite, les survivants ont procédé à une sorte d'appropriation, de confiscation de la langue à leur usage exclusif, aidés en cela par le caractère assimilateur des sociétés occidentales. Le yiddish a fait l'objet d'un éloge funèbre, et il est devenu une sorte de code secret entre les survivants, entre ceux qui avaient connu l'avant et l'après du génocide.

*« Le yiddish est sa propre terre. Cette langue n'existe que par ceux qui la parlent ou qui la parlent encore – chaque disparition faisant se rapprocher l'instant de sa mort... De toujours sans terre, le yiddish est en terre, il n'a d'autres fondations que ces tombes, que l'absence – l'absence de ceux qui le parlaient... Les Juifs, c'est un ensemble de vivants et de morts, chacun étant également les Juifs. Ils ne font un ensemble qu'en y joignant les absents. C'est à ceux-là que le yiddish s'identifie. Je crois que c'est cela, la langue des disparus... Ainsi chacun qui parle parle la langue de ses morts – avec le même accent, sans doute les mêmes expressions, les mêmes inflexions. Chaque fois qu'un Juif parle, il compte ses morts. Lorsque ces derniers temps il m'arrivait de l'entendre, je ne pouvais écarter l'impression que, dans ces bouches qui parlaient, c'était une voix absente, perdue, celle des morts, qui résonnait. »* (Gérard Wajcman, *l'Interdit*).

Pour une partie de cette génération de l'après-guerre, le yiddish était devenu tabou, il était frappé d'interdit. Il n'était pas absent pour autant. Il était comme enkysté en eux sous forme de silence.

*« Mon silence sera celui de cette langue, du yiddish : je nomme ainsi ma langue silencieuse. N'étant pas entré en elle, ce serait elle qui serait venue loger en moi, telle qu'elle demeure pour moi, une voix du silence qui ne cesse de parler en moi... Le silence, c'est la langue des morts entrée en moi, un silence qu'elle creuse profond, dont elle m'entoure et qui dit nous. »*

Pour beaucoup, et pendant longtemps, l'apprentissage de cette langue fut ainsi impossible, comme fut impossible l'énonciation de cette impossibilité. Mais progressivement, à mesure que le travail du deuil se faisait, le yiddish commença à émerger de cette mutité, et sa présence-absence assumait diverses configurations. Longtemps pourtant, cet univers culturel, comme la langue dans laquelle il évoluait, resta lettre morte pour les jeunes nés pendant ou après la guerre.



« ...bien sûr les Juifs sont enfermés dans l'espace du livre, dans ce rien des mots écrits. Mais ce rien pour moi se redoublait parce que les livres derrière la vitre de la bibliothèque m'étaient fermés. Je ne pouvais que les regarder, contempler ce qui était matériellement ma propre mémoire mais dont j'étais exilé, exclu. Ces livres étaient deux fois silencieux. Ils ne pouvaient que me dire leur silence et l'absence. Chaque livre me semble comme eux, inerte. Tout y est clos. Peut-être parce que ces livres commencent par le côté qui est habituellement pour moi celui de la fin. Ainsi, ce serait à une histoire déjà finie qu'ils convieraient, pour revenir, retourner. C'est ce que je devrais faire ; parcourir le temps à l'envers, remonter le cours des paroles mortes... » (ibidem).

À l'élan des utopies révolutionnaires s'était substituée une quête fascinée du passé. Les utopies d'avenir s'étaient révélées trompeuses, et on espérait peut-être trouver dans l'Histoire des réponses au mal de vivre présent. L'oppression, voire la criminalité, des États-nations à l'égard des petits peuples, l'aliénation engendrée par la vie urbaine incitaient à se tourner vers des sociétés plus restreintes, plus intimes. Au-delà des désillusions idéologiques, les sociétés industrielles semblaient traverser une crise de civilisation qui se traduisait par une crise d'identité touchant l'ensemble des entités nationales, et *a fortiori* les groupes minoritaires en leur sein, fragilisés par une oppression parfois séculaire. Et c'est ainsi que, parmi les réponses à cette mise en cause de l'intégrité de l'être individuel et collectif, la revendication nationalitaire, le besoin de ressourcement ont joué en faveur de la résurgence de la culture yiddish.

Pour certains, ce retour se fit sur le mode imaginaire et fantasmé, renouant avec les rêves de Kafka, investissant cette culture de valeurs tout à la fois semblables et différentes. Semblables parce que cet univers, à tort ou à raison, était perçu comme convivial, chaleureux, non violent, protecteur – refuge contre l'atomisation et l'impersonnalité du monde moderne.

Différentes parce que, entre -temps, cet univers avait été anéanti par le génocide. Le monde yiddish, mal ou peu connu, exerça un grand pouvoir comme marqueur identitaire dans l'imaginaire de ces générations. Il devint aussi l'objet d'un discours, surtout littéraire, dans les diverses langues des pays d'insertion (français, anglais, italien...), discours d'autant plus fécond qu'il était nourri de souvenirs plus mythiques que réels, de bribes d'une mémoire fragmentée, brisée, lacunaire, d'une référence à une langue présente-absente que les auteurs refusaient, consciemment ou inconsciemment, d'apprendre et d'approcher de peur d'inhiber le travail de cristallisation.

L'autre modalité de retour fut une tentative de réappropriation. Une fois de plus, comme un siècle plus tôt, mais d'une façon tout à fait différente, le yiddish devint l'objet d'une élection. Le génocide nazi avait frappé de mutisme toute une génération qui avait cru perdre à jamais l'usage de cette langue. Elle avait pourtant survécu de manière souterraine. Le besoin d'en retrouver la mémoire enfouie, vitale pour le présent et l'avenir, en a poussé beaucoup à s'y replonger.

Le caractère transnational de la culture yiddish, qui ignore les frontières étatiques (les yiddishophones et leurs descendants sont dispersés sur tous les continents), permet aujourd'hui des contacts et des échanges féconds entre les communautés juives du monde. Culture de fusion par définition, elle a appris au cours des siècles à absorber les apports des sociétés dans lesquelles elle s'insère, à les assimiler à ses propres besoins et à ses propres valeurs, mais aussi à restituer ses emprunts au milieu environnant. Elle a ainsi élaboré une aptitude particulière à combiner la spécificité et l'universalisme.

*C'est peut-être ce double engagement, cette double orientation, à la fois vers la société restreinte et vers la société globale, dans leur complémentarité, qui peuvent être un modèle et une source d'inspiration pour l'élaboration d'une nouvelle dynamique sociale au sein de la cité moderne* ■







## Le yiddish à Strasbourg (tout n'est pas rose...)

Muriel Klein-Zolty

**D**ans le dernier *Diasporiques* (n° 16), Philippe Olivier a présenté le futur centre yiddish qui verra le jour à Strasbourg en 2003 et dont il est le responsable. Le lecteur a certainement été impressionné par l'ampleur de ce projet et par les moyens substantiels dont il bénéficie. L'enthousiasme communicatif de l'auteur force le respect et la conviction ; avec lui on se plaît à rêver à cette « capitale synchrétique du Yiddishland » que serait devenue Strasbourg.

J'aimerais pouvoir partager l'enthousiasme de Philippe Olivier et adhérer entièrement à ses propos. Mais malheureusement trop de questions m'empêchent d'être euphorique. Que Philippe Olivier se rassure, je n'appartiens pas à la catégorie qu'il classe sous le libellé de « yiddishosceptique ». Tout comme lui, je me réjouis de l'ouverture de ce centre, dont je serai certainement parmi les participants les plus assidus. Il pourra compter sur ma présence à toutes les manifestations et sur mon engagement.

Mais, n'en déplaise à Philippe Olivier, mon attachement à la culture yiddish n'est aucunement représentatif de ma classe d'âge (quadra). En effet, parmi les membres de ma génération, je fais figure à Strasbourg de « dernier des Mohicans ». Je ne suis pas sans savoir qu'à Paris un certain nombre (combien ?) de « jeunes » nés après guerre suivent les cours de yiddish proposés par les différentes associations. Comme l'écrivent Itzhok Niborski et Gilles Rozier dans un texte paru dans *Le Monde* en 1999 (*La culture yiddish au futur*), « pour les plus jeunes, il s'agit de se réapproprier la langue des grands-parents, jouant à saute-mouton par-dessus une ou deux générations, pour retrouver les origines et par là même une identité ».

Je pense me situer dans cette mouvance. Toutefois, je formulerais autrement ma démarche. Car il me paraît illusoire de « retrouver les origines ». À plus forte raison dans le cas de la culture yiddish. Quand bien même j'apprendrais tous les manuels de yiddish par cœur, je ne retrouverais pas la culture yiddish. Il me semble que mon identité est une recherche, un manque, et ne sera jamais un état.

Quoi qu'il en soit de cette nuance, je constate que ces jeunes dont parlent Itzhok Niborski et Gilles Rozier se comptent à Strasbourg sur les doigts d'une main. Je les cherche désespérément à toutes les conférences qui ont comme thème le yiddish et le monde juif d'Europe de l'Est. Leur absence

m'attriste et me met en colère. Mais il ne sert à rien de se voiler la face. *Juifs du tennis* ou *Juifs pratiquants*, les deux n'étant pas incompatibles, quelle que soit leur façon d'être juif, elle est dépouillée de référence à la culture yiddish.

Quant à la génération qui me précède, celle née avant-guerre, il reste à Strasbourg un petit noyau de Juifs yiddishophones. La plupart d'entre eux ont rejoint les rangs du Cercle Wladimir Rabi que j'ai créé avec mon mari il y a dix-huit ans et dont un des objectifs est précisément la défense de la culture yiddish. Un petit noyau sympathique mais extrêmement minoritaire, qui se situe dans les marges de la communauté juive de Strasbourg.

Certes, en 1931, les Juifs étrangers, pour la plupart de langue yiddish, représentaient 39% de l'ensemble de la population juive de Strasbourg. Mais après guerre ce judaïsme yiddishisant n'a pas survécu pour des raisons diverses : disparition des principaux témoins, fusion des enfants d'immigrés devenus adultes et de culture française dans le judaïsme majoritaire, assimilation linguistique et culturelle déjà amorcée avant guerre (le Bund n'a jamais été représenté en Alsace).

Une instance qui dispose de moyens aussi considérables que le CECY (Centre européen des cultures yiddish) sera-t-elle en mesure de ressusciter la culture yiddish ? Autrement dit, est-il possible de faire preuve de volontarisme en matière culturelle ? J'en doute.

Mais ces remarques désabusées ne préjugent en rien l'avenir du CECY. Car celui-ci inaugure peut-être l'émergence d'une nouvelle culture yiddish, où l'on aura du mal à retrouver ses petits. Très universitaire, elle présentera un caractère plus international que local. Philippe Olivier le reconnaît lui-même lorsqu'il dit que « la recherche bénéficiera de résidences de traducteurs, d'historiens, de sociologues, associés à la vie quotidienne de la maison, qui habiteront sur place pendant un an ». Déconnectée de l'héritage du Bund et des problématiques sur l'identité juive laïque, elle sera aussi l'apanage des non-Juifs qui, à l'instar de Philippe Olivier, s'intéressent au yiddish pour des raisons essentiellement linguistiques.

Mon amertume paraîtra certainement excessive. Mais elle n'est que le reflet de l'affection que je voue à cette culture. ■

### Conditions d'abonnement

Prix au numéro : 35 francs (5,33 Euros). Abonnement annuel : 120 francs (18,29 Euros). Abonnement de soutien : 200 francs (30,48 Euros) ou plus. Pour s'abonner, envoyer ses nom et adresse, avec un chèque à l'ordre du cercle Gaston-Crémieux (*Diasporiques*) à :

Jacques Burko, 56, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.

## Le monde judéo-hispanophone

Dans le numéro 16 de *Diasporiques* nous avons inauguré une série d'articles passant en revue le présent et l'avenir prévisible des différentes cultures juives de la Diaspora. Notamment, deux articles concernant les Juifs du Maghreb et deux autres sur la culture yiddish ont été publiés (ces derniers provoquant d'ailleurs les réactions qu'on trouvera dans la section "Débat" de ce numéro). Nous passons aujourd'hui en revue le monde hispanophone ; deux responsables de cette communauté culturelle ont été sollicités : Haïm-Vidal Sephiha, l'universitaire qui a entièrement consacré sa vie à la cause du judéo-espagnol, et Jean Carasso, le créateur de *La Lettre Sépharade*. On peut regretter qu'une communauté culturelle menacée comme l'est celle des Juifs hispanophones se soit divisée, pour des raisons irrationnelles, en deux chapelles qui veulent s'ignorer, mais n'est-ce pas un trait typique de tout groupe juif ? Les deux ont d'ailleurs une préoccupation commune (outré l'amour de la langue et de la culture qui sont les leurs) : ils restreignent le terme de "sépharad" aux Juifs hispanophones, contrairement à ceux, nombreux, qui mettent sous le vocable "séphardi" tout ce qui n'est pas ashkénaze, suivant l'exemple discutable du grand rabbinat d'Israël...

## Renaissance et avenir du judéo-espagnol

Haïm-Vidal Sephiha

Les descendants des Juifs espagnols expulsés d'Espagne en 1492 se dispersèrent dans l'ensemble du Bassin Méditerranéen et conservèrent les variétés de la langue espagnole d'alors qui donnèrent naissance à ce qu'on a appelé judéo-espagnol (espanyol tout court, spanyolit en Palestine, djudezmo en général, djudyo ou djidy pour Edgar Morin, haketiya au Maroc, tetauni en Oranie) et que, dans ma terminologie, j'appelle judéo-espagnol vernaculaire, alors que le ladino (judéo-espagnol calque dans ma terminologie) à syntaxe hébraïque est liturgique et ne se parle pas.

Ces deux modalités ont été conservées par l'ensemble des Judéo-Espagnols et préservées jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale.

En 1945, après la saignée de la Shoah (160 000 morts sur 360 000), les Judéo-Espagnols traumatisés, paralysés, se comptèrent et essayèrent de se retrouver.

Tout semblait perdu.

C'était le désert ! Salonique, Mère en Israël, capitale de notre judéo-hispanité, ne répondait plus !

Un deuil immense s'installa dans les familles.

Cœurs, esprits et regards se tournaient vers l'immense cimetière sans sépultures de la Haute Silésie, qu'Henriette Asseo évoque si douloureusement :

### MON PEUPLE

*Mon peuple, vous ne le connaissez pas,  
jadis l'exode du luxe  
l'a décimé en mille nations*

*Mon peuple ne vous ressemble pas  
Servitude de l'Alliance  
En Dieu identifié*

*Mon peuple n'existe pas  
EXIL DE LA MÉMOIRE  
Aux portes des camps.*

*Oui, exil de la mémoire aux portes des  
camps !*

*Oui, exil de la mémoire aux portes des  
camps !*

Mais bientôt, les communautés de Paris et de France se ressaisirent et se reconstituèrent grâce à l'apport des Sépharades de Turquie et d'ailleurs qui échappèrent à la Shoah. On vit reparaitre (pour peu de temps hélas !) *Le Judaïsme Séphardi*, dirigé par Ovadia Camhy et *Les Cahiers Séfaradis* dirigés par Sam Lévy. Les Judéo-Espagnols continuaient de se compter.

Dans la synagogue de la rue Saint-Lazare résonnaient encore les doux sons de notre langue, bientôt étouffée par l'arrivée massive des Juifs algérois.

À l'École Pratique des Hautes Études, le professeur d'origine salonicienne, I. S. Revah, plus tard professeur au Collège

de France, s'attachait aux parlers d'Espagne et d'Amérique latine, mais en particulier au judéo-espagnol.

C'est sous sa direction, en 1961 et 1970 que je fis ma première thèse consacrée au ladino dans le *Livre de Jérémie* et dans le *Pentateuque de Constantinople*, de 1547.

En 1967 on me confia un enseignement du judéo-espagnol aux Langues Orientales et, en 1973, à l'École Pratique des





Hautes Études ainsi qu'à Bruxelles, à l'Institut Martin Buber.

En outre, toutes les Universités de France, d'Israël et du Monde commençaient à s'intéresser au judéo-espagnol auquel de plus en plus de colloques étaient consacrés.

C'est dire que le champ de recherches s'étendait, mais qu'il fallait passer de l'Université aux nôtres, afin de ne pas classer définitivement comme morte notre belle langue encore utilisée dans des journaux – malheureusement par trop éphémères – de Turquie et d'Israël.

C'est alors que j'étendis mon enseignement aux Centres Communautaires<sup>1</sup> et créai des Ateliers judéo-espagnols où nous allions mobilisant nos mémoires et récupérant les morceaux épars de notre culture. Il ne fallait pas que la Shoah physique s'accompagnât d'une Shoah culturelle !

<sup>1</sup> Le centre Rachi, puis le Centre Communautaire, 119 rue La Fayette – 75010 Paris.

L'exemple fut suivi à Marseille, à Lyon et à Genève, sous l'égide de L'association VIDAS LARGAS<sup>2</sup> (pour la Défense et la promotion de la Langue et de la Culture Judéo-Espagnoles).

Jérusalem, la première ville à émettre en judéo-espagnol, s'engagea également dans cette voie.

Il fallait aller plus loin, regagner et réveiller notre auditoire judéo-espagnol. Mon livre-manifeste, de 1977, *L'agonie des Judéo-Espagnols*<sup>3</sup>, y contribua.

En 1981 commencèrent mes émissions « Muestra Lingua » sur les ondes libres. Alors aussi, les progrès s'accéléraient. Les Chants judéo-espagnols mobilisaient toutes les nostalgies de notre identité en perte. Disques et livres de plus en plus nombreux voyaient le jour.

<sup>2</sup> Association VIDAS LARGAS (Longues vies), 37 rue Esquirol – 75013 Paris.

<sup>3</sup> Éditions Entente, 1977, 1979 et 1991.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1998, à Bruxelles, au Parlement Européen, Nathan Weinstock et moi-même présentions notre brochure *Yiddish et Judéo-espagnol : Un héritage européen*, édité en français et en anglais par le « Bureau Européen des Langues Moins Répandues ».

Ce fut une consécration, un nouveau départ et un atout pour notre renaissance. Mais qu'en était-il de notre survie ?

Et – oh miracle ! La technologie moderne en devenait l'instrument. Dans le déchaînement à la fois positif et négatif de l'Internet, apparaissaient de nombreuses langues minoritaires et plusieurs sites judéo-espagnols !

Ce sont là échanges et interrogations multiples et combien enrichissantes !

J'y retrouve le principe même de nos ateliers, mais à l'échelle planétaire.

De tous les coins du monde fusent des messages. Notre puzzle se reconstitue.

Tel est le bel avenir international que nous promet cette nouvelle technique ! ■

## La Lettre Sepharade : une grande aventure humaine

(Entretien avec Jean Carasso)



Henriette Benveniste, épouse d'Élie Asseo, morte à 48 ans dans le train pour Auschwitz

**L**a revue trimestrielle *La Lettre sépharade* a surgi d'une façon quasi spontanée, à la suite d'une réunion du clan des Carasso, en septembre 1991, sur une péniche sur la Seine. Fête particulièrement réussie, qui avait marqué les retrouvailles chaleureuses d'un groupe humain. Groupe qui souhaitait des prolongements, moins festifs peut-être, mais plus durables, plus systématiques. Jean Carasso avait alors pris l'initiative de rédiger un compte rendu de cette rencontre, qu'il avait adressé aux participants. Le groupe a alors incité l'auteur à pérenniser sa publication, à la transformer en un bulletin périodique de liaison, qui a dû être officialisé, déposé, ISSN-isé et qui en est à présent à son 37<sup>e</sup> numéro... *La Lettre Sépharade* est née ainsi ; en vérité non pas de la fantaisie de ses créateurs, mais pour satisfaire un besoin réel. Elle est distribuée aujourd'hui à quatre mille exemplaires (dont 850 destinés aux

abonnés de Paris, autant pour le reste de la région parisienne, quelque 600 exemplaires "exportés" vers l'Union Européenne et le reste envoyé dans les provinces françaises). La revue est devenue un lien permanent entre les hispanophones, qu'ils soient concentrés, comme à Paris et dans quelques grandes villes, ou dispersés dans la France profonde. Depuis un an, la revue a une petite sœur aux États-Unis : une édition américaine tire à mille exemplaires et monte rapidement, pour les besoins des communautés sépharades de Seattle, de Los Angeles ou de la côte Est. Cette édition, qui actuellement s'appuie beaucoup, pour son contenu, sur l'édition française, doit progressivement accroître la pagination « locale ».

La revue couvre les deux versants de la préoccupation des hispanophones : le passé et l'actualité. Elle rend compte des livres nouvellement parus (ou bien retrouvés) qui concernent l'hispanité juive, elle éclaire des points particuliers de l'histoire des exilés d'Espagne, elle



offre des textes en judéo-espagnol pour l'exercice et le plaisir de ses lecteurs, elle publie une actualité musicale (et la provoque à l'occasion, contribuant à la production de disques de musique spécifique, soit de tradition, soit de création)... La préoccupation politique est totalement absente, *La Lettre Sépharade* s'applique à éviter les sources de conflits qui n'ont pas leur place dans ses pages pour se concentrer sur la défense de l'essentiel : la culture commune. Elle n'est donc ni religieuse ni laïque, ni de gauche ni de droite, ni sioniste ni anti-sioniste... elle est sépharade. Belle et vaste préoccupation !

Bien sûr, on peut se soucier de l'avenir de cette langue et de cette culture, en voie de dilution dans la majorité environnante, mais il y a aussi des signes de regain. L'intérêt du public pour *La Lettre sépharade*, et l'accroissement progressif de son lectorat en sont un des signes. Certes, tout comme le yiddish, le judéo-espagnol devient une langue d'études universitaires alors que son locutorat populaire et traditionnel vieillit et rétré-

cit ; mais l'intérêt pour cette culture ne faiblit pas et sans cesse de nouveaux étudiants se mettent à l'étude de la langue. Elle est enseignée, bien sûr, à Paris (outre Haïm-Vidal Sephiha, on peut citer Marie-Christine Varol à l'INALCO, qui donne des cours de langue et de littérature, et Esther Benbassa qui a repris la chaire de Gérard Nahon au départ en retraite de celui-ci), mais aussi en Israël, à Berlin, en Argentine (à l'université Bar Ilan), et même à Tokyo (mais, hélas, pas encore en Espagne)...

En Israël, une Haute Autorité pour le ladino a été créée, sous la direction de M. Navon, un ancien président de l'État, ce qui confère à cet organisme un prestige supplémentaire et rend son activité en faveur de la langue plus facile.

D'autres publications périodiques hispanophones existent dans le monde. La plus ancienne est *Aki Yerushalayim*, publiée depuis vingt ans par Moshe Shaul. À Bruxelles, M. Moïse Rahmani publie *Los Muestrros* depuis quelque dix ans. *La Lettre Sépharade* de France a neuf ans

d'existence, *Erensia Sefardi* de New-York est publiée par Albert de Vidas depuis sept années. Il existe en outre des bulletins des congrégations religieuses, dans plusieurs villes des États-Unis et à Londres.

Autour de *La Lettre Sépharade* s'est créée une association « *Aqui Estamos* », qui organise annuellement une fête de l'hispanophonie, une « *Djoha* », au solstice d'été, à la Cartoucherie. Cette association (c/o Dolly Benozio, 183, Boul. Voltaire, 75011 Paris) se réunit mensuellement, propose des conférences, un atelier de chants animé par Caroline Zaidline, des activités culinaires... il s'agit de faire vivre cette culture au quotidien. L'association dispose d'un fichier de quelque 700 hispanophones actifs. « *Aqui estamos* » et *La Lettre Sépharade* ont coproduit plusieurs spectacles. Au mois de mai prochain, *La Lettre Sépharade* participe à l'organisation au Musée de l'art et de l'histoire du judaïsme d'une semaine de la chanson sépharade (voir sous la rubrique « Brèves » de ce numéro). ■

## Les Juifs d'Égypte : une communauté en voie de disparition ?

André Cohen

**L**es juifs d'Égypte..., une communauté en voie de disparition ?

L'Égypte est-elle en voie de devenir pour la première fois depuis 25 siècles, et pour la deuxième fois de son histoire, vide de Juifs ?

L'histoire des Juifs d'Égypte est parcourue d'épisodes amour-répulsion. Citons entre autres Abraham et Agar, Joseph, Moïse, Maïmonide et tant d'autres figures de cette histoire. Après le premier exode sous la conduite de Moïse, des Juifs reviennent en Égypte dès le début du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère à la suite de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor II et cette présence est continue jusqu'à la fin des années 1960. Ils habitent aussi bien la campagne que la ville. Ils sont au nombre de 1 000 000 dans l'Égypte ptolémaïque, au temps de

Philon d'Alexandrie (chiffre probablement exagéré) ; 40 000 essentiellement à Alexandrie lors de la conquête arabe par le général Amr, en 639-641 ; 2 000 uniquement à l'arrivée de Bonaparte, mais 90 000 à 100 000 dans les années 1945-1950, dont une partie provient de Juifs venus à la suite de la montée des nationalismes en Europe, des guerres balkaniques, des pogroms en Crimée, de l'effondrement de l'Empire ottoman. L'Égypte est alors prospère et ouverte à l'influence occidentale. Les Juifs en bénéficient largement ; ils parlent différentes langues (arabe, français, grec, italien) et on les trouve à titre divers dans tous les corps de métiers, et également en politique. Des notables juifs siègent au Sénat et à la Chambre des députés jusqu'en 1940. Rappelons au passage le rôle déterminant des Juifs dans la création des partis communistes égyptiens.

La création de l'État d'Israël en 1948 provoque le départ d'une petite minorité, le reste vit dans l'insouciance du lendemain, se développe, possède ses lieux propres et croit éternelle sa présence en Égypte. Quel terrible anachronisme d'être juif à l'aube du nassérisme ! La prise du pouvoir par les militaires en 1952 ne va pas changer la donne, mais par contre le traumatisme de la guerre de Suez verra en quelques mois la départ de la majorité des Juifs.

Après 1973 ne restent en Égypte que quelques centaines de personnes groupées au Caire et à Alexandrie. Plus de mariages, plus de naissances, plus de bar-mitzvah... Que reste-t-il aujourd'hui comme trace de cette présence ? Au Caire et à Alexandrie, quelques synagogues, des cimetières, moins d'une centaine de Juifs dans la totalité du pays et quelques vieux habitants qui se souviennent de



# Cultures juives

leurs voisins juifs d'autrefois. Plus personne ne sait ce qu'a représenté la grande synagogue du Caire ou celle d'Alexandrie aux heures fastes de la présence juive. Entretien ou ravalées par l'action de Juifs de la diaspora, elles sont ouvertes à certaines heures mais en dehors des fêtes, il n'y a pas de « minian ».

Dans le vieux Caire, la synagogue Ben Ezra datant du x<sup>e</sup> siècle et récemment restaurée fait aujourd'hui partie du circuit touristique : rutilante, belle, kitsch... Le guide ne se lasse pas d'en vanter les dorures, mais où est le relais de Chehata, son dernier chamache, mort probablement centenaire il y a 3 ans ? La mémoire vivante est partie. Mais restent encore quelques documents de la célèbre Guenizah du Caire redécouverte en 1894 et dont la majeure partie est aujourd'hui dispersée entre les universités et les musées américains et britanniques. Le cimetière juif de Bassatine a été en partie préservé dans la Cité des morts grâce à l'action de Juifs d'Égypte de la diaspora et au travail de Carmin Weinstein : un mur de clôture protège en partie ce site historique.

À Alexandrie, que représentent les quatre vieillards juifs et les quelques femmes encore là, au milieu de cinq à six millions d'habitants ? Mais la présence ancienne des Juifs est attestée par les magnifiques synagogues de Nebi Daniel et Menasce, en plein centre de la ville, et par les trois cimetières juifs qui ne peuvent passer inaperçus lorsqu'on emprunte le fameux tramway de Ramleh. Les écoles juives réputées pour la qualité de leur enseignement et leur libéralisme ont disparu. Les habitants actuels d'Alexandrie ne savent plus ce qu'étaient ces bâtiments.

Alors, l'oubli ? Comme me disait un célèbre architecte égyptien amoureux d'Alexandrie, « c'est à vous les Juifs d'Égypte vivant à l'étranger de faire en sorte que cette présence soit connue ».



Photo A. Cohen

La synagogue d'Alexandrie aujourd'hui

Il faut revenir, visiter, faire connaître et, pourquoi pas, une nouvelle communauté pourrait voir le jour. Illusions...

Alors, l'oubli ? Les Juifs d'Égypte noyés dans les pays d'accueil et menacés de disparition par la normalisation et les mariages mixtes ? Je ne l'espère pas. Cette communauté a été exemplaire par son ouverture d'esprit et son libéralisme. Était juif celui qui avait un parent juif ou qui se considérait comme Juif. Il participait alors aux activités de la communauté et n'était pas rejeté par elle. Une attitude ouverte de la part des rabbins et des instances communautaires des différents pays d'accueil vis-à-vis des mariages mixtes permettrait d'intégrer les enfants dans la communauté et de l'enrichir plutôt que de provoquer une déperdition.

Les Juifs d'Égypte sont bien intégrés dans leurs pays d'accueil (Israël, France, États-Unis, Brésil, etc.). À partir des années 80, une fois le traumatisme de l'exode dépassé, le besoin s'est fait sentir de sortir du mutisme et de se regrouper, de raconter l'histoire de ces Juifs, de la comprendre et de la transmettre.

En France tout d'abord, puis dans d'autres pays, des associations pour la sauvegarde de ce patrimoine culturel sont créées.

Actuellement, la génération ayant vécu en Égypte puis en diaspora a pris conscience de la richesse de cette culture et la fait connaître grâce à des écrits, des conférences, des expositions afin de pouvoir en transmettre l'ouverture d'esprit et la tolérance acquises de longue date. Sait-on, par exemple, que plusieurs établissements juifs d'enseignement pratiquaient la mixité et que jusqu'en 1956 existait à Alexandrie un lycée juif laïque et mixte, fondé par des Francs-Maçons, dont les enseignants étaient des précurseurs en matière de pédagogie. Les anciens de ce lycée parfaitement intégrés dans la cité en Égypte et ailleurs démontrent bien que judaïsme et laïcité peuvent aller de pair et permettre une vie juive non ghettoïsée.

Que restera-t-il de cette richesse ? Peut-être que, dans plusieurs générations, on pourra dire avec fierté : je suis juif ou pas, j'habite dans tel ou tel pays, mais je suis un descendant des Juifs d'Égypte. ■

L'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte (c/o André Cohen, 8, rue des Tanneries, 75013 Paris) vient de faire éditer chez l'Harmattan un volume réunissant les articles que Jacques Hassoun avait écrits sur l'Égypte, sous le titre *Alexandrie et autres récits* de Jacques Hassoun.



## Les Livres

**Zegota, commission d'aide aux Juifs, Teresa Prekerowa**, traduit du polonais par Marian Apfelbaum, Éditions du Rocher, 1999 ; 380 p., 137 F.

**A**vant la Deuxième Guerre mondiale, l'antisémitisme polonais était virulent. Au cours de la première phase de la guerre, notamment lors de l'occupation de la Pologne Orientale par l'URSS entre 1939 et 1941, cet antisémitisme gagna en intensité, du fait de l'accueil, jugé chaleureux, que les Juifs qui craignaient les nazis, firent à l'Armée Rouge. Aussi, sous l'occupation allemande, la part prise par les Polonais dans la destruction du judaïsme en Pologne ne fut pas négligeable : nombreux furent les Juifs dénoncés à l'occupant directement massacrés par leurs voisins, comme dans le village de Jedwabne, ou par les groupements de la résistance armée d'extrême droite (NSZ) ou même de droite (Armée du Pays – A.K.). Après la guerre, les assassinats de Juifs et les pogroms, comme celui de Cracovie ou celui de Kielce, ne furent pas rares. Même après le départ de la quasi-totalité des Juifs encore présents en Pologne, fuyant l'antisémitisme communiste, le Polonais moyen fantasme sur le nombre de Juifs présents en Pologne, les imagine deux ou trois millions – confortant ainsi, sans le savoir peut-être, les affirmations négationnistes.

La conscience juive de ces faits est restée très vive, et la rancœur, l'amertume à l'égard des Polonais chez les Juifs ashkénazes reste bien enracinée. De part et d'autre, la notion de responsabilité collective joue à plein. Et cependant... Certains Juifs issus de Pologne gardent la nostalgie de « leur » pays. Et les Polonais n'arrêtent pas de parler de « leurs » Juifs, de ce membre manquant au corps de la Pologne, dont la cicatrice reste sensible. Il n'est que de voir tout ce qui se publie sur le sujet, et les manuels scolaires.

Très tôt, les Polonais ont tenté de réfuter les reproches juifs qui les accusaient en bloc, et donc de toute évidence à tort. Ce sujet a suscité en Pologne depuis la guerre des dizaines de publications. Car il y a eu en Pologne des Justes, et plus que dans n'importe quel autre pays ; sur les quelque quinze mille arbres plantés à Yad Vachem, cinq mille portent des noms polonais.

Il y eut même un organe d'aide institutionnel, instauré par le Gouvernement polonais en exil à Londres. Il s'agit de « Zegota », la Commission clandestine d'assistance aux Juifs, active entre 1942 et 1945. Sous l'occupation allemande, la Pologne avait cessé d'exister officiellement, mais le gouvernement en exil avait organisé dans le pays toute une structure clandestine, « la Délégation au pays », destinée à prendre en charge tous les aspects de la vie collective interdits par les



Photo Irène Elster

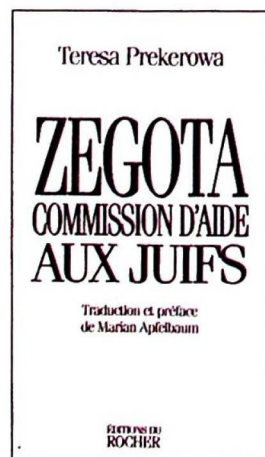
Allemands : l'éducation supérieure, la Résistance (l'armée clandestine A.K. fut forte de centaines de milliers de membres), etc. Et aussi l'aide aux Juifs, citoyens polonais, persécutés par l'occupant. « Zegota », est un nom de famille fictif, destiné à camoufler la réalité institutionnelle, qui désignait une structure où les partis politiques polonais (sauf la droite antisémite extrême) étaient représentés en même temps que les partis juifs : le Bund (par Leon Feiner) et les sionistes (par Adolf Berman). L'action de « Zegota » reste méconnue du public français ; les nombreuses études qui lui furent consacrées n'eurent pas de traduction française.

En 1981 (il y a donc vingt ans déjà), paraissait à Varsovie le livre de Teresa Preker. Ce livre, refondu et remis à jour, fut traduit récemment en français par Marian Apfelbaum. Marian Apfelbaum n'est pas un traducteur professionnel. C'est un éminent nutritionniste parisien. Né en Pologne, il fut sauvé, avec les siens, par « Zegota ». En rendant accessible au lecteur français le livre de Teresa Preker, il s'acquitte d'une dette qui est plus qu'une dette d'honneur – une dette de vie.

Le livre est intéressant ; il permet à un lecteur non averti de la vie en Pologne sous l'occupation allemande de comprendre des aspects qui, pour un Français, restent impensables, car incomparables à ce que fut l'occupation en France. L'aide aux Juifs était punie d'une façon particulièrement sauvage, par la mort de toute la maisonnée, enfants compris. Ceux des Polonais qui participèrent au sauvetage des quelque cinquante mille Juifs survivants (et on compte que pour chaque Juif sauvé il y eut en moyenne sept non-Juifs impliqués) ont donc un mérite surhumain. Le livre de T. Preker conte les détails du sauvetage « officiel », qui a concerné quelque six mille Juifs au total (et donc une faible fraction des survivants). Le lecteur découvre et les risques, et les exploits, et l'inévitable bureaucratie qui ont caractérisé cette action. Il faut signaler qu'elle fut souvent le fait de personnes qui, avant la guerre, avaient été des antisémites idéologiques – mais qui refusèrent d'accepter l'inacceptable, parce qu'ils étaient des chrétiens, et par solidarité humaine. L'écrivain Zofia Kossak-Szczucka est la figure emblématique de ce courant.

Cet ouvrage, rédigé il y a plus de vingt ans pour mettre en valeur l'action positive de « Zegota », élude certains aspects ; notamment les lettres désespérées du Juif Feiner, pourtant vice-président de « Zegota », qui se plaint régulièrement de la disparition des sommes envoyées de Londres et probablement détournées vers d'autres besoins (on peut consulter ces documents dans le vol. XIII de « GAL-ED », *On the History of the Jews in Poland*, Diaspora Research Institute, Tel-Aviv, 1993, p. 129-159).

En vérité, la publication de cet ouvrage en français, et à la date où il paraît, pose quelques questions. Le temps est venu,





## La Musique



Photo Irène Elster

*Sonia Wieder-Atherton est une des abonnées de Diasporiques. Elle est aussi une magnifique violoncelliste. Nous lui avons proposé d'écrire une page sur un morceau qui lui importe particulièrement et, avant de partir pour le Mexique, elle nous a envoyé cet article où un mélomane trouve enfin un concerto vécu « de l'intérieur » par la soliste qui l'interprète.*

### Le deuxième concerto pour violoncelle et orchestre de Chostakovitch

**J**e voudrais, dans cette rubrique libre qu'on m'a ouverte, vous faire partager l'émotion que j'ai eue à d'abord découvrir, puis à travailler et donner en concert l'œuvre extraordinaire qu'est le deuxième concerto pour violoncelle et orchestre de Dimitri Chostakovitch. Celui-ci a écrit deux concertos pour violoncelle. Le premier, écrit en 1959, est le plus souvent joué. Le deuxième, mon préféré, est nettement moins connu. Il date de la fin de 1966, époque de sa vie où son écriture sans concessions était mal perçue par les autorités soviétiques. Son langage est extrêmement dépouillé, minimal, mais a une force dramatique contenue et poignante.

Le premier mouvement commence par le violoncelle seul, dont s'élève la voix grave, rauque, hésitante. Il est rejoint par les violoncelles et basses qui poursuivent ce chant comme pour lui enjoindre de continuer. La harpe ponctue le mouvement dans un mouvement en balancier, un élément qui nous donne une sensation d'attente, de suspension comme pour laisser au

violoncelle le temps de reprendre son souffle avant de poursuivre cette longue et profonde ligne qui se bat pour exister... Il lutte parfois avec des accents de trompette, parfois avec toutes les cordes, parfois seul contre la grosse caisse dans un duo criant, avant de terminer enfin le mouvement, s'évanouissant alors après deux appels lancinants du cor.

Le deuxième mouvement est fondé sur un thème juif d'Odessa, celui du mendiant qui quémande quelques sous pour s'acheter un petit pain. Là aussi, c'est le violoncelle qui expose, et qui est ensuite accompagné par les sons piqués des bois, si typiques de Chostakovitch. Tout le mouvement est d'une force rythmique enivrante, et devient à certains moments comme une parodie pour arriver enfin à une cadence qui éclate comme un trop-plein de tension accumulée depuis le début. La forme du final est plus découpée, mais toute l'œuvre, une page orchestrale extraordinaire où vous reconnaissez le thème du mendiant d'Odessa. C'est là le génie de Chostakovitch, de dégager une puissance dramatique aussi grande, en partant d'un thème d'une si pure simplicité. Un thème oscillant entre le comique et le tragique (de là l'importance de l'interprète, qui ne devra pas céder à la facilité du comique tout court...). À la toute fin du concerto, le violoncelle s'en va doucement, accompagné par une petite rythmique enfantine jouée par un trio de percussions.

Il existe plusieurs versions de ce concerto ; ma préférée étant celle de M. Rostropovitch (à qui le concerto est dédié) et Ozawa. Leur interprétation contenue et pourtant extrêmement dense, laisse à l'imaginaire de l'auditeur sa place, tout en entraînant celui-ci dans le monde de Chostakovitch, un monde où le comique est toujours grinçant et où la tendresse se cache comme pour mieux apparaître. ■

#### Discographie de ce concerto :

M. Rostropovitch et l'Orchestre symphonique de Boston, sous la direction de S. Ozawa (D.G.G.).  
R. Wallfisch et l'English chamber orchestra, dir. G. Simon (Chandos).  
N. Gutman et le Royal philharmonic orchestra, dir. Y. Temirkanov (R.C.A.).  
T. Mork et l'Orchestre philharmonique de Londres, dir. M. Jansons (Virgin).  
M. Maïsky et le London Symphony orchestra, sous la direction de M. Tilson Thomas (D.G.G.).



Photo X.

La très abondante discographie de Sonia Wieder-Atherton vient de s'enrichir d'un nouvel enregistrement : *Au commencement Monteverdi*, duos pour violoncelles de Monteverdi, avec Natalia Chakhovskaïa et d'autres œuvres pour violoncelle seul de Berio, Donatoni, Dusapin, Dutilleux, Kurtág (BMG-RCA).



## Les Arts plastiques

### Quelques réflexions sur l'exposition

#### *L'École de Paris, 1904-1929. La part de l'Autre : du bateau-lavoir au début des Années Folles\**

L'exposition du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris pose une série de questions intéressantes. À commencer par son titre : *L'École de Paris, 1904-1929*, sous-titré *La part de l'Autre*.

Déjà, on annonce la (voire les) couleur(s). *L'École de Paris*, soyez-en assurés, n'est pas Franco-François puisque *l'Autre* (on apprendra bientôt qui se cache sous cette appellation quelque peu globalisante) y a, paraît-il, sa place. Même plus, mais ce n'est pas ce que promet l'intitulé, un rien accrocheur, à la mode, voire branché parce que l'ethnique (sous forme de *l'Autre* générique) est décidément *in*.

Première constatation : la dichotomie entre l'exposition et le catalogue. Dans le premier cas, fidèle à son habitude, le Musée a pris le parti du gigantisme pour ne pas dire le délire mégalomane. Des kilomètres d'œuvres alignées tout le long d'un parcours interminable dans une vocation exhaustive. Comme toujours, de peur d'oublier une œuvre, on a préféré entasser tout ce qu'on a pu trouver produit entre 1904 et 1929 par des artistes qui peuvent se vanter d'une non-appartenance à la nation française. Ceux qui se souviendront de l'exposition sur le Fauvisme dans le même lieu auront remarqué comme moi qu'à peu près tous les tableaux ayant un pedigree convenable mais contenant trois coups de pinceaux en rouge (y compris Mondrian, mais oui) étaient accrochés sur ces nobles cimaises au nom d'une définition bien particulière du fauvisme. Mais le musée fait son devoir comme d'habitude, on sort à moitié aveugle trois heures plus tard, vaccinés contre l'art pendant six mois, d'autant plus crevés si on a trimballé les deux kilos de catalogue en plus. Avec un peu de chance, on oublie les croûtes (toujours nombreuses) pour se remémorer les merveilles. Et il y en a.

Ici, tous ces artistes ont en commun d'être nés dans un « ailleurs » non explicité comme si leurs origines s'étaient dissoutes au contact de la Ville Lumière pas toujours lumineuse pour les principaux concernés. C'est le propre même de l'École de Paris, appellation inventée dans les années 1920 pour la distinguer de l'École Française, tout à fait française celle-là, qui accueille Derain, Dunoyer de Segonzac, Vlaminck et d'autres du cru. L'écrasante majorité des artistes sont Juifs. En général de l'Europe de l'Est, sauf Grünewald, suédois et Modigliani, italien. *L'Autre*, de l'intitulé de cette exposition, a bien plus qu'une part (fût-elle léonine) dans l'histoire. En attendant, pas le moindre discours, puisque les œuvres sont simplement regroupées en fonction d'une typologie quasi botanique, comme si elles avaient jailli spontanément du terreau tricolore.

\* Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, l'exposition a fermé le 11 mars.



Man Ray : Femme aux longs cheveux, 1929

Ainsi, la section sculpture par exemple est gérée selon une certaine thématique visuelle. Par exemple, autour de Brancusi, on trouve tous ceux qui ont commis des sculptures aux formes ovoïdes vaguement ou non inspirées par un ailleurs plus exotique encore, des merveilles de Zadkine ou Indenbaum (à découvrir ou re-découvrir, selon) comme celles plus douteuses d'un Dunikowski. Au rayon primitivisme donc, on ajoute aussi Modigliani sculpteur d'idoles bien parisiennes puisqu'il allait, la nuit, faucher les matériaux sur les chantiers de construction pour les métamorphoser dans son atelier le lendemain. Mais ça, on ne le dit pas dans cette exposition. En vérité, on ne dit pas grand-chose. Un mur pour Chagall, un autre pour Soutine, Kisling, Foujita etc. Nus à droite, paysages à gauche, gentilles cochonnetés de Pascin légèrement décalées pour la plus grande joie des bambins qui cavalent le long des couloirs. Y a-t-il une différence entre les rêves d'un artiste ayant fui le shtetl et ceux d'un fils de médecin militaire japonais ? Apparemment non puisque leurs œuvres sont exposées côte à côte. Faudrait-il faire état de l'angoisse de ces artistes menacés par l'extrême droite de plus en plus mortifère qui rampe de tous côtés ? Quelques coupures de presse, quelques citations ponctuant l'exposition auraient tout remis en perspective et auraient autrement éclairé le visiteur à qui on n'offre que le folklore de Montmartre et de Montparnasse.

Au vu de la présentation de ces œuvres, on croirait que l'art est créé dans un vide absolu que rien ne remet en cause, puisque ces artistes continuent à créer dans l'allégresse, forcée ou non. Pas un mot non plus sur la fin plus que tragique de Henri Epstein ou Otto Freundlich et d'autres – les biographies sommaires mentionnent Lublin-Maidanek pour l'un et





Auschwitz pour l'autre sans explication. La section biographique d'ailleurs reprend tout à fait l'esprit de l'exposition où on a fait un effort concerté ne pas faire figurer le mot « juif » comme si tous ces « autres » exhibés dans cet antre auguste étaient au-dessus de ces considérations. « Autre », étranger, voire métèque, c'est bien, mais alors « J/juif »...

Il faut dire que certains textes dans le catalogue rééquilibrent la donne, en particulier celui de Kenneth E. Silver « Made in Paris » qu'on aurait bien voulu voir mis en évidence dans l'exposition même. Un autre texte, « Un certain antisémitisme mondain » d'Eric Michaud, lance le débat sur l'existence ou non d'un art juif, mais considéré ici du point de vue de la critique antisémite prête à stigmatiser toute manifestation d'une communauté d'artistes jugée menaçante et corruptrice. Les textes sont dignes d'attention, sinon d'intérêt. Ainsi celui de Pierre Jaccard, paru dans le *Mercur de France* en juillet 1925, empreint de l'ethnographie fascisante de l'époque :

« Ce n'est pas seulement le sens de la couleur qui a manqué aux Juifs, c'est surtout le sens de la forme. Le génie plastique a toujours fait défaut à la race juive. À tel point qu'il est paradoxal de se demander s'il existe un art juif. Personne ne s'est avisé d'en parler. Pourtant les critiques sont généreux et n'hésitent pas à reconnaître un art original chez les peuples les plus rudimentaires : Sioux, Esquimaux, Nègres et Patagons. Israël est la seule race au monde qui n'ait laissé aucune trace d'une activité artistique quelconque dans le domaine plastique ».

Les commissaires de cette exposition se seraient-ils livrés à une réflexion comparable, sans même en prendre conscience ? La judéité des artistes exposés (soit Chagall, Lipchitz, Zadkine,

Modigliani, Indenbaum, Freundlich, Kikoine, Pascin, Orloff, Sonia Delaunay, Marcoussis – et les autres) est présentée comme un accident de parcours, sans incidence sur leur production. Il est de bon ton de présenter l'art, surtout à Paris, comme une sorte de melting-pot universaliste où chaque immigré perd son histoire originelle pour devenir un artiste véritable libéré de son passé, obligatoirement perçu comme un fardeau. Ce qui ne correspond en rien au vécu de l'époque, surtout par les principaux intéressés et le nombre croissant de ceux qui n'apprécient ni leur art ni leur présence sur le sol français. Même au début du siècle (point de départ de l'exposition), époque encore secouée par l'affaire Dreyfus et cela jusqu'en 1933 au moins. C'est ainsi qu'il faut comprendre la valeur choc

de la conduite d'un Modigliani qui allait proposer ses dessins sur les terrasses de café à Montparnasse vers 1915 en annonçant « Modigliani, Juif, 5 Francs ». Même sans thématique spécifiquement juive – comme Chagall, incontournable même pour le Musée d'Art Moderne- l'artiste juif n'a jamais pu échapper à son identité, même si lui-même tentait de la rejeter, il y a toujours des critiques, un public pour la lui rappeler. L'art n'est jamais au-dessus des êtres humains qui le produisent, en dépit du discours de plus en plus obscurantiste qui empêche depuis trop longtemps la critique de l'art, comme l'a souligné maintes fois Pierre Bourdieu ces dernières années lors de son séminaire au Collège de France.

Un musée peut-il prétendre être au-dessus de l'histoire ? Un problème analogue s'était posé dans le même musée lors de la grande exposition sur les années 30 qui regroupait pêle-mêle réalisme socialiste, art nazi, fasciste, etc. Nulle part n'étaient montrées les conséquences de cet art de propagande. Quand votre humble servante a proposé, au moment où s'organisait cette manifestation, une salle reprenant l'installation du musée d'Auschwitz, on lui a rétorqué que ce n'était pas de l'art et que c'était donc impensable dans un Musée dit d'art moderne... Remarquez, le Palais de Tokyo (inauguré pour l'exposition de 1937) faisait l'admiration de Hitler qui trouvait que c'était le bâtiment le plus réussi du *Gross Paris*. Ceci n'explique en rien cela, ne vous méprenez pas...

Le périmètre du musée se veut un paradigme de l'espace urbain de l'entre-deux-guerres occupé par tous ces artistes venus d'ailleurs. Mais avec la dimension humaine évacuée. En niant la réalité poignante des artistes qui y ont vécu et souffert, la douleur étouffée de tous ces artistes juifs ressort d'autant plus fortement que soulignée par l'absence de discours. Néanmoins, ce qui est certain, c'est que tous ces artistes sont devenus ce qu'ils sont en venant à Paris. « Je suis né en Russie, disait Chagall, mais aussi à Paris ». Et c'est largement vrai pour tous. Les critiques se posent souvent la question : s'ils étaient restés au shtetl, Chagall, Soutine et les autres seraient-ils devenus artistes ? Force est de constater qu'ils n'auraient pu y envisager une pareille carrière. Mais la question est dépassée. Ce qu'on oublie, c'est qu'à l'époque déjà le shtetl entamait son déclin et que de toute façon ces artistes seraient partis en ville où une vie laïque juive était possible, autour du Bund d'abord, puis dans l'effervescence de la révolution russe. D'ailleurs, même auparavant, une vie artistique en pleine ébullition existait autour de Diaghilev qui permit à des artistes juifs tels que Léon Bakst de poursuivre une carrière à l'intérieur des très célèbres Ballets Russes, une dizaine d'années déjà avant la Révolution d'Octobre.

Il faut mettre en perspective ce qui s'est passé à Paris. Ici surgit une culture vivace d'un segment de la diaspora juive qui néanmoins se sécurise par des liens de solidarité entre ses membres, un rapport constant avec la famille restée en Europe de l'Est et finalement des relations (jusqu'ici pas encore étudiées) avec le restant de la diaspora dans la capitale. L'art qui est produit n'a rien de révolutionnaire, c'est le monde connu qui est représenté et dans des styles tout à fait en vogue à l'époque : du Cubisme (cf. Lipchitz) au classicisme (cf. Kisling)



Photo empruntée au catalogue de l'exposition

O. Zadkine : Figure féminine, 1914



Photo empruntée au catalogue de l'exposition

Modigliani : portrait de Kislina, 1916

à un expressionnisme post-Van Gogh (Soutine, copié par Krémègne). Pourrait-on croire à un réflexe sécuritaire de la part d'immigrés pas très rassurés au sujet de l'effet de leur présence en terre de plus en plus antisémite ?

En Russie par contre, la relation entre Judéité et modernité génère un bouillonnement créateur tout à fait d'avant-garde. Peut-être, justement, parce que le judaïsme est en train de s'émanciper de ses frontières religieuses vers un idéal social à la mesure du

nouveau siècle, où l'antisémitisme et toute autre forme de discrimination ont (sur papier) disparu. Ainsi le travail d'El Lissitzky ou Chagall, dans sa période soviétique, qui reste (de 1914 à 1922) à Vitebsk pour combattre du côté de la Révolution. Ces artistes juifs, mus par une foi démesurée en un monde nouveau construit à coups de pinceau, ont créé le Constructivisme révolutionnaire et les premiers manifestes furent écrits en yiddish.

Rien de tel à Paris où, en plus de leur situation malaisée d'immigrés au statut flou, les artistes juifs sont tenus de se mesurer à l'art qui les précède comme celui qui les entoure, se désespérant tant bien que mal d'une histoire (celle de leurs origines) pour s'insérer dans les limites de celle de l'art qui est produit sur place. Et c'est ainsi que s'est créé le shtetl d'artistes qui allait de la Rotonde jusqu'aux ateliers (toujours présents) de la Ruche, rue de Dantzig – traversé certes par une faune exotique aux mœurs peu cachées, mais un shtetl quand même.

En fait, ce que le Musée d'Art Moderne aurait pu examiner, c'est la place de Paris et le rôle (mitigé) des Français dans l'École de Paris... ■

Carol Mann

## Cinéma

### Retour à Benigni

En général, et à notre regret, *Diasporiques* ne publie guère de réflexion sur les films, pour des raisons pratiques évidentes : la revue est trimestrielle, et il est difficile de rendre compte d'un film avant sa disparition des écrans. Il y a eu cependant par le passé des exceptions significatives, ainsi le commentaire du film important d'Emmanuel Finkel *Voyages*, par notre regrettée Lilly Scherr, ou le compte rendu du phénomène qu'avait été le festival du film juif de Douarnenez... Et enfin, de manière moins directe, la réflexion sur le film de Roberto Benigni *La vie est belle*, par Imre Kertész, dans un article important, « À qui appartient Auschwitz ? », dans le numéro 14 de *Diasporiques*. Imre Kertész qui, ancien déporté, était plus qu'un autre habilité pour se prononcer sur l'œuvre de R. Benigni, ne l'avait pas condamnée, considérant que c'était peut-être la bonne façon de parler aux générations d'après le génocide.

Cette opinion à l'époque n'avait pas été partagée par tous, et notamment Anne-Lise Stern, qui avait beaucoup fait pour que l'article de I. Kertész soit accessible aux lecteurs de notre revue, avait sur ce point des réserves. La majorité dans la rédaction s'était cependant prononcée en faveur des thèses exposées dans l'article.

Mais voici qu'un autre film, d'une tout autre facture est passé sur nos écrans : *Chicken run*. Excellente œuvre d'animation, pleine d'invention, et de talent, où la pâte à modeler s'anime, prend corps, devient crédible ; un conte qui narre le désir d'évasion et de liberté d'une troupe/troupeau de poules que de cruels fermiers exploitent avant de les tuer. Le courage de ces « détenus », leur inventivité, leur esprit de solidarité et enfin le succès de leur entreprise, culminant dans un *happy end* merveilleux, nous offrent une séance jubilatoire que presque



Photo Irène Elster

rien ne vient assombrir. Presque rien : juste le parallèle que les auteurs ont voulu faire, et lourdement souligner, entre cette ferme et un camp nazi. Barbelés, miradors, chiens, kapos, appels – tout y est. Tout y est pour donner au spectateur un frisson d'horreur, et pour rendre plus heureuse l'évasion finale des innocentes victimes...

Autrement dit, quelles qu'aient été les intentions initiales de Roberto Benigni quand il avait conçu son film, les dommages collatéraux n'ont pas tardé. C'est à une banalisation de la Shoah que nous assistons désormais, et à une banalisation d'autant plus grave qu'elle semble sans intention politique, sans perfidie apparente. Et donc, plus insidieuse, moins réfutable. Rien de grave, on a le droit de rire ; il ne s'agit que de poules, et de poules « pas vraies », des oiseaux bien visiblement en pâte à modeler. L'horreur des camps est devenue ici un simple outil cinématographique, un décor comme un autre, un *point de départ* de quelque historiette inventée, et non plus une impasse irrémédiable, définitive, à laquelle justement il est impossible de s'arracher. Si même des poulets en pâte à modeler sont capables de s'échapper, à condition de le vouloir, alors qu'on ne vienne pas nous raconter que les prisonniers des camps nazis n'avaient que la mort pour perspective... Encore un ou deux *Chicken run* comme celui-ci, et l'humanité pourra s'endormir, rassurée, dans son fauteuil, sur un dernier renvoi de pop-corn. ■

J. S. Nakhalnik



## Entretien avec Michel Wieviorka\*

Henri Raczymow

*Michel Wieviorka est en France l'un des plus éminents sociologues. Ses champs de recherches sont le racisme, le terrorisme, la violence, l'exclusion. Pour lui, au rebours de nos aïeux, pas de mortes-saisons. Les maux de la société provoquent ses mots à lui, par lesquels il nous aide à comprendre le monde complexe qui nous entoure. Son dernier ouvrage, La Différence, est un travail de la maturité. Cela se voit à une fermeté de pensée et de raisonnement, à une justesse de la plume aussi, qui emporte l'adhésion. Son projet est ici de reprendre et de penser tous les débats qui, depuis au moins deux décennies, agitent l'opinion publique, les commentateurs, hommes de médias et intellectuels, les instances politiques, autour de la différence culturelle. Qu'est-ce que la différence, aujourd'hui ? C'est d'abord une revendication identitaire qui va parfois jusqu'à l'intégrisme, le culte exacerbé de la singularité religieuse ou ethnique. Ces phénomènes, on les observe au quotidien dans tout le monde occidental au sein de certains milieux défavorisés issus de l'immigration. Or ces comportements, nous dit Wieviorka, ne sont nullement la poursuite ou la survivance d'une tradition que les Lumières et l'éducation sont appelées à réduire. Ils constituent au contraire une affirmation identitaire proprement moderne chez des groupes qui se sont vus, essentiellement à cause de leur exclusion sociale, politique, économique, niés dans leur valeur de sujets, dans leur estime de soi. De là, le fameux multiculturalisme à l'américaine que les Jacobins vouent aux gémonies : la société se décompose, se fissure en ghettos juxtaposés, indifférents sinon hostiles les uns aux autres. L'affaire du "foulard islamique" qui défraya tant la chronique en France constitue sans doute le symptôme majeur autour duquel s'affrontèrent durement, dans une guerre de tranchées, « républicains » et « démocrates » (pour reprendre cette dichotomie thématisée notamment par le philosophe Régis Debray). Les uns, au nom de la tolérance généreuse, l'acceptèrent ; d'autres, au nom d'un laïcisme rigoureux sinon rigoriste, le rejetèrent. Mais Michel Wieviorka ne se contente pas ici d'exposer la généalogie historique de ce débat. Il en analyse aussi les ultimes implications éthiques, sociales et politiques. Il sait aussi prendre clairement parti. Non seulement pour un respect des cultures minoritaires, mais pour leur reconnaissance et leur valorisation. Avec une limite cependant : que ces cultures, ce droit à la différence, soient elles-mêmes respectueuses du bien commun, la res publica.*

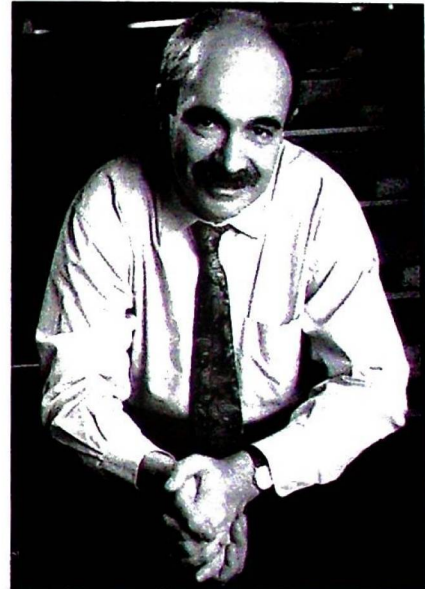


Photo Philippe Maisas/Opale

**Henri Raczymow :** L'Autre est devenu pour nous non tant cet homme exotique, le « sauvage », l'Indien par exemple, que découvrir l'Occident de Montaigne à Claude Lévi-Strauss, que cet être tout proche, vivant dans notre ère culturelle, mais perçu comme différent, par son origine, ses valeurs, ses pratiques sociales. Si ce constat est exact, peut-on dater et expliquer cette évolution ? Peut-on dire alors que la sociologie a remplacé durablement l'ethnologie ? Quelles conséquences voyez-vous à ce changement de perspectives ?

**Michel Wieviorka :** La différence culturelle n'est pas seulement *entre* les sociétés, elle est *dans* les sociétés. Le constat en lui-même ne devrait pas

paraître bouleversant, ni même si nouveau. Après tout, les guerres de religion, pour ne prendre qu'un exemple, ont opposé des groupes définis par leurs identités culturelles. Ce qui est neuf est plutôt dans la perception que nous devons aujourd'hui nécessairement adopter de la différence comme phénomène endogène, comme production. Je veux dire que la différence culturelle est produite, inventée, bricolée, pour parler comme Lévi-Strauss que vous venez de citer – et pas seulement ni peut-être même principalement reproduite (car venant du passé) ou accueillie (car venant du dehors). Elle résulte du travail de nos sociétés sur elles-mêmes, elle n'est pas seulement le fruit d'une tradition résistant à la modernité, ou en provenance de sociétés pré-modernes. Nos sociétés ont toujours inventé des différences culturelles. Mais vous avez

raison, jusqu'à ces dernières années les sciences sociales et, plus largement, le regard social sur ces phénomènes fonctionnaient selon une sorte de division du travail, ou du regard : la différence sociale, de classe, était interne au corps social, mais la différence culturelle était externe, lointaine, voire exotique. Ce qui fait par exemple que si l'on s'intéressait à la famille en Californie, on faisait de la sociologie, et si on s'intéressait à elle en Afrique équatoriale, on était anthropologue ou ethnologue. Or l'ethnologie s'est à bien des égards approprié des objets qui étaient ceux des sociologues, il suffit de lire par exemple les travaux de Marc Augé pour le constater : ses terrains, qu'il aborde avec un regard profondément ethnologique, peuvent être le métro parisien ou le jardin du Luxembourg, et pas seulement la Côte d'Ivoire.

\* À l'occasion de la sortie de son livre, *La Différence* (Balland).



Le tournant, et pas seulement en France, date de la fin des années 60, lorsque diverses identités se sont affirmées dans l'espace public. De cette époque, notamment, datent les mouvements régionalistes breton et occitan, la formation d'un mouvement d'homosexuels, le renouveau des luttes de femmes, l'affirmation de sourds-muets revendiquant la possibilité de vivre dans leur langue propre, la langue des signes, tout en participant à la vie de la Cité. C'est aussi l'époque où les Juifs de France, si je peux le dire ainsi, s'ethnicisent, deviennent visibles et actifs en tant que tels dans l'espace public. Ensuite viendront d'autres acteurs, d'autres affirmations culturelles, et en particulier celles liées aux transformations de l'immigration.

La sociologie ne remplace pas pour autant l'ethnologie. Je viens de le dire, cette dernière vient aborder des « terrains » qui cessent d'être lointains ou même extérieurs à la société. Mais il est vrai que la sociologie a vu ses effectifs se démultiplier de manière impressionnante, beaucoup plus que l'ethnologie. La grande affaire, c'est que nous devons être de plus en plus capables de comprendre comment une société comme la nôtre fabrique des identités culturelles nouvelles, quelle est la nature de ces identités, quelles tensions elles suscitent, et vivent elles aussi en leur sein. La réflexivité, la capacité de nous penser avec une certaine distance par rapport à nous-mêmes passe, d'une façon que je crois prioritaire, par l'analyse de la production d'identités qui sont non pas ce que la modernité contemporaine, l'hypermodernité, dissout ou affaiblit, mais ce qu'elle suscite de plus en plus.

**H.R.** : Vous reprenez dans votre livre les termes du débat qui a opposé et oppose toujours les « Républicanistes » jacobins, laïcistes, et ceux qui prennent acte du multiculturalisme de fait de notre société. L'école semble le lieu privilégié où s'inscrit cette tension. L'affaire du « foulard islamique » a servi de révélateur à ce conflit. Comment la jugez-vous avec le recul ?

**M.W.** : Mon livre n'est pas centré sur le débat français, même s'il peut l'évoquer, il est même une tentative pour proposer d'en sortir, et d'en finir avec les

dichotomies trop simples, qui ont abouti, dans les cas extrêmes, à l'image d'un choix que je trouve terrifiant : si vous n'êtes pas avec nous, ont dit les « républicanistes » purs et durs, tenant d'un universalisme abstrait qui envisage de ne reconnaître que des individus dans l'espace public, si vous ne vous contentez pas de rappeler que la République est une et indivisible, alors, c'est que vous êtes un naïf, ou un criminel, que vous vous apprêtez à livrer le pays aux forces débridées des communautés.

La version française de débats dont le monde anglo-saxon nous a proposé des formulations souvent plus intéressantes, car plus complexes, n'a donc pas seulement été pauvre ; elle a aussi été malsaine, empêchant une véritable discussion de se développer. Vous évoquez à juste titre l'affaire du foulard islamique (il faudrait d'ailleurs dire « les affaires »), car il y en a eu plusieurs. Si on est « républicaniste », on monte aux extrêmes ; mais on peut, sans mettre en cause la République, demander aux participants aux débats, et aux éventuels décideurs, de s'informer sur ce que signifie le « foulard » pour celles qui le portent, on peut leur accorder une présomption de légitimité, chercher à se donner les moyens de vérifier s'il s'agit pour elles de prolonger à leur façon le terrorisme islamique, ou d'autre chose, une affirmation personnelle, par exemple, qui en fait des jeunes filles à la fois, comme dit Nilüfer Göle, *musulmanes et modernes* (titre de son livre paru en 1993 à la Découverte). Et à partir de là, on peut réfléchir aux modalités d'un traitement politique démocratique, qui examine sereinement les faits, écoute les acteurs et les personnes concernés, et tranche sans être l'application automatique d'une règle fonctionnant sans discernement.

La crispation de 1989 sur le foulard s'est effectuée dans une conjoncture où la France doutait d'elle-même, prenait conscience de l'horreur économique, s'inquiétait pour sa place dans le monde, voyait avec effroi l'islam devenir la deuxième religion du pays, ouvrait un espace considérable au Front national. Elle a été de ce fait excessive, nous aurions mieux fait d'ouvrir un débat moins violent, mieux informé, et avec plus de confiance pour nous projeter vers l'avenir.

**H.R.** : Les tenants de la République jacobine pure et dure (Max Gallo, Jean-Pierre Chevènement, Régis Debray, Alain Finkielkraut...) n'ont-ils pas déjà perdu la bataille puisque nos sociétés, de fait, sont multiculturelles. Comprenez-vous cependant les principes dont ils se réclament ? Les trouvez-vous illégitimes ?

**M.W.** : Je prends très au sérieux les arguments des jacobins, hier « républicanistes », aujourd'hui plutôt « souverainistes ». Ils proposent une réponse qui a, si j'ose dire, ses lettres de noblesse, et qui assure la promotion des droits de l'homme et du citoyen. Mais je crois cette réponse inadaptée. La réalité de notre société est multiculturelle et, parmi ces différences, certaines, à un moment ou à un autre, et donc avec une intensité variable, mettent en avant des demandes de reconnaissance qui appellent un traitement politique. La France est en passe de reconnaître le génocide des Arméniens : il a bien fallu une mobilisation des Arméniens de France pour qu'on en arrive à une telle reconnaissance, qui est un fait politique. Le gouvernement a proposé un mode de résolution de la question corse : il a bien fallu, là aussi, que des nationalistes corses se manifestent pour qu'il y ait un jour les accords de l'été dernier. Je pourrais multiplier les exemples : si des demandes de reconnaissance culturelle s'expriment dans l'espace public, avec, le cas échéant, une charge sociale, une revendication d'égalité, une critique des injustices sociales dont pâtit le groupe concerné, alors, la réponse « républicaniste » ne suffit pas, car elle rejette les acteurs dans l'espace privé, les invitait, dans les attitudes les plus dures, à se dissoudre – c'est l'assimilation – ou leur tenant, au mieux, le discours de la tolérance. Mais être toléré, c'est être traité comme un individu de deuxième catégorie, ce n'est pas bénéficier de pleins droits. Les principes de la République sont nobles, et ils conservent une immense légitimité. Mais si les belles promesses de notre devise ne sont pas tenues ; si les institutions qui incarnent la liberté, l'égalité et la fraternité sont en crise, à commencer par l'école publique, et si, surtout, des demandes de reconnaissance et de droits culturels fleurissent, sans mettre nécessairement



en cause l'idée républicaine, alors il faut bien apporter des réponses autres qu'incantatoires ou répressives. Il faut, pour le dire d'un mot, conjuguer République et démocratie.

**H.R. :** L'approfondissement de la démocratie implique-t-il nécessairement une perte de puissance de la République ? Ou bien faudrait-il redéfinir cette dernière, et donc revenir sur les « acquis » de 89 ?

**M.W. :** On nous a rebattu les oreilles, pendant dix ou quinze ans, avec l'idée qu'il faut choisir. Ou bien être républicain, ou bien être démocrate. En fait, on peut fort bien articuler les deux

proches, discuter avec elles, et prendre une décision informée d'acceptation ou de rejet. Je ne vois pas en quoi la reconnaissance par le Parlement du génocide des Arméniens, l'ouverture de mosquées dans des quartiers, sinon la pratique de l'islam se fait dans des caves et des garages, l'acceptation d'accorder des subventions à des associations définies sur base « ethnique », etc. mettraient nécessairement en danger la République.

**H.R. :** Il y a désormais dans nos grandes villes des quartiers ethniques. Il est même apparu à Paris un quartier gay. N'est-ce pas le signe manifeste que nous sommes dans une société à l'américaine ?

**M.W. :** L'image de quartiers proprement ethniques correspond peut-être plus à des espaces économiquement dynamiques qu'aux banlieues pauvres où l'on s'attend à la trouver. À Paris, par exemple, il y a des quartiers multiculturels, très bigarrés, où se côtoient des personnes d'origines très diversifiées, des groupes variés. Voyez ce que Thierry Jonquet (je pense à lui parce que nous avons un peu polémique dans vos colonnes) dit de Belleville ; ou bien pensez à Barbès. Le sentiment d'ethnicité active tient à la vitalité économique de certains groupes, à la présence

origines nombreuses et différenciées au départ.

Sommes-nous en cours d'américanisation ? À certains égards, oui. Regardez la prolifération des Églises protestantes, voire des sectes, ou bien encore les références culturelles des jeunes des quartiers populaires, qui sont à ce point imbibés des catégories américaines via la télévision qu'ils croient souvent que la police et la justice françaises fonctionnent comme ce qu'ils voient dans les séries ou feuilletons venus des États-Unis. Regardez la mode, ou la musique. Mais toute idée d'une américanisation massive doit être rejetée. D'abord, cela voudrait dire que les États-Unis ne font qu'exporter leur culture, alors qu'ils sont de très gros importateurs. Et ensuite, il y a une spécificité de la société française qui demeure, et qui saute aux yeux dès qu'on arrive dans une grande ville américaine. La ville de France qui s'approche le plus des États-Unis, pour moi c'est Marseille, où la diversité culturelle et sa transcription politique, localement, sont peut-être bien plus grandes qu'ailleurs.

**H.R. :** Les problèmes que posent les cités suburbaines ne sont-ils pas avant tout une question politique plutôt que sociale, culturelle, urbanistique ? N'y a-t-il pas comme une volonté tacite de la part du politique dans l'aménagement de quartiers-ghettos ?

**M.W. :** Les quartiers sont des ghettos en matière sociale bien plus que culturelle, et la ghettoïsation est le fait de processus qui échappent pour l'essentiel à la volonté des acteurs politiques, ou même à leur acquiescement non dit. Bien sûr, il arrive qu'un maire fasse tout pour se débarrasser des pauvres et laisser à ses collègues d'autres communes le monopole local du logement social pour les plus démunis ; ou qu'il encourage dans sa propre ville une politique de ségrégation à la fois sociale et spatiale. Mais les phénomènes les plus décisifs sont plutôt liés à des comportements infrapolitiques, individuels, qui, accumulés, peuvent aboutir à des ghettos de pauvres. Dans de très nombreux cas, le logement social, avec les HLM des années 50, 60, et même du début des années 70 a constitué un progrès, pour des populations ouvrières mais aussi des



Photo Irène Elster

logiques, les combiner, et donc cesser de les opposer. Approfondir la démocratie, c'est mettre en place des modalités de traitement politique de demandes sociales et culturelles qui peuvent passer par des formules de redistribution sociale, par des décisions de justice, par des procédures d'évaluation et de délibération éventuellement très localisées. C'est par exemple examiner de près ce que signifie le port du foulard pour les jeunes filles concernées, sur place, échanger avec les parents, les

du commerce, avec sa part éventuelle d'*ethnic business*. Mais là où la pauvreté est plus grande, d'autres images s'imposent souvent : les origines des habitants sont multiples, et le chercheur qui fait d'une Cité son « terrain » s'entend presque toujours dire qu'il y a trente, quarante, voire plus, nationalités différentes. Les regroupements identitaires existent, certes, mais le brassage aussi. Prenez même le mot « maghrébin » : c'est une catégorie qui n'est pas ethnique, qui fusionne des



couches moyennes. Puis tout s'est inversé : dans ces quartiers les plus aisés sont partis, des familles de plus en plus démunies sont venues, et le côté « ghetto » social s'est accentué.

**H.R. :** Qu'est-ce que la laïcité ou que devrait-elle être à vos yeux : extrême tolérance, accueil généreux de la différence ou au contraire réticence, voire rejet de tout signe apparaissant comme « ostentatoire » ? Comment expliquer que ce mot de « laïcité » comporte tant d'équivoque ?

**M.W. :** Pour moi, le mot de laïcité a deux acceptions, l'une et l'autre très spécifiques à la France (d'ailleurs, le mot n'a pas d'homologue satisfaisant dans d'autres langues, sauf, à ma connaissance, en Turc, où c'est le terme français qui est usité). La laïcité, ce peut être le combat des Lumières contre la tradition et, plus spécialement, contre la religion, le côté voltairien (écraser l'infâme). Et ce peut être un principe non pas de combat, mais de dissociation, qui consiste à mettre en œuvre la séparation du temporel et du spirituel, en donnant si vous voulez, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Bien entendu, je suis pour la deuxième orientation, ce qui implique de penser, une fois séparés les registres, aux modalités de leur articulation.

**H.R. :** Imaginez-vous une structure politique de l'islam en France comparable au CRIF ou au Consistoire napoléonien tels qu'ils fonctionnent pour

les Juifs ? Serait-ce une bonne chose ? Dans ce même ordre d'idées, il existe de nombreuses écoles juives en France, sous contrat ou hors contrat d'association avec l'État, pourquoi n'y a-t-il pas d'écoles musulmanes du même type ? De proche en proche, n'entérine-t-on pas la réalité d'une société éclatée ?

**M.W. :** Nous y allons, nous nous dirigeons vers une reconnaissance de l'islam qui est nécessairement une institutionnalisation qui pourrait emprunter beaucoup au modèle issu de



Photo Irène Elster

l'ère napoléonienne. Il existe des difficultés, des obstacles, mais il me semble que notre pays aujourd'hui sait qu'il lui faut trouver un principe de

structuration institutionnelle pour ce qui est devenu sa deuxième religion. C'est une question que se posent nos Ministres de l'Intérieur, et qui a commencé à trouver des propositions de réponse. Un obstacle est certainement les conflits entre organisations musulmanes, qui ne sont pas d'accord entre elles sur ce qu'il convient d'accepter ou de promouvoir. Mais je suis convaincu qu'on est entré dans la phase historique où l'islam sera devenu une religion à part entière. Nous avons parfois le sentiment de vivre dans une société éclatée, c'est effectif. Mais l'exemple que vous prenez nous ramène, d'une certaine façon, aux dérives républicanistes dont nous parlions tout à l'heure. Si vous ne faites pas preuve, au delà de la tolérance, d'une capacité à traiter démocratiquement un certain nombre de demandes, alors vous risquez de radicaliser ceux qui portent ces demandes. Si vous fermez l'école publique à des attentes qui ne la mettent pas en cause, mais qui aboutissent à reconnaître certains faits religieux (je pense au « foulard »), alors, il ne faut pas vous étonner si certains, ensuite, décident de créer des écoles privées, coraniques, où les jeunes filles seront encore davantage tenues à l'écart de nos valeurs laïques. Si nous ne voulons pas vivre dans une société fragmentée, si nous voulons vivre ensemble avec nos différences, il ne faut pas promouvoir une société refoulant ces mêmes différences dans la seule sphère de la vie privée, et encore moins prétendre les dissoudre dans des logiques d'assimilation. ■

## Nounours

**DIASPORIQUES** est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

Les textes publiés par *Diasporiques* engagent uniquement la responsabilité de leurs signataires.

Directeur de la publication : H. Korn. Comité de rédaction : J. Burko (secrétaire de rédaction), Ph. Lazar, R. Marienstras, D. Rousset, A. Weil. Conseil d'orientation : les précédents plus E. Kahn, E. Marienstras, A. Spira, F. Weil. Correspondant aux États-Unis : Nelly Furman. Correspondant pour la Bosnie : Carol Mann. Correspondant en Israël : Bogna Pawlisz. Correspondant à Vienne (Autriche) : Johannes Gielge. Maquette : C. Dupuy. Mise en page : J.-F. Lévy. Illustrations : I. Elster. Dessins : Cl. Font. Relations extérieures : Cl. Kahn. Travaux graphiques : B. Lévy. Corrections : A. Weil. Impression : Imprimerie Lienhart, Aubenas. N° ISSN 1276 4248.

Le Cercle Gaston-Crémieux a été fondé en 1967 par J. Huppert, G. Isotti-Rosovsky, Cl. Lanzmann, Ph. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosovsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocékas.

Pour tout renseignement sur le Cercle et sur son fonctionnement, ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser à

**Jacques Burko, 56, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.**



## Les Juifs dix ans après l'indépendance de la Lituanie

Henri Minczeles

**L**e 11 mars 1990, la Lituanie recouvrait son indépendance. Je me souviens que, ce jour-là, j'étais précisément à Vilnius. J'ai assisté à la nervosité et l'angoisse de tout un peuple qui venait de secouer le joug de quarante-cinq ans de stalinisme et de post-stalinisme, au frémissement de toute une nation. J'écoutais la nouvelle télévision qui recommandait aux Litvaniens de garder leur calme et de ne pas céder aux provocations. Je comprenais les craintes de la petite communauté juive qui dès 1988 avait adhéré au mouvement indépendantiste lituanien, Sajudis.

Cette communauté n'était plus que l'ombre d'elle-même. Si en 1940 on comptait environ 240 à 250 000 Juifs dans la Lituanie soviétisée, en y incluant les 80 000 Juifs de la Wilno polonaise annexée selon les dispositions du pacte Ribbentrop-Molotov du 23 août 1939, il n'y avait plus, en juillet 1944, que 12 000 survivants. Moins de 5 000 étaient cachés à Vilnius et dans d'autres villes, 7 à 8 000 combattaient dans des unités de partisans dans les forêts, principalement autour de Vilnius<sup>1</sup>. Environ 10 000 avaient réussi à fuir et la plupart s'étaient engagés dans l'Armée rouge.

Les nazis exterminèrent près de 200 000 Juifs. Plus de 20 000 le furent par les Litvaniens eux-mêmes, la plupart du temps dans les premiers jours de l'offensive allemande, fin juin 1941, avant que les administrations allemandes – la Wehrmacht, la Gestapo et les SS – ne deviennent opérationnels<sup>2</sup>. Ces auxiliaires litvaniens le firent autant par cupidité que pour des raisons idéologiques. Ils étaient persuadés que tous les Juifs étaient des communistes. Il est vrai qu'un grand nombre avaient accueilli les Soviétiques en libérateurs.

Par ailleurs, des centaines de tortionnaires Litvaniens prêtèrent main-forte aux nazis en conduisant les Juifs vers les lieux de mort. La Jérusalem de Lituanie avait vécu.

### Les Litvaks

Les Juifs de cette région que l'on nomme habituellement les Litvaks (à la différence des Litviner, des Litvaniens non juifs) faisaient partie d'une aire culturelle d'Europe orientale qui débordait largement les frontières de la Lituanie actuelle. Elle couvrait un territoire d'environ les trois cinquièmes de la France : une partie de la Biélorussie, de la Lettonie, de la Pologne orientale, du nord-ouest de l'Ukraine et la Lituanie actuelle bien entendu. De Bialystok à Vitebsk et de Daugavpils (Dvinsk) à Pinsk, on comptait au début du siècle dernier un million et demi de Litvaks, soit près de 10% de la population de ces régions<sup>3</sup>. La plupart d'entre eux estimaient constituer une spécificité dans la spécificité juive<sup>4</sup>.

Sans retracer six siècles de présence juive, signalons que les Litvaks avaient donné au monde juif un éclat particulier. Ainsi, le Gaon de Vilna fut à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une autorité morale reconnue dans tout l'univers juif. Au début du XX<sup>e</sup> siècle Vilnius (Vilna à l'époque russe), ville charnière entre l'Est et l'Ouest, fut en pleine expansion, grâce à son hinterland industriel et commercial.

Le Bund, le Poalé Tzion, les rabbins, des mitnagdim particulièrement, puis dans l'entre-deux-guerres (sous l'hégémonie de la Pologne) l'épanouissement sans précédent de la langue et de la culture yiddish avec la fondation de l'Institut Scientifique Juif (le YIVO), l'éclosion d'un mouvement littéraire (Yung Vilnè)

hissèrent la cité au sommet de la civilisation juive. Vilnè devint un pôle de cette civilisation<sup>5</sup>. La Lituanie de l'entre-deux-guerres, c'étaient aussi Kaunas (Kovno), capitale de 1918 à 1939, Siauliai (Shavli), Panevezys (Ponevej) et d'autres cités de moindre importance qui abritèrent des communautés juives très structurées qui se distinguèrent sur le plan religieux, politique et intellectuel.

### Le rouleau compresseur soviétique

Après avoir été dans l'entre-deux-guerres un État indépendant, le 14 juin 1940, la Lituanie devint une république soviétique, anéantie le 22 juin 1941. Durant cette période, toutes les organisations litvaniennes non communistes furent dissoutes et des milliers de nationalistes, de libéraux, de socialistes et bien entendu de membres de l'intelligentsia furent déportés. Cette situation contribua à jeter les Litvaniens dans un anticommunisme forcené. Les Juifs ne furent guère épargnés : toutes les institutions non communistes furent dissoutes, les synagogues et oratoires (plus d'une centaine rien qu'à Vilnius) fermés, la culture juive éradiquée, sauf si elle encensait le stalinisme. 6 000 Juifs furent déportés dans la Russie profonde<sup>6</sup>.

Après trois ans d'occupation, le 23 juin 1944, Vilnius était libérée par les troupes soviétiques. Le cauchemar avait cessé. Les Juifs se prirent à espérer. Durant quelques années l'on vit la communauté renaître de ses cendres. Mais ce fut un éclat fugace. Les Juifs avaient failli disparaître physiquement durant la Seconde Guerre Mondiale, ils durent ensuite subir durant deux générations le rouleau compresseur soviétique et faillirent perdre leur âme. Leur judaïsme était ténu, extrêmement vulnérable. La pensée unique prévalut. Une à une les organisations juives, un moment tolérées, furent de nouveau interdites, le musée

1 Dov Levin : *The Litvaks. A short history of the Jews in Lithuania*, Jérusalem, Yad Vashem, 2000.

2 Les chiffres font état de 94% de la population juive anéantie, soit un des plus forts pourcentages en Europe occupée.

3 Henri Minczeles, *Vilna, Wilno, Vilnius, la Jérusalem de Lituanie*, Paris 1999, réédition La Découverte.

4 Collectif *Lituanie juive, message d'un monde englouti*, Paris, Ed. Autrement, 1996.

5 *ibid.*

6 *Vilna, Wilno, op. cit.*



d'État fermé. Si en 1959 l'on comptait environ 16 000 Juifs avec l'afflux de Juifs d'URSS, ce chiffre baissa régulièrement. En effet, la Lituanie n'était qu'un lieu de passage vers l'Occident ou vers Israël.

La soviétisation du pays fut menée sous Khrouchtchev et sous Brejnev. Les Litvaniens furent durement frappés. Plus de 100 000 de ces « hommes de la forêt » furent déportés dans les bagnes du Grand Nord. Quant au judaïsme, il fut totalement occulté. Les timides essais de conserver des bribes de judéité – théâtre, expositions – disparurent. Les moindres menées sionistes furent sauvagement réprimées et leurs militants pourchassés ou traduits en justice. Dans les années 1970-1980, les Refuzniks furent poursuivis et incarcérés. Des « spéculateurs » juifs furent condamnés à mort<sup>7</sup>.

La Perestroïka instaurée par Gorbatchev en 1985, puis la chute du Mur de Berlin quatre ans plus tard accélérèrent le processus de décomposition d'un monde qui durant des décennies avait été une odieuse caricature du socialisme. Quant au judaïsme, il était exsangue. Il fallut plusieurs années avant que ne s'instaure une normalisation. Il fallait surtout redonner une âme à une communauté brisée physiquement et moralement. Lorsqu'en octobre 1993 – cinquante ans presque date à date de la liquidation du ghetto de Wilno – Yves Plasseraud, Philo Bregstein, Odile Suganas et moi-même avons organisé un colloque international intitulé *Les Jours de la Mémoire*, nous avons pu constater les dégâts et aussi à quel point les historiens litvaniens qui étaient conviés à ce colloque étaient ignorants de la Shoah<sup>8</sup>.

## La situation actuelle

Quelle est la situation de la communauté juive à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle ? Que deviennent les 4 à 5 000 Juifs litvaniens dont moins du quart sont des Litvaks ? Y a-t-il un avenir pour eux dans ce pays,

7 *Pays baltes*, chapitre « Vilnius », Paris, Autrement, 1991.

8 À la clôture du colloque, les Juifs de Vilnius eux-mêmes ne connaissaient même plus le chant des partisans du ghetto de Wilno (*Zog nit keynmol...*) ; Philo Bregstein et Saulius Berzinis ont pérennisé cette conférence par un film *Les Jours de la Mémoire*, Vilnius, Paris, 2000.

d'une superficie égale à celle du Benelux et dont la population est inférieure à quatre millions d'habitants ? Est-ce que la Lituanie a évacué son passé ? Est-elle parvenue à résipiscence pour tous les actes, les actions antisémites qu'elle a commis<sup>9</sup> ?

La Lituanie, non sans mal, est devenue une démocratie. Malgré Vitautas Landsbergis, le héros de l'indépendance, puis Algirdas Brazauskas, son second président qui fit le pèlerinage à Yad Vashem, elle admet difficilement que nombre de ses ressortissants ont été impliqués dans les massacres de Juifs durant la guerre. J'y reviendrai un peu plus loin.

## Que représente le judaïsme dans ce pays ?

D'année en année, la population juive rétrécit comme une peau de chagrin. Les problèmes de sécurité ne sont que secondaires. C'est plutôt la situation économique qui demeure précaire : la plupart des Vilnois d'origine juive sont âgés, donc des retraités. Les pensions sont très faibles (moins de 80 dollars par mois). Sur un questionnaire établi en 1998 et portant sur 2 000 Juifs, 1 415 avaient plus de 55 ans et 198 plus de 80 ans ! Nombre de jeunes Juifs désireraient s'expatrier, car même si le PIB augmente régulièrement (de 4,2% en 1999), le pouvoir d'achat est encore bien loin d'égaliser celui des pays occidentaux. L'on comprend ainsi que près de 60% des Litvaniens voudraient voir leur pays entrer dans l'Union Européenne dès 2004. Rien n'est moins sûr ! Même si l'on constate une réelle occidentalisation du pays et une croissance économique réelle, il reste encore beaucoup à faire<sup>10</sup>.

Sur le plan juif, si l'on affirme qu'un avion part chaque semaine pour Israël ou à destination de Berlin, cette émigration est faiblement compensée par l'arrivée de Juifs russes. Et pourtant, malgré le petit nombre de Juifs, la vie culturelle est intense. Il y a un musée juif d'État, un musée de l'Holocauste (la Maison Verte), une école Sholem Aleichem avec 250 élèves, un club

9 *Talinn, Riga, Vilnius. Capitales baltes, Guide 1999-2000*, Paris, Ed. Autrement.

10 *L'État du monde*, Paris, La Découverte, 1999 ; *International Herald Tribune* du 29/08/1999.

d'enfants et d'adolescents. Des plaques ont été apposées dans le centre de la ville pour rappeler un passé juif glorieux et aussi l'emplacement des deux ghettos. Le deux centième anniversaire de la mort du Gaon a fait l'objet de plusieurs manifestations et un monument commémoratif a été érigé en 1997. À l'université existe un centre d'études juives et, récemment, un centre d'études sur les minorités dispersées a été fondé à l'université sous l'égide de Dovid Katz, un intellectuel yiddish qui dispense à des centaines d'étudiants, non juifs à 90 %, les riches heures du destin du judaïsme litvak. Sous l'égide de la fondation Soros, à 100% lituanienne, il est prévu une *Maison de la mémoire*. Trois livres sur la Shoah<sup>11</sup>, un nouveau film sur cette période, un mémorial de la Shoah, son enseignement dans de nouveaux manuels dans le secondaire suivant les recommandations de la conférence de Stockholm, une nouvelle exposition au neuvième Fort de Kaunas – 30 000 Juifs y furent exterminés – remplaçant la précédente jugée stalinienne, sont autant de faits positifs.

Mais Vilnius n'a plus rien de commun avec Vilnè. Les Juifs ne font plus partie du paysage. Le vieux quartier juif qui a été restauré est désormais celui des antiquaires, des boîtes à la mode et des magasins branchés. La ville des confins est maintenant une ville qui a gommé tout le cosmopolitisme d'antan. Certes, elle demeure une cité attachante avec ses églises baroques, mais l'âme juive s'est diluée, sauf si l'on pénètre dans les arrière-cours où quelque chose rappelant le judaïsme d'autrefois subsiste encore.

## La Lituanie n'a pas encore digéré son passé

Quelle est l'attitude des Litvaniens face à la période de la Seconde Guerre Mondiale ? Dès l'indépendance de leur pays, les autorités ont à la hâte procédé à des réhabilitations massives et amnisties nombre de leurs nationaux que les Soviétiques avaient emprisonnés en raison de leur anticommunisme. Parmi ces Litvaniens, certains s'étaient illustrés en massacrant de nombreux Juifs. Israël

11 *Lituanie juive, message d'un monde englouti*, op. cit., paru en lituanien aux Editions ALK, Baltos Lankos.





est en possession des dossiers de plus de 7 000 suspects. Ainsi, l'ex-chef de la police de sécurité de Vilnius, déchu de sa citoyenneté par les États-Unis, Aleksandras Lileikis, rentré

au pays en 1996 n'a pas été jugé. Son procès avait commencé début 1998. Il fut interrompu pour « complément d'enquête », en réalité eu égard à son grand âge et à son état de santé. Et ce criminel de guerre est décédé en décembre dernier dans son lit à l'âge de 93 ans. L'action judiciaire se trouve ainsi éteinte. D'autres tortionnaires n'ont pas été condamnés, bien que le gouvernement lituanien ait promis une sévère épuration. Le gouvernement israélien, le centre Simon-Wiesenthal sous la direction du dynamique Efraïm Zuroff, l'Association des Juifs lituaniens en Israël font des rappels fréquents pour protester contre les lenteurs de la justice lituanienne<sup>12</sup>.

Un demi-siècle après les événements tragiques, une partie de la presse réactionnaire se manifeste par une sourde haine à l'égard des Juifs. La montée du populisme accentue la dérive xénophobe dans une indifférence générale. C'est ainsi qu'à Kaunas a été élu maire de la ville un homme que certains considèrent comme antisémite.

Il faut maintenant parler d'un récent événement particulièrement significatif. À l'instigation des États-Unis, s'est tenu à Vilnius les 3, 4 et 5 octobre 2000 un *Forum international* sur le thème de la restitution des biens culturels juifs spoliés durant la Seconde Guerre Mondiale, concernant notamment les œuvres d'art volées et non restituées. Organisé sous les auspices du ministère des Affaires Étrangères lituanien et du Conseil de l'Europe, ce forum se voulait très représentatif. Des délégués de 50 pays étaient invités. Dont une délégation française

12 Cf. la presse lituanienne, *Respublika* aux relents antisémites et l'organe de l'association des juifs lituaniens, *Lithuania, Crime and Punishment*.

conduite par Henri Hajdenberg, Président du CRIF et du Congrès Juif Européen. Voici que le 20 septembre dernier, un député conservateur au parlement lituanien (Seimas) avait demandé que soit votée la *Déclaration sur la restauration de l'indépendance le 23 juin 1941*, datant du lendemain de l'offensive allemande en URSS. Or cette déclaration émanait alors du FAL (Front des activistes lituaniens), organisation antisoviétique et antisémite établie à Berlin et coopérant avec les nazis. Elle donna à cette époque le signal des sanglants pogromes.

Le FAL, organisation fasciste créée le 17 novembre 1940, s'était fixé pour but de libérer le pays qui, selon les clauses secrètes du pacte germano-soviétique d'août 1939, prévoyait l'occupation de la Lituanie par l'URSS. Pour recouvrer l'indépendance perdue, fort de 36 000 militants, le FAL prit le pouvoir dès l'invasion allemande. Des milliers de Juifs furent tués dans plusieurs villes lituaniennes. À leur tête, le colonel Kazys Skirpa, ancien ambassadeur lituanien à Berlin, qui d'ailleurs fut retenu dans la capitale allemande, les nazis ne voulant guère lui donner trop d'initiative. À Kaunas, ancienne capitale de la Lituanie, un gouvernement fantoche s'installa sous la direction d'un leader de cette organisation, Juozas Ambrazevicius-Brazaitis<sup>13</sup>.

La terreur dura deux semaines. On estime que plus de 20 000 Juifs furent exécutés, notamment 5 000 à Kaunas (Kovno) et 1 000 à Siauliai (Shavli), à Jonava, Butrymonis, Swienciany, etc. La terreur ne prit fin que le 5 juillet, les Allemands assumant désormais seuls leur politique meurtrière. Le 1<sup>er</sup> septembre 1941, les trois pays baltes passèrent sous le contrôle du Gauleiter Heinrich Lohse. Le temps du malheur avait déjà commencé.

Or, en octobre dernier, cette *Déclaration* a été votée à l'unanimité. Ayant réalisé le caractère choquant de ce texte et les conséquences qui en résultent, l'ancien président Landsbergis a demandé au

13 Voir ma postface à *Vilna, Wilno...*, *op. cit.*, entretiens avec Yves Plasseraud.

14 Conversations personnelles avec Henri Hajdenberg, texte suivi d'un rapport qui lui a été adressé.

président actuel de la république, Valdas Adamkus, de ne pas le contresigner évitant ainsi que ce texte ait force de loi. Le 25 septembre, ce projet a été révoqué par la Sécurité nationale du comité de défense du parlement. Mais le mal était fait. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'un malaise général prévalut dans les délégations juives. Le CRIF annula son départ<sup>14</sup>. Nombre de délégations n'envoyèrent que des observateurs.

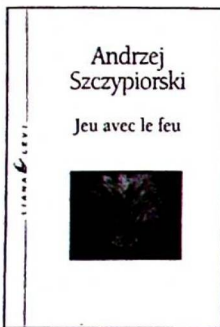
## Les perspectives d'avenir

Comment peut-on envisager l'avenir d'une communauté qui rétrécit ? Aujourd'hui, en dehors des « invisibles » impossibles à chiffrer, les Juifs ne représentent guère plus d'un pour mille de la population totale (10% avant la guerre). Il est vrai qu'il existe un noyau dur de la communauté, derniers Mohicans yiddishistes : Esfira Bramson qui protège la bibliothèque juive avec ses 50 000 ouvrages (dont 300 rouleaux de la Torah), antenne du YIVO (mais les livres n'ont pas quitté le territoire), l'équipe groupée derrière Emmanuelis Zingeris, porte-parole du judaïsme lituanien à la Seimas, « le gardien des tombes qui fleurissent à Vilnius et ailleurs » et Rachel Kostanian, qui dirige le musée juif d'État et le musée de l'Holocauste. Quelques centaines de Juifs qui sont des militants de la mémoire et ne manquent pas de fustiger tous les faux pas du pouvoir.

Ces « hakshonim » (entêtés) veulent maintenir vivace le judaïsme. Ils ne sont pas les seuls. Dans un autre registre, une poignée de loubavitch s'active également, sur le plan religieux évidemment. De son côté, le « Joint » aide financièrement la communauté. Tous militent en faveur d'une continuité juive<sup>15</sup>.

Malgré ces petits faits significatifs, l'avenir demeure plus que jamais incertain. Et sur le plan national, que conclure ? La Lituanie peut-elle digérer son passé ? La route est encore bien longue. Pour l'instant, les ombres masquent les lumières. Des séquelles subsistent à ce jour. La Lituanie a encore bien du chemin à parcourir. ■

15 Lors de mon récent voyage dans les pays baltes en juin 1999, cette volonté de continuité était très ferme.



## La haine du Juif

*Nous avons extrait le passage qui suit du dernier livre écrit par Andrzej Szczypiorski, Jeu avec le feu, dont la traduction du polonais vient de paraître chez Liana Levi. C'est le monologue d'un Juif qui tente de réfléchir, face à un Polonais, sur les sources religieuses de l'antisémitisme. Précisons que Szczypiorski, qui est mort en 2000, était lui-même un goy très attentif aux relations judéo-polonaises (et auteur, naguère, de La jolie Madame Seidenman).*

●●● Les autres croyaient aux idoles de pierre, aux génisses maternelles, à l'or, aux figures humaines à tête de renard ou aux renards à tête d'homme. Seuls les Juifs, depuis que le monde juif existe, croyaient en un Dieu Unique. Qui avait avec les Juifs des discussions, des affaires, des choses à régler, alors que les autres hommes, Il les tolérait à peine. Le doute n'est pas permis, Il s'était choisi les Juifs, ils Lui convenaient particulièrement, c'est avec eux qu'Il conclut l'Alliance, laissant les autres dans la solitude et dans l'abandon, orphelins et craintifs. Est-ce que ces autres pouvaient l'accepter ? Était-ce acceptable ? Qui plus est (je vous le dis avec douleur mais avec une conviction profonde), les Juifs se sont toujours comportés de manière hautaine et blessante, parce qu'ils se savaient élus. Imaginez-vous l'état d'esprit juif il y a deux mille ans ou il y a cinq cents ans ou encore aujourd'hui. Tout notre univers, au fond, est juif, parce que Dieu est juif et parce que l'univers appartient à Dieu, créateur de toutes choses visibles et invisibles. Terminé. Point final. Essayez d'imaginer maintenant l'état d'esprit de tous les autres hommes, condamnés depuis des millénaires à supporter l'esprit hautain et blessant des Juifs. J'entends : de n'importe quel Juif, le plus minable, le plus éprouvé par la misère et l'humiliation, le pire des Juifs sous le soleil juif. Car le plus pauvre et le plus minable des Juifs est toujours et encore un élu, alors que l'autre, même s'il règne sur la moitié du monde, ne compte pas.

Dès lors, comment discuter ? Les autres supportaient, les dents serrées, ils dressaient à leurs dieux des temples, leur faisaient des offrandes, les interrogeaient sur leurs affaires, mais ces dieux-là se taisaient... Les Juifs se tenaient à l'écart, hochant la tête ; leurs yeux étaient pleins de mépris et leurs visages arboraient un sourire railleur. Et il n'y avait aucune chance de salut, aucun moyen de devenir un Juif. Vous comprenez bien qu'on ne pouvait devenir un Juif – il fallait l'être. Il fallait recevoir d'abord cette marque d'infamie, la malédiction de la juiverie, et donc une complaisance particulière de Dieu, et ensuite venait tout le reste, tout ce bagage de chuchotements, de craintes, d'obsessions. Je dirai que c'est une sorte d'usurpation de la part de Dieu qui a créé l'univers pour les Juifs afin qu'ils y habitent, et qui en même temps leur a donné la souffrance, l'effrayante étrangeté, et la crainte de cette élection, car Dieu considère encore et toujours tous les autres comme des bâtards ; dès lors eux, pour pouvoir le supporter, se doivent de persécuter chaque Juif qui leur tombe sous la main.

Je crois même qu'il y a eu un moment où Dieu a voulu apporter des corrections, car Il était profondément déçu par le monde. Chacun de nous connaît cette lassitude, qui fait chercher de

nouvelles solutions, une autre chance de réussite pour ce qu'on avait projeté. Je peux donc imaginer que Dieu a eu aussi un instant d'hésitation et de doute, et qu'Il avait conclu à la nécessité de corriger quelque chose, de soulager les Juifs dans leur destin d'élus, d'uniques justes – autrement on pouvait craindre qu'ils ne puissent supporter leur fardeau. Peut-être bien que Dieu a pensé cela, qu'il a douté de la force spirituelle des Juifs et qu'Il ait eu peur que toute son entreprise de la création de ce monde-là ferait faillite, car les Juifs en auraient assez, ils quitteraient le bon chemin, ils descendraient parmi les autres peuples. Ils l'avaient déjà tenté, plus d'une fois d'ailleurs : vous devez vous souvenir de l'histoire du veau d'or dans le désert et d'autres sombres doutes qui avaient tourmenté de nombreux Juifs, sans oublier Moïse lui-même. Je crois que Dieu a eu alors une hésitation, ce dont la preuve est la venue du Christ, prédit depuis longtemps et qui est enfin arrivé avec une annonce, avec une merveilleuse, joyeuse et soulageante nouvelle : chaque Grec, chaque Scythe, chaque Maure pouvait aussi être sauvé. Je pense toutefois que cette idée raisonnable est venue à Dieu trop tard, c'est pourquoi son projet n'a pas été convaincant. Cette Grande Venue n'a en rien amélioré le destin des Juifs, plutôt le contraire ; en effet, depuis ce moment les autres ont accusé les Juifs de déicide, ce que personne n'avait inventé auparavant, même le plus cruel des Assyriens ou des Égyptiens.

Je peux vous dire : je ressens tout cela comme une faute impardonnable de Dieu. À dire vrai, je ne sais plus qu'en penser moi-même. Peut-être le monde a été conçu ainsi, comme un abîme de souffrance. Un puits de douleur. Une caverne de péché et de sang. Peut-on expliquer autrement tout ce qui habite nos mémoires ?

Je dois exagérer car, dans notre mémoire, il ne reste pratiquement rien. C'est terrible, et c'est injuste. Mais parfois j'ai l'impression, et des rêves aussi, que c'est justement par l'oubli universel que le monde s'efforce de se sauver. Par ce moyen, le monde donne un sens à sa pérennité. Je me réveille alors en larmes. Comment est-ce possible ? Dieu l'a-t-il voulu ainsi ? Peut-il ne rien rester de cette souffrance, hormis l'anéantissement de l'anéantissement, la mort de la mort ? Cela m'est insupportable ; je revis un deuxième anéantissement, sa répétition d'autant plus effroyable que j'en connais l'inéluctable fin, et tout ce qui doit advenir ensuite, et donc il n'y a plus en moi la moindre étincelle de l'espoir gardée en ces temps-là par l'homme qui débarquait sur la rampe du camp ou par celui qu'on poussait vers le mur le plus proche.

Mais de l'autre côté, du côté de la vie pour ainsi dire, il ne peut en être autrement. Si les hommes persistaient à se souvenir,



ce qui se passe autour de nous ne serait pas possible. Celui qui se souvient ne peut plus composer de la musique. Et il ne peut en écouter sans un sentiment de faute. Face à cette mémoire, tout est remords de conscience. Vous bâtissez une maison et ne pouvez y dormir, car chaque maison se bâtit sur des cendres humaines. Vous vendez un pantalon... Mais qui va le porter ? Ils sont morts, ils ont été anéantis. L'oubli est peut-être la seule issue dans la situation où notre

monde s'est mis. Oublier, oublier tout. Cependant, une conséquence cruelle en découle. Chaque jour, nous tuons les victimes de nouveau. Je tue mon père, mon oncle, mes camarades d'école, mes ancêtres ; je me tue moi-même. Je ne sais pas si cette solution est convenable. En vérité, je ne sais pas quoi penser, comment parler à Dieu, comment continuer à Le tolérer dans mon cœur, après ce qu'il nous a agencé... ■

## La haine du goy

Aleksander Hertz

*Aleksander Hertz fut un écrivain et un historien important des Juifs de Pologne ; il est mort en 1983 à New-York, laissant derrière lui une œuvre considérable. En particulier, après l'anéantissement du judaïsme polonais, il a écrit un mémoire, Les Juifs dans la culture polonaise (inédit en français), pour informer, réfléchir et faire réfléchir sur la place particulière qu'occupaient les Juifs en Pologne avant leur disparition. Notamment, les rapports entre les deux peuples ont fait l'objet d'une analyse originale. Le lecteur trouvera ci-dessous ces rapports vus du côté juif, grâce à un fragment du chapitre « La caste » de l'ouvrage (l'auteur considère que dans la société multinationale polonaise, les Juifs formaient un groupe qui par plusieurs côtés évoquait les castes des civilisations où cette notion a cours).*

●●● Il est évident que de leur côté les Juifs avaient créé leur propre définition et des stéréotypes du monde social dans lequel ils évoluaient. Ils avaient défini en priorité, très longuement, le « goy », c'est à dire le non-juif, le chrétien. De la même manière les noirs américains s'étaient forgé une définition du « blanc » et les indigènes des pays coloniaux, celle de l'europpéen. Jamais ces définitions ne sont ni n'ont été flatteuses. Elles sont établies pour un usage interne et ne sont pas ouvertement arborées dans les contacts avec le monde extérieur. Il s'y exprime l'attitude défensive que la caste inférieure adopte à l'égard des castes supérieures.

Le goy était une chose différente du Juif. Il occupait dans l'organisation de la société une position beaucoup plus importante, mais il était en même temps une créature nettement inférieure au Juif. Ses croyances, sa manière de vivre, son échelle des valeurs, son activité économique – tout s'écartait des normes que le Juif considérait comme convenables, et c'est pourquoi tout était mauvais et ridicule. Si le folklore chrétien avait créé un type de juif comique, le folklore juif avait créé pour sa part un type de goy comique et stupide.

Le goy devenait particulièrement ridicule quand il s'adonnait à des activités où les Juifs excellaient. On pouvait reconnaître des « têtes de goy » avant tout dans le commerce et dans les activités qui exigeaient une certaine expérience du marché. Là, le « goy » était un imbécile, et le Juif prenait une revanche de ses humiliations par des « witz ».

On ne peut jamais faire confiance au « goy ». Il est difficile de prévoir par avance comment il se comportera face à un Juif et ce qui peut lui passer par la tête. Avec lui, il faut toujours se tenir sur ses gardes, faire attention à ne rien commettre qui pourrait éveiller sa malveillance. Il a sa propre idée du Juif et le comportement de ce dernier doit être conforme à cette représentation. Évidemment, on ne peut pas être sincère avec un goy. Il faut toujours porter un masque de soumission et d'humilité. Si un goy veut rire d'un Juif, celui-ci doit être ridicule en présence du goy, souligner par son comportement ce qui est risible en lui. Il est étonnant de constater à quel point tout cela se retrouve dans d'autres pays et dans d'autres civilisations !

Cela ne veut pas dire qu'il faille haïr le goy ou le considérer comme un ennemi. L'anti-goyisme, si l'on peut utiliser ce terme comme pendant à l'antisémitisme, représenta une attitude très tardive et accompagna les mouvements d'émancipation juifs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Le goy méprisait le Juif, mais sans forcément le haïr. De même le Juif méprisait le goy, mais il ne le haïssait pas nécessairement. Demeurant dans sa caste, le Juif acceptait comme une chose entendue le goy tel qu'il était, tel qu'il fallait le voir ainsi que la manière dont il fallait se comporter avec lui. Cette attitude du Juif envers le goy n'était pas un signe de révolte contre le système des castes. Ce n'était qu'une façon de se défendre contre les conséquences de la vie au sein de sa caste.

Mais dans le cadre de ce stéréotype général du goy apparaissaient des différenciations importantes. Évidemment, le goy restait un goy quelle que fût sa place dans la société. Le goy était en dehors de la caste des Juifs, il était celui qui, quelle que soit sa position sociale, gardait toujours à l'égard des Juifs une même attitude. Cependant chaque goy tenait dans le monde des goys sa propre place sociale et cela ne manquait pas d'influencer le regard des Juifs sur lui. La noblesse a appris aux Juifs à considérer les paysans comme des « vilains » des « rustauds », et les bourgeois comme des « petits bourgeois » habillés sans distinction. Le Juif polonais était économiquement et culturellement très lié avec la noblesse. Les fonctions économiques que les Juifs exerçaient s'expliquaient en grande partie par tout le système économique nobiliaire. Sans s'en rendre compte, le Juif polonais s'identifiait dans ses appréciations sociales et culturelles avec le monde de la noblesse.

Ce qui explique qu'aux yeux des Juifs, le paysan était un « vilain ». Il faut ajouter à cela un autre élément important. L'ethos des Juifs considère l'intelligence et la connaissance comme des valeurs suprêmes. Contrairement au puritanisme protestant, la fortune n'est pas pour les Juifs une valeur en soi et ne représente pas un signe charismatique. La fortune peut être un moyen pour atteindre les plus hautes valeurs que sont l'intelligence et le savoir. Dans aucune autre culture, en dehors de la culture chinoise, la connaissance n'est estimée autant



# Textes

que dans la tradition culturelle juive. Peu importe le savoir, pourvu que ce soit de la connaissance. Dans le monde juif l'homme inculte, même très riche, a toujours été situé au-dessous d'un sage, fût-il dans la misère. Il est saisissant de constater que cette caractéristique importante de l'ethos juif était totalement ignorée dans les stéréotypes où on enferme les Juifs. La fortune était censée être leur préoccupation essentielle. C'était la conséquence évidente des fonctions économiques dont la caste juive avait traditionnellement la charge.

Le goy que les Juifs connaissaient et qu'ils rencontraient dans la vie quotidienne n'appréciait pas le savoir. Au contraire, il était inculte, ignorant et habituellement analphabète. D'où les rapports méprisants des Juifs avec les paysans qui à leurs yeux étaient des « vilains » à double titre. D'une part, en tant que paysans tels que les définissait la noblesse ; d'autre part en tant qu'êtres ignorants et stupides à qui la connaissance était étrangère. La plupart des bourgeois souffraient de la même image ; ils étaient non seulement des « petits bourgeois » mais également des personnes ignorantes. La majorité des nobles entraient dans cette même catégorie. À l'exception de quelques individualités très cultivées auxquelles les Juifs s'adressaient avec un authentique respect, tout goy était un « vilain », un « rustaud ». Mais on peut trouver dans le folklore des Juifs polonais de nombreux témoignages de déférence pour des non-juifs cultivés qui, chose digne d'être soulignée, étaient des défenseurs et des amis des Juifs.

Évidemment, ici nous ne verrons jamais d'attitudes uniformes, de points de vues logiques exprimés sans contradiction interne. Cela n'existe pas dans les définitions dont nous nous servons continuellement dans nos relations. Le goy se présentait au Juif de manière ambivalente : c'était d'une part une créature d'un rang supérieur, même s'il ne s'agissait que d'un paysan, et c'était d'autre part un goy stupide, un « vilain », un être inférieur ne méritant que le mépris. En dehors de la caste,

c'est la première définition qui avait cours ; à l'intérieur, la seconde. Ces attitudes étaient fort ambiguës, voire contradictoires du point de vue logique, ce qui ne les empêchait pas de coexister parfaitement.

Cette conduite se rencontrait également dans l'ambiguïté morale dont il était question plus haut. D'autres éléments venaient même s'y ajouter. Les Juifs se considéraient comme les représentants du peuple élu mais pas de la même manière que les noirs américains, que la plupart des peuples indigènes des États coloniaux ou que les paysans polonais. Le juif portait en lui un sens très développé de son importance culturelle et de son charisme. Dans l'histoire du monde, il y a peu de groupes ethniques, voire de castes, pour lesquels l'importance de la culture spirituelle, l'action des moments essentiels de la vie sur cette culture, ait joué le même rôle que chez les Juifs. Seule la Chine et dans une certaine mesure les Indes peuvent servir d'exemples approchants. De plus les Juifs avaient conscience que c'est à leur culture et qui plus est à leur tradition écrite qu'ils devaient leur durée, leur continuité historique. Les Juifs sont une société de l'écrit, une société du livre. Les goys que les Juifs fréquentaient n'avaient, en dehors de quelques exceptions, ni de telles traditions ni de tels rapports à l'écrit et au livre. Ils ne méritaient donc que le mépris.

Mais, en aucun cas, on n'avait le droit d'extérioriser ce sentiment. Car le goy, c'était un fait irréfutable, dans la hiérarchie sociale était situé au-dessus du Juif. Il fallait donc se soumettre à cet imbécile. Cependant, est-ce qu'il y avait quelque chose de mal à tirer habilement profit de cette bêtise ? De telles conduites et de tels raisonnements ne sont pas rares au sein des commerçants chinois en dehors des frontières de la Chine. La duplicité morale, produit de tout système de caste, trouve là encore un argument en sa faveur. ■

(Traduction de Henri Sobowiec)

## Ma guerre d'Algérie

Henri Gelbras

**A**umale et sa smala, Bugeaud et sa casquette, Mohammed et son tapis – tous ces mythes, tous ces clichés symbolisaient, à mes yeux, tant mon inculture qu'un désintérêt caractérisé. Ils étaient pour moi, en cette année 1957, représentatifs de l'Algérie, autant que pouvaient l'être les colons exploités et arrogants, riches et prétentieux, fascistes et antisémites.

Pour les uns des « évènements », pour d'autres, des opérations dites de « maintien de l'ordre » : la version officielle variait selon le support, *l'Express* de Mauriac, *France Observateur* de Claude Bourdet ou bien *France Soir*.

Quant à moi, persuadé qu'il s'agissait d'une vraie guerre avec les risques, les horreurs et les misères qu'elle engendrait à la fois pour les civils et pour les militaires, j'étais loin d'en être fanatique.

Sans relations qui m'auraient permis d'en être exempté, en trop bonne santé pour être réformé, j'avais été déclaré « bon pour ». Aussi, un matin brumeux j'embarquais pour Oran, après avoir, au préalable, passé huit mois de service en France.

Quelques années plus tôt, j'avais de ma fenêtre, près de ma mère, assisté perplexe autant que terrorisé au carrousel des bus emmenant à Drancy les fruits de la razzia de la police française. J'avais alors sept ans, j'ignorais tout des Juifs, tant de moi-même que des autres. Je venais pour la première fois d'échapper à la mort, mais pas à la haine. Des explications de ma mère il ne subsista qu'un instinct de survie, la connaissance de la crainte, mais pas la peur de la honte.

Des Algériens, français-musulmans, je n'en connaissais pas, ni davantage des Français d'Algérie non musulmans, devenus plus tard des « pieds noirs ». En débarquant, je découvris une population bruyante, exubérante, cosmopolite à majorité européenne, mais foncièrement hostile aux militaires que nous étions. Hostile vis-à-vis des soldats métropolitains, les couvrant d'opprobres, les accusant d'être à l'origine des tous les maux qu'ils subissaient. À qui donc faisons-nous la guerre ?

Pourtant rien là-bas n'indiquait une situation de guerre, rien qui me rappelât la zone libre ou la zone occupée, rien qui m'évoquât un rationnement ou un couvre-feu. Une opulence



démonstrative, nulle inquiétude, un souci permanent d'aller sur les plages, un plaisir de vivre accentué par le soleil. En France nous avons été préparés aux attentats, aux embuscades, aux harcèlements – rien de tout cela. L'ennemi ne ressemblait pas à la description dont nous avons été abreuvés. Les gens semblaient ignorer que quelque part il devait bien se passer des choses, personne ne semblait concerné ; à part les soldats qui débarquaient et qui étaient les seuls ayant la mine autant contrite que stupéfaite.

Peut-être ma grille de lecture était-elle partisane ? En tout état de cause, je n'avais pas de fleur à mon fusil. Il est certain que mon regard n'était ni neutre ni compréhensif vis-à-vis de cette « pauvre » population de petits-blancs indifférents.



Car petits-blancs il y avait, il n'y avait même que ça.

Ce fut ma seconde surprise : rencontrer une population aussi laborieuse que celle du faubourg du Temple. Avec des conditions matérielles d'existence apparemment identiques à celles qui m'environnaient à Paris 10<sup>e</sup>.

En ce mois d'août 1958 les plages étaient bondées, Arzew (pas encore terminal gazier) était une charmante bourgade de pêcheurs adossée à une plage superbe. Les estivants, très nombreux, paraissaient insouciant, peu inquiets ou peu préoccupés par cette « guerre » qui manifestement n'était pas la leur, ou du moins par laquelle ils ne se sentaient guère concernés.

Les Arabes, car il y en avait, souriaient et communiquaient facilement, même et peut-être surtout, avec les militaires. En revanche, impossible d'aborder ce pourquoi nous étions là, l'omerta avait droit de cité, soit par crainte soit par ignorance. L'Algérie française ne se discutait pas, incontournable, parfaitement installée dans les esprits ; le Général parlait d'or.

Pourtant j'avais la certitude que c'était perdu, fini, un million d'Européens ne pouvaient résister à la pression de six millions d'exclus, employés dans la journée et déterrants leurs armes à la nuit tombée. Cette population, victime à la fois du jacobinisme roi et du comportement régalien des possédants qui manipulaient une opinion publique acquise, tout en exploitant les « indigènes » avec l'accord tacite et parfois avéré des petits-blancs qui, eux, parlaient des « bicots, des crouilles, des troncs de figuier, des bougnoules... ». Autant de qualificatifs imagés adoptés par les militaires en mal d'asseoir leur pouvoir, sinon leur autorité. Jamais je n'ai entendu les colons utiliser ces vocables ; il fallait bien protéger l'outil de

production. De toutes les terminologies racistes je ne connaissais que celles qui me concernaient : « youpin », « youtre », « judéo-maçon »...

En revanche, le tutoiement était de rigueur, personne ne disait jamais *vous* à un arabe ! C'était déchoir, c'était abolir une frontière culturelle ; on ne se mélangeait pas, le petit mec devenait grand... ; en se retournant, il n'y avait pas de chien derrière lui mais toujours un arabe.

Pour moi la guerre était synonyme de restrictions, de destructions, de fuites, d'infamies de toutes sortes, mais aussi heureusement de débarquement et d'espoir. Ici, pas de restrictions ni de destructions visibles, mais un débarquement mal vécu par les uns et par les autres. Un débarquement sans projet, sans objectif précis, sans stratégie autre que de quadriller un territoire plus grand que la France. Gérée par le contingent, cette guerre était pour l'essentiel une guerre d'appelés commandés par des officiers subalternes, que la hiérarchie tendait à impliquer dans tous les actes du quotidien.

Pour la seconde fois de mon existence j'étais complètement décalé par rapport à l'environnement. Au cours de la période 39/45 pour des raisons évidentes ; et maintenant dans cette Algérie qui ne représentait rien pour moi. Benchemou Benguigui, Bénichou... étaient des noms pour moi culturellement plus proches du monde arabe, alors que Goldenberg, Rotenstein, Lichtenstein, Burko... constituaient mes repères, mon univers – ce en dehors de toute référence confessionnelle. J'étais encore victime de cet impérialisme occidental, peut-être même sourdement colonial.

J'ignore si une conscience juive, novatrice, s'est alors éveillée en moi, mais je reste convaincu d'avoir été électrisé par un sens critique remettant fondamentalement en question un certain nombre d'acquis culturels relatifs à la nature humaine, et dans la fonction que j'occupais un doute anxiogène s'est installé, qui ne m'a plus quitté depuis.

À la suite de cette prise de contact d'abord oranaise puis algérienne, par-delà des péripéties qui méritent d'être également racontées mais qui sont hors de mon propos, qui émaillèrent une partie de mon séjour, il en est une particulièrement notable, à l'origine d'une blessure profonde qui ne sera jamais cicatrisée.

En suivant les pelotons d'E. O. R. j'avais accepté d'assumer des responsabilités attachées au grade dont j'avais été gratifié. Je n'avais pas déserté avant d'embarquer alors que j'étais en Suisse, j'avais agi comme un Français de souche, je devais donc obéir et rejoindre l'insupportable : devenir le chef de poste d'un centre de transit, communément appelé C.T.T. « Centre de Transit Temporaire ».

Le « Drancy » des fellagas ; l'antichambre de la question peut-être, de la prison certainement, de la mort parfois. Il n'y avait pas de camps d'extermination, pas de chambres à gaz, pas d'expérimentations ; mais il y avait cette mémoire obsédante des bus se dirigeant vers Drancy, de la ligne de démarcation passée en catimini, des fuites permanentes devant les rafles et devant les Allemands qui tiraient à vue à Grenoble en 1943,



de mon frère caché dans une pouponnière, de mon père dans la résistance et de ma mère faisant des voyages incessants entre Paris et Lyon.

Juif, j'étais pourchassé ; Juif, j'étais devenu Gauleiter. Mais dans le regard des autres ce n'était pas le Juif culpabilisé qui était investi d'une autorité, c'était l'officier français à qui l'on se devait d'obéir. Obéir à quoi ? Comment concilier l'humanisme et ma conscience juive, respectueuse des convictions d'autrui, malgré la notion d'élection fortement remise en question dans un tel contexte ?

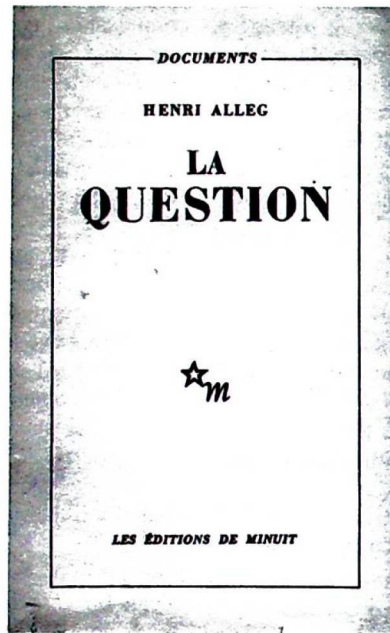
Il est à mes yeux patent que mon peu d'attrance pour Israël est né là. Non que je refuse son droit à l'existence, mais je ne saurais admettre qu'au nom de l'efficacité Israël soit un pays comme un autre.

Vision certes utopique, mais n'est-ce pas Lénine qui a dit : « *L'homme passe la moitié de sa vie à rêver, l'autre moitié à essayer de réaliser ses rêves* » ? Dans quelle partie de ma vie suis-je ?

J'ai mis de la morale où il n'y avait que du droit. J'ai tenté de réagir avec sensibilité alors que l'obéissance suffisait à procurer une impunité parfaite. Autant de comportement incompatible avec ma fonction et ma mission.

Aussi, par la négociation et l'insistance, j'ai été affecté ailleurs après trois semaines d'enfermement et de réflexions.

Enfermement, car qui, du gardien ou du gardé, surveillait l'autre ? Huis-clos dont l'enfer n'était pas toujours les autres. Chacun épiant, guettant un signe non de connivence mais de sympathie, cherchant une marque d'intérêt sinon de bienveillance. L'incompréhension, au-delà du langage, était totale. Lors de ma présence et sous ma responsabilité, toutes les marques visibles d'avilissement furent abolies. Je n'en tire



aucune gloire, ayant le sentiment d'avoir répondu à une attente non exprimée par une grande partie des appelés du contingent qui constituaient l'ensemble de cette garnison.

Ni désert, ni Tartare, et néanmoins une oppression permanente. C'est là que j'ai lu, entre autres, *À l'Ouest rien de nouveau*, lecture bien appropriée au contexte.

Réflexions sur la responsabilité, tant individuelle que collective. Lors du procès de Nuremberg, tous les accusés s'étaient déclarés non responsables au nom de l'obéissance aux ordres reçus, et avaient plaidé non coupables. Comme beaucoup, j'avais été frappé à l'époque par un comportement qui, à mes yeux, responsabilisait l'ensemble du peuple allemand, le rendait collectivement coupable.

Pour moi, la différence est importante entre l'institution qui couvrait, voire encourageait des agissements coupables, et des actions essentiellement individuelles. Or l'individu le plus banal, le plus minable se voyait soudain investi d'un pouvoir presque sans limites, et pouvait ainsi libérer tous ses instincts.

J'ai eu la satisfaction non seulement de pouvoir partir, mais aussi de recevoir en cadeau d'un prisonnier une sculpture en bois avec la représentation de petits animaux du désert : lézard, tortue, caméléon, iguane... Marque de sympathie d'autant plus touchante que la représentation des êtres vivants est pour les musulmans aussi sacrilège que pour les Juifs.

De cette époque il m'est resté la volonté, sinon le goût, d'être celui qui décide, plutôt que celui qui subit. Responsable, plutôt qu'obéissant passif. Longtemps j'ai regretté d'avoir été officier ; cependant à la lumière de cette expérience, aussi douloureuse et pénible fut-elle, je pense avoir eu raison, ne serait-ce qu'au regard de ma conscience. ■



## Solution des Mots étoilés

Ne trichez pas ! Allez d'abord en page 46

Horizontalement

II. Tri. III. Tiare. IV. internationalisme. On. V. Irréaliste. Aspires. VI. Atlas. Saberras. VII. Lieras. OAC. VIII. Diogene. Creil. IX. Osne. Tralala. X. AAA. Toit. LI. XI. LN (Hélène). LI. Viril. XII. Seiches. Août. Ur. XIII. Egypte. Signés. Ro. XIV. Spolie. Thèse. Espoirs. XV. Pulse. XVI. Ra.

Verticalement

2. Ni. Ep. 3. tri. Go. 4. Er. Esyl. 5. réalisa. Epi. 6. Nationalité. 7. Allégeance. 8. Tiare. 9. Tissant. Le. HP. 10. Tiot. Serrisseur. 11. Crânes. AO. Islam. 12. Ira. Clivages. 13. Elaboration. 14. Israël. Ruée. 15. Spécialités. 16. Mir. II. SP. 17. Erat. 18. Es. Tri. 19. Os. Or.

## 1- Le Musée de l'art et de l'histoire du judaïsme

Le Musée propose, du 21 mars et jusqu'en septembre, une rétrospective de **Michel Kikoïne**, un des peintres "litvaks" les plus attachants de l'École de Paris, prolongeant et complétant ainsi la vaste exposition du Palais de Tokyo. En même temps (mais jusqu'au 26 avril seulement) le Musée expose une série de tableaux dus au pinceau de **Léon Weissberg**, un autre peintre juif (d'Ukraine, lui) de cette même période ; il faisait partie du "groupe des quatre", auquel appartenaient aussi Menkès, Weingart et Aberdam. Les œuvres exposées appartiennent à Mme Lydie Lachenal, qui vient de faire paraître un somptueux album consacré à ce groupe (voir page) Durant la même période, depuis le 7 février et jusqu'au 26 avril, le Musée expose un ensemble de documents touchant **Oser Warszawski**, écrivain yiddish de l'entre-deux-guerres (assassiné à Auschwitz), connu en France notamment par son roman *les Contrebandiers*, publié en 1920 et traduit en français par A. Wiewiorka et H. Raczymow (Ed. du Seuil).

## 2 – Festival des musiques judéo-espagnoles

Du 9 au 17 mai 2001, "La Lettre sépharade" (voir l'article p. 19) proposera aux amateurs, en coopération avec le Musée d'art et d'histoire du judaïsme (et dans l'auditorium de ce dernier), le premier festival de musique des Juifs hispanophones, avec la participation de chanteurs et de musiciens venus du monde entier. La France sera représentée par Marlène Samoun et par Sandra Bessis ; Judy Frankel viendra de San Francisco, Mónica Monasterio de Madrid ; on attend Raphaël Kamhi (originaire de Sarajevo) et son trio ainsi que Stella Gutman, (originaire d'Adrinople). L'ensemble Alégria complète ce choix très éclectique. Le programme comprendra aussi bien des œuvres classiques que des compositions contemporaines. Et donc, pas morte, la musique sépharade ! Retenez vos places auprès du Musée (01 53 01 86 48).

Par ailleurs, la quatrième fête annuelle des judéo-espagnols de Paris, la *Djoha 2001*, aura lieu le mercredi 20 juin, au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes, de 17h. 30 jusqu'à...

## 3 – La Maison de la Culture Yiddish : ça y est !

Le numéro 16 de "Diasporiques" présentait, page 18, le projet de la Maison de la Culture Yiddish de Paris. Le projet était suspendu à un vote du Conseil Municipal de Paris, et donc présenté au conditionnel dans l'article de Gilles Rozier. Le vote a été acquis, et le projet devient ainsi définitif. Il sera présenté au public le dimanche 1<sup>er</sup> avril à 15 heures, dans la salle des fêtes de la mairie du 3<sup>e</sup> arrondissement (2 rue Eugène Spuller). Mazel tov !

## 4 – La bibliothèque Medem : la culture juive à Lodz

La bibliothèque Medem, qui attend d'emménager dans ses propres murs rue Chaptal (probablement en septembre 2003, après les indispensables travaux), présente actuellement dans les locaux du 52 rue René-Bou langer (Paris 10<sup>e</sup>) un ensemble de manifestations sur la présence et sur la culture juives à Lodz. Manifestation importante, organisée en collaboration avec l'AEDCY, le Centre Vladimir Medem, et l'Université Paris VII. Films, conférences, témoignages se succéderont jusqu'en juin. 2001. Renseignements au 01 48 03 20 17.

## Pour renouer avec l'humour du shtetl juif :

Trop souvent on idéalise le passé mythique du shtetl, par exemple on n'imagine pas le Juif au bordel... Erreur ! On sait que les commerçants juifs étaient voyageurs, et que souvent ils devaient quitter leur foyer et leur épouse bien-aimée pour des raisons professionnelles. La chair étant faible, leurs frasques ont généré tout un folklore qu'il serait regrettable d'oublier. En voici donc deux ou trois exemples :

Kohn est de passage dans une petite ville pour ses affaires. Le soir, il aurait bien envie de faire un tour dans la maison de tolérance locale, mais voilà : il ne sait pas où elle se trouve. Et, commerçant respectable, il est un peu gêné de demander directement à un passant. D'où sa façon d'aborder un Juif dans la rue :

- Excusez-moi, pouvez-vous me dire où habite le rabbin ?
- Le rabbin ? Au 12 de la Grand-rue.
- Quoi ? Juste en face du bordel ? ?
- Comment ça, en face du bordel ? Le bordel est au 47...

Le même Kohn, dans une autre petite ville, constate que sa montre est cassée. Très ennuyé, il cherche donc un horloger pour la faire réparer. On lui prétend qu'il n'y en a pas dans ce shtetl. Soudain, dans une vitrine, il voit une grande horloge. Soulagé, il entre et trouve un vieux Juif derrière un comptoir.

- Bonjour Monsieur, ma montre est cassée.
- Et alors, que voulez-vous que ça me fasse ?
- Comment ça ? Vous êtes horloger ?
- Non, pas du tout.
- Alors, c'est quoi, ici ?
- Ici, c'est un bordel...
- Et pourquoi avez-vous mis une horloge dans la devanture ?
- Et que voulez-vous que j'y mette ? ?



Dessin S. Kobylinski

Le vieux Aron, assis dans son coin, écoute la conversation de ses cadets. Tout le monde se plaint des désordres de l'époque. "Vous appelez ça un bordel ? ? Vous devriez avoir honte ! Je me souviens de mon oncle, et du bordel qu'il tenait avant la guerre au 14, de la Grand-rue : vous n'imaginez pas l'ordre et la propreté !"

---

Nos lecteurs sont chaleureusement invités à nourrir cette rubrique dans nos prochains numéros, à condition de produire des histoires inconnues d'au moins 50% de nos abonnés !



## Hommage à Lilly Scherr

*Nous avons publié dans le numéro 14 de Diasporiques un encadré rendant un premier hommage à Lilly Scherr, qui venait de nous quitter. Un an après, elle manque toujours. Nous relisons la belle critique d'un film fort, Voyages, qu'elle avait écrite pour notre revue (n° 12, décembre 1999). Qui ne se rappelle ses cours d'histoire juive et les débuts de son travail sur le cinéma à l'École des Langues orientales ? Nous la revoyons à Douarnenez, embrassant une centaine d'enfants venus découvrir le film Fievel et le Nouveau monde... Pour raviver son souvenir, nous avons demandé à quelques amis, collègues ou anciens étudiants qui l'ont bien connue, d'évoquer aujourd'hui cette personnalité si chaleureuse.*

Jean-François Lévy

Pierre Sorlin :

**I**l m'est impossible de parler de Lilly autrement qu'en termes personnels. Depuis notre première rencontre, en octobre 1950, nous ne nous sommes jamais perdus de vue et très vite nous en sommes venus à nous écrire ou nous téléphoner chaque semaine. Lilly m'a d'abord impressionné par son humour et son extraordinaire intelligence. Ensuite, quand elle m'a moins intimidé, j'ai découvert qu'elle était profondément passionnée, capable de détestations sans nuance, parfois injuste et plus encore prête à aimer ou à aider. Si elle parlait beaucoup, de façon brillante, elle savait, quand cela lui paraissait urgent, entendre sans rien dire. Son affection était active, elle ne se contentait pas de paroles et ne laissait jamais tomber ceux qui s'étaient adressés à elle, elle se lançait dans des démarches d'une incroyable audace, sollicitait, appelait, insistait jusqu'à ce qu'elle ait obtenu un résultat. Son optimisme, qu'elle a su défendre, même dans les douloureuses semaines d'hôpital qui ont précédé sa mort, était celui de sa foi. Il lui arrivait de s'interroger à propos du judaïsme mais elle n'avait aucun doute sur sa relation à Dieu, elle insistait, en riant, sur le fait que cette relation était typiquement juive puisqu'elle comportait prière, reconnaissance et droit de manifester son désaccord. Quelquefois, rarement, elle se montrait sévère mais elle ajoutait : « Ce que je te dis est dur, je te le dis parce que je t'aime ». Sans doute parlait-elle à Dieu de la même manière.

Jean-Claude Kuperminc :

**M**ême son enterrement lui ressemblait ! On peut dire que ce triste jour où Lilly Scherr fut portée en terre était encore à son image. D'une part, elle avait réuni sur sa tombe des rabbins orthodoxes, libéraux et traditionnalistes, ce qui n'est jamais une mince affaire. Mais surtout, parmi la très nombreuse assistance, tous se disaient l'ami de Lilly. Beaucoup se connaissaient entre eux, beaucoup se découvraient à l'occasion, mais ce qui était commun à tous les présents, c'était ce sentiment unique d'avoir compté pour elle. Voilà la première rareté de Lilly : sa tendresse et son amour se multipliaient au fur et à mesure que sa vie avançait, elle n'avait jamais assez d'amis, et tous savaient combien elle leur était fidèle et sincère. J'ai connu Lilly Scherr au tournant des années 1980, alors que, débutant en études juives, je faisais partie d'un groupe de jeunes historiens passionnés par l'histoire contemporaine des Juifs. Très vite, Lilly Scherr s'est intéressée à nous, nous a prodigué des conseils, nous a aidés à mettre en place nos

actions. Plus encore, elle nous a offert son amitié, sa convivialité. Combien de réunions sérieuses se sont-elles terminées dans son appartement autour d'un gâteau et d'un verre de thé ou de café ? À combien de projections n'avons-nous pas assisté ensemble ? Elle nous a transmis sa passion pour le cinéma, pour l'histoire et pour les Juifs. Jamais auparavant nous n'avions assisté au décorticage minutieux d'un film comme l'horrible « Juif Süß », pour en extraire tout ce qui ressortait du mythe et du fantasme. Lilly nous a enseigné à ne jamais accepter une image comme une évidence, à toujours décoder le sens caché derrière la façade lisse.

Lors de ses cours à l'INALCO, et même pendant les examens oraux qu'elle faisait passer (quelle chance de l'avoir comme correctrice !), Lilly ne se départait jamais de son énergie et de son enthousiasme. Les étudiants n'étaient pas toujours à la hauteur, et il lui arrivait d'avoir à les « secouer ». La jeunesse était souvent du côté du maître et non pas des élèves.

Au cours des dernières années, j'ai souvent croisé Lilly Scherr dans les couloirs de l'Alliance. Que ce soit au comité de rédaction des *Nouveaux cahiers*, ou dans la salle de lecture de la bibliothèque, la retrouver était toujours un plaisir, accompagné de sourires et d'embrassades. Elle évoquait avec moi le projet, qui n'a malheureusement jamais vu le jour, de donner des cours sur l'image du Juif au cinéma dans les locaux de l'Alliance. Personne n'aurait pu penser à elle comme à une retraitée, même si ses déplacements semblaient lui coûter de plus en plus de douleurs et d'efforts. D'autres diront son courage et sa volonté face à la maladie.

Voilà très brièvement pourquoi j'aimais Lilly Scherr, et pourquoi son rire me manque tant aujourd'hui. En plus des connaissances qu'elle a su me transmettre, elle m'a enseigné la valeur de l'amitié.

Yohanan Lambert :

**L**a mémoire de Lilly restera, pour moi, toujours attachée à un film très symbolique : *Hester Street*. Lorsque je l'ai connue, il y a vingt-cinq ans, je sortais du grand séminaire où j'étudiais la théologie catholique et d'un séjour de deux années passées dans un monastère de Jérusalem. De retour à Paris, je m'étais inscrit en licence d'hébreu aux Langues O. Parallèlement, je travaillais alors à la télévision française sur la production de films. La rencontre de Lilly m'apporta presque instantanément le judaïsme. En retour, je lui fis découvrir la technique du cinéma. Dès l'année suivante, elle créa une nouvelle unité de valeur intitulée « l'image du





# La Mémoire

juif au cinéma ». C'est dans ce cadre que nous avons travaillé des heures sur ce film, le découpant plan par plan sur une table de montage... Lorsque je découvris la ville de New York la première fois en 1997, je me suis précipité dans le vieux quartier juif de Manhattan et trouvai la rue « Hester » en pensant fortement à Lilly. L'année dernière, quelque temps après sa disparition, je suis retourné voir ce film lors d'une projection au Musée d'art juif de Paris.

**Anny Dayan Rosenman :**

**C**e qui m'a toujours frappée chez Lilly, c'est son courage, dont son grand rire communicatif était aussi une manifestation. Courage, humour avec lesquels elle a affronté toute sa vie une certaine difficulté d'être, la douleur physique et ceci jusqu'à ses dernières années, si difficiles.

Face à une tradition dont elle se réclamait, à un État, Israël, auquel elle était viscéralement attachée, à une communauté juive dont elle était une figure marquante, à une communauté



estudiantine qu'elle séduisait et avec laquelle elle dialoguait, ce courage lui permettait de n'abdiquer ni son sentiment d'appartenance, ni son esprit critique, ni son franc-parler, ni ses doutes ou ses choix non-conformistes. Lilly avait l'élégance de ne pas se prendre au sérieux, mais elle prenait les autres au sérieux, elle prenait le monde

au sérieux. Me reviennent une multitude d'images d'elle : Lilly à Jérusalem en 1973, dans la confiance magique des vraies rencontres, me parlant de blessures d'enfance dont elle ne reparlera jamais. Lilly à Beersheva avec Izio et moi pendant deux jours, au cours d'un reportage mouvementé sur les Panthères Noires, à un moment où les problèmes de la société israélienne étaient encore un sujet tabou. Lilly devant une salle bondée au centre Rachi, parlant du statut de la femme dans la tradition juive et réclamant pour elle une place, une vraie, à droite, ou à gauche, mais tout près de Dieu...

Peut-être n'aimerait-elle pas ce portrait de mère-courage. Sans doute préférerait-elle le qualificatif de *mensh* qu'elle utilisait souvent, ou celui de mère juive que mieux que personne elle méritait. Lilly nourrissant un groupe d'amis, le dimanche matin, de saumon et de tarama, l'ombre verte de la table sur laquelle grandissaient les branches d'un arbre en pot, le glissement des bas de Lilly sur la moquette car au bout d'un

moment, elle enlevait ses chaussures. Une affiche, *Lilly aime-moi !* qui pendant un temps avait orné son salon : elle ne recevait que des amis et elle aimait qu'ils se découvrent. A présent qu'elle a disparu, nous sommes si nombreux à nous apercevoir à quel point elle était un lien entre nous, un foyer d'amitié, et combien elle avait de force en elle pour nous accueillir.

**Jean-François Malthête :**

**M**a première rencontre avec Lilly fut quelque chose de mémorable, sinon d'homérique. J'habitais alors à Douarnenez, où j'exerçais mes talents de charpentier-escalier. Membre de l'Association «Daoulagad Breiz» et, de ce fait, acteur du Festival de Cinéma de Douarnenez, il me vint l'idée, en 1984, de monter un projet autour du yiddish. Je vins donc quelques jours à Paris pour rencontrer des personnalités du monde yiddish : écrivains, journalistes, réalisateurs, professeurs, etc. Parmi mes rendez-vous : Lilly. Arrivé près de chez elle, je lui téléphone :

« Lilly, je viens vous voir.

- Écoutez, mon ami, une autre fois, je suis clouée au lit avec un lumbago.

- Oui, mais je suis en bas de chez vous et je repars demain matin sur Douarnenez.

- Bon, alors montez ».

Ce fut épique. Son frère était là ; elle me présente : « Jean-François Malthête ; il est complètement fou ; il veut faire un festival de cinéma yiddish au fin fond de la Bretagne ! vous croyez que cela va intéresser les Bretons ? »

D'année en année, mon projet était repoussé. D'un caractère opiniâtre, je suis revenu à l'attaque et, ô miracle, le sujet est retenu pour 1999.

Comment décrire Lilly pendant ce 22ème festival ? Elle était en permanence sur un nuage. Le premier « p'ti-dèj », à la MJC ; nous intervenions tous les deux sur le sujet : « Le judaïsme ; quelques repères ». Captivant son auditoire dès les premiers mots, elle parle du judaïsme, mais de « son » judaïsme, avec son humour décapant, me demandant de la reprendre si, quelquefois, elle manque de précision sur certaines réponses. Et puis, il y a encore le débat quotidien du soir, à la mairie, dans la salle du conseil municipal, remplie « à bloc », comme disent les marins-pêcheurs. Et Lilly qui n'en finit pas d'être étonnée tous les jours :

« Mais d'où sortent-ils tous ces Juifs, et tous ces gens qui ne le sont pas ? Mais comment tu as fait ? »

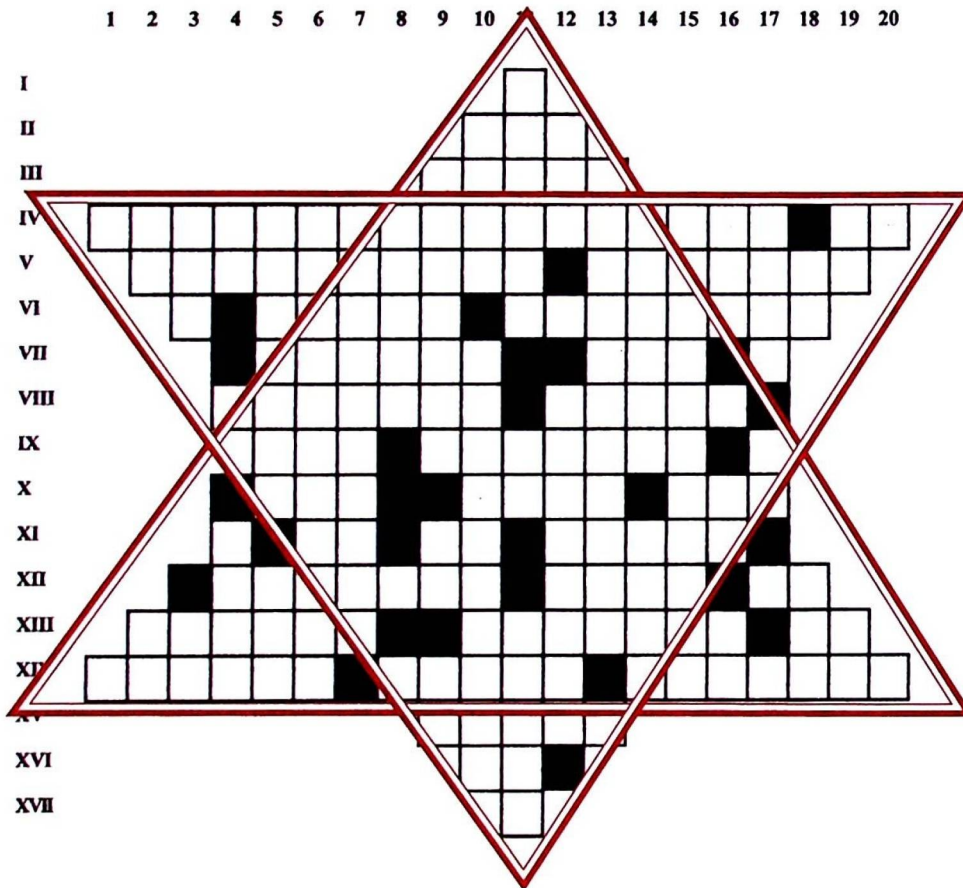
Et puis Lilly et les enfants. Il y avait différents ateliers pour eux, autour de thèmes en rapport avec le sujet du festival. Le dernier jour, en fin d'après-midi, après avoir participé à un atelier autour du Golem, les enfants remettent à Lilly le « Golem d'or » du festival, qu'ils ont fabriqué. En le lui remettant, ils lui chantent une berceuse yiddish que Lilly reprend avec eux, au comble de l'émotion, les larmes coulant sur ses joues. Instant magique d'une communion intense et parfaite entre ces petits bretons et la vieille dame juive.

Lilly n'est plus là. Lilly est partie. Je pense souvent à elle, mon amie, ma sœur.

Droite dans ta vie, droite dans ta pensée, ma très Scherr Lilly, ta silhouette au déplacement difficile, mais ô combien attachante par son humanité, qui peut l'oublier ? ■



## Mots étoilés Philippe Lazar



### Horizontalement

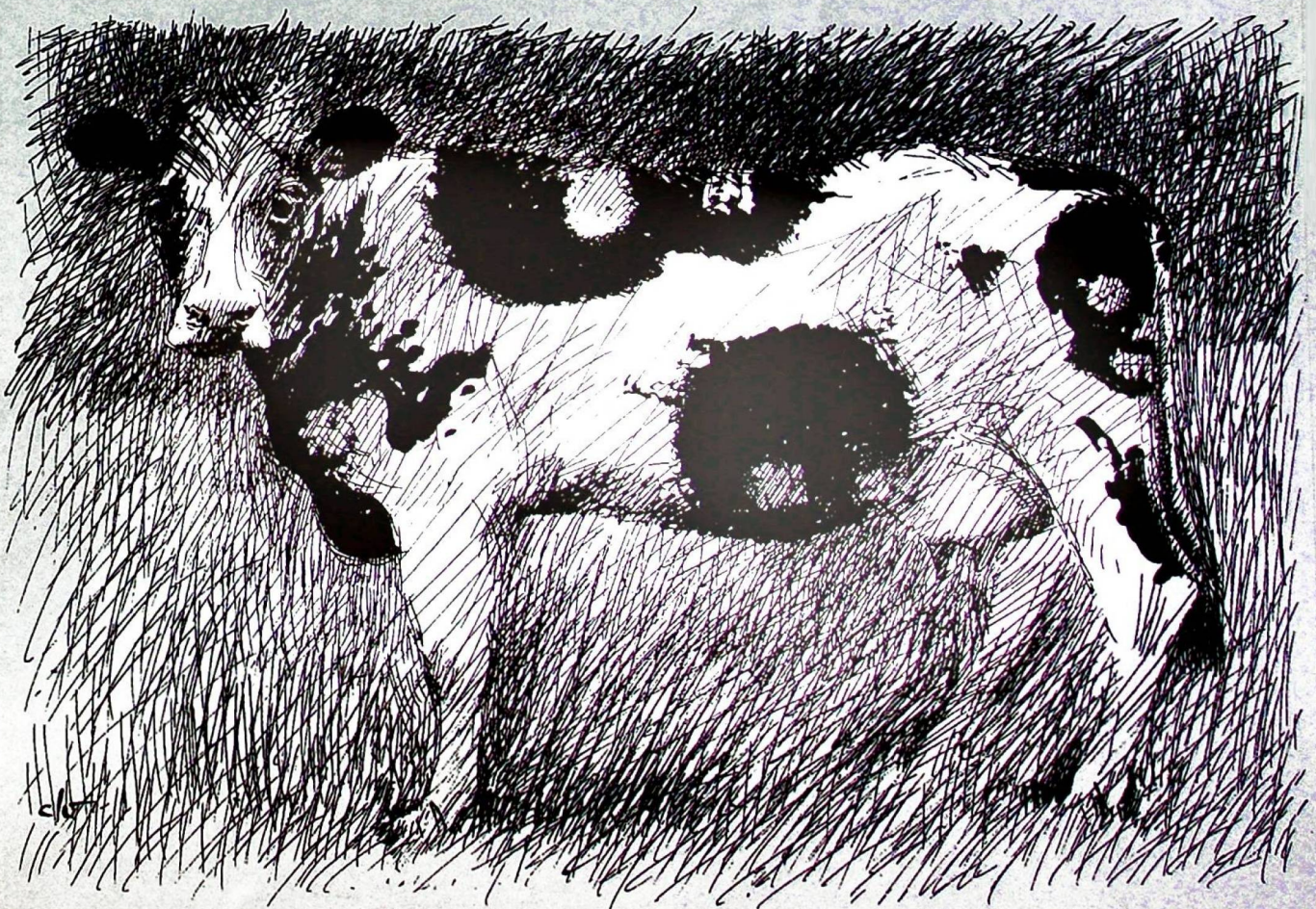
- II – Premier choix.  
 III – Coiffe de certains dignitaires dans l'Orient antique et l'Occident moderne.  
 IV – Prolétaire qui eut son heure de gloire. Forme subtile d'hypocrisie sociale.  
 V – Croit à une paix prochaine au Proche-Orient. Les huitièmes britanniques le sont plus souvent que les français.  
 VI – Un levier l'eût-il aidé dans sa tâche? Feras un geste singulièrement pacifique ou singulièrement agressif.  
 VII – Attacheras. Appellation d'origine mal contrôlée.  
 VIII – Habitant d'une HLM antique. Ses foulards sont réputés.  
 IX – Crosne à demi croqué. Grand, il fait chicos.  
 X – Cette appellation recherchée ne rend pas leurs bénéficiaires pour autant plus casher. Bien premier. Premier commandement pour un petit Juif.  
 XI – Grecque en résumé qui causa bien du tracas. Premier pas de Mao. Mâle rétro.  
 XII – Usent des becs *post-mortem*. Cause récurrente d'émigration. Bas de gamme.  
 XIII – Très présente au Seder. Mieux que paraphées. Grosse tranche de rôti  
 XIV – Caractère acquis – c'est une façon de parler! – fréquent chez les Juifs. Négationniste, elle tombe sous le coup de la loi, elle n'en fleurit pas moins. Ont la vie dure.  
 XV – Pousse périodiquement.  
 XVI – Chauffa Moïse.

### Verticalement

- 2 – Négation. Épée tranchée par le milieu.  
 3 – Deuxième choix. Joute orientale.  
 4 – Tout sens dessus dessous : note et destruction enzymatique!  
 5 – Fit. Noyau de résistance et réserve de fécondité.  
 6 – En général unique, parfois double ou même multiple, notamment chez les Juifs.  
 7 – Peut être utilisée comme arme perfide si on la double.  
 8 – Coiffe rétro.  
 9 – En croisant les fils. Le premier des articles. Concentré des hôpitaux de Paris.  
 10 – Protège bien quand il n'est pas retourné. Il sort ses griffes rue Cadet et alentour.  
 11 – Têtes dénudées. Mao étêté. L'une des trois "mono".  
 12 – Ah et ça le rend révolutionnaire. Coupures irréversibles.  
 13 – Mise en œuvre progressive.  
 14 – Lieu de préoccupations sans cesse renouvelées. Précipitation collective.  
 15 – On les appelle souvent orientales pour ne pas les déclarer juives.  
 16 – Paix à ses cendres en 2001, dit-on en russe. Personnel. Au cœur de tous les désespoirs.  
 17 – Compense à l'envers le poids de l'emballage.  
 18 – Qualifie. Dernier choix.  
 19 – Ne diffèrent que d'une lettre et à peine de l'autre.



# La page du Citoyen



*Vachekenaze ?*



(Suite de la page 1)

qu'il restera ! Il faut injecter les valeurs sionistes de l'orgueil national et de l'amour de notre terre dans le système éducatif, même si ces valeurs ne sont plus populaires ».

Une pétition a circulé qui devait être signée par le cinquième des deux mille six cents membres du comité du Likoud afin de forcer l'équipe qui avait distribué les portefeuilles à une nouvelle réunion de ce comité.

À première vue il ne semble pas qu'au cours de ces deux négociations (s'il s'agissait toutefois bien là de négociations) la question de la paix et de l'affrontement avec les Palestiniens ait été au cœur des préoccupations des futurs membres de ce gouvernement d'union nationale dont on peut se demander sur quelle plateforme il va bien pouvoir gouverner. Après les événements que l'on sait et qui ont fait un si grand nombre de morts et de blessés, surtout parmi les Palestiniens, on peut s'interroger à la fois sur les résultats de l'Intifada qui ne semblait pas devoir se terminer prochainement, malgré les déclarations de Sharon selon lesquelles il ne négocierait pas tant qu'elle se poursuivrait, et sur l'extraordinaire maladresse d'Ehud Barak qui n'avait pas réussi, alors qu'il était si près du but, à conduire les négociations à leur terme.

Il est vrai que l'attitude des Palestiniens n'a rien fait pour l'aider. On peut même se demander, quoi qu'en aient dit certains dirigeants, si la poursuite acharnée de manifestations violentes n'était pas une manipulation destinée à les empêcher d'aboutir. Il n'est pas impossible toutefois que le recours aux armes, si on en croit un article de René Backman dans *Le Nouvel Observateur* (n° 1895, du 1 au 7 mars 2001), ait été orchestré par Arafat lui-même comme le dit Mamdoh Nofal, un ancien dirigeant du FDLP : « J'ai constaté que les gamins de l'Intifada avaient obtenu davantage avec leurs mains nues que nous avec nos kalachnikovs. C'est pourquoi, quelques jours avant la visite de Sharon sur l'esplanade des Mosquées, lorsque Y. Arafat nous a demandé d'être prêts à nous battre, j'ai plaidé pour des manifestations populaires massives et contre l'usage des armes. C'est vrai que les Israéliens ne respectent pas leurs engagements, mais il fallait, une nouvelle fois, utiliser contre eux l'arme

qui nous avait attiré la sympathie du monde entier et qui avait contraint Rabin à ouvrir le dialogue. Djibil Rajoub, le chef de la sécurité préventive en Cisjordanie, n'a cessé, lui aussi, de mettre en garde Arafat contre le danger d'une confrontation armée. En vain. Abu Amar (Arafat) était convaincu qu'au bout de deux ou trois jours le déséquilibre des forces serait si intolérable que les Américains, les Européens et les Arabes conseilleraient à Barak de reprendre les négociations ».

On peut se demander si Arafat a vraiment tenu cet étrange raisonnement. Ce n'est pas impossible car il est devenu proverbial à propos d'Arafat que, lorsqu'il y a une faute politique à commettre, il la commet. Mais qu'importe ? On peut penser en tout cas que l'incroyable situation actuelle de ce pays résulte de bavures commises à la fois par l'Autorité Palestinienne et le gouvernement israélien.

L'exigence palestinienne la moins acceptable par les Israéliens était de vouloir à toute force le retour de l'ensemble des réfugiés palestiniens. Comme l'écrivait Claude Lanzmann dans le dernier numéro des *Temps Modernes*, dans une situation où la réconciliation des deux peuples est encore lointaine, « On ne peut vouloir à la fois le réel et le symbolique, c'est la pire façon de s'y prendre ».

Les Israéliens pour un temps auront un gouvernement d'union nationale. Il paraît que c'était un de leurs vœux les plus chers. À en juger pourtant d'après les réactions de l'aile gauche du parti travailliste, cette satisfaction a un prix que l'on ne peut encore chiffrer. Sans risque de se tromper on peut dire que, à moins d'un miracle, cette union nationale ne sera pas de très longue durée. ■

La députée intransigeante de gauche israélienne, Shulamith Aloni, de passage à Paris, a suggéré à un groupe informel de Juifs français d'envoyer des lettres ouvertes à Shimon Peres – pour l'inciter à ne pas entrer dans le gouvernement dirigé par Arie Sharon, gouvernement qu'il ne devrait pas cautionner de son prestige de lauréat du prix Nobel de la paix. Shimon Peres, pour des raisons qui sont les siennes, est devenu l'otage de ce gouvernement de « dureté nationale ».

## Sommaire

<b>Editorial</b>	1
<b>Entretien</b> : Raymond Aubrac	1
<b>L'actualité</b> :	
Les Roms de Strasbourg (G-Y. Federmann)	9
Photos (I. Elster)	11
Qui sont les Roms ? (V. Klauber)	12
La démographie au Moyen-Orient (F. Spira)	13
Les manuels scolaires palestiniens (J. Lip)	14
<b>Le Débat</b>	
Le yiddish, entre l'interdit et la sacralisation (R. Ertel)	15
Le yiddish à Strasbourg, suite (M. Klein-Zolty)	17
<b>Cultures juives</b> :	
Renaissance du judéo-espagnol (H-V. Sephiha)	18
<i>La Lettre Sepharade</i> (J. Carasso)	19
Les Juifs d'Égypte (A. Cohen)	20
<b>La Culture</b>	
<b>Les Livres</b> : T. Prekerowa (J. Burko)	22
R. Marienstras (P. Lazar)	23
D. Bergelson (J-J. Marie)	23
J-J. Deldyck (D. Rousset)	24
W. G. Sebald (F. Weil)	25
I. Zangwill (M-B. Spire)	26
<b>La musique</b> : Chostakovitch (S. Wieder-Atherton)	27
<b>Les Arts Plastiques</b> :	
L'École de Paris (C. Mann)	28
<b>Le Cinéma</b> :	
Retour à Benigni (J. S. Nakhalnik)	30
<b>Sociologie</b>	31
Entretien avec Michel Wieviorka (H. Raczymow)	
<b>Textes</b>	
Les Juifs dix ans après l'indépendance de la Lituanie (H. Minczeles)	35
La haine du Juif (A. Szczypiorski)	38
La haine du goy (A. Hertz)	39
Ma guerre d'Algérie (H. Gelbras)	40
<b>Brèves</b>	43
<b>Humour</b>	43
<b>La Mémoire</b>	44
Hommage à Lilly Scherr	
<b>Convivialité</b>	46
Mots Étoilés (P. Lazar)	
<b>La page du citoyen</b>	47